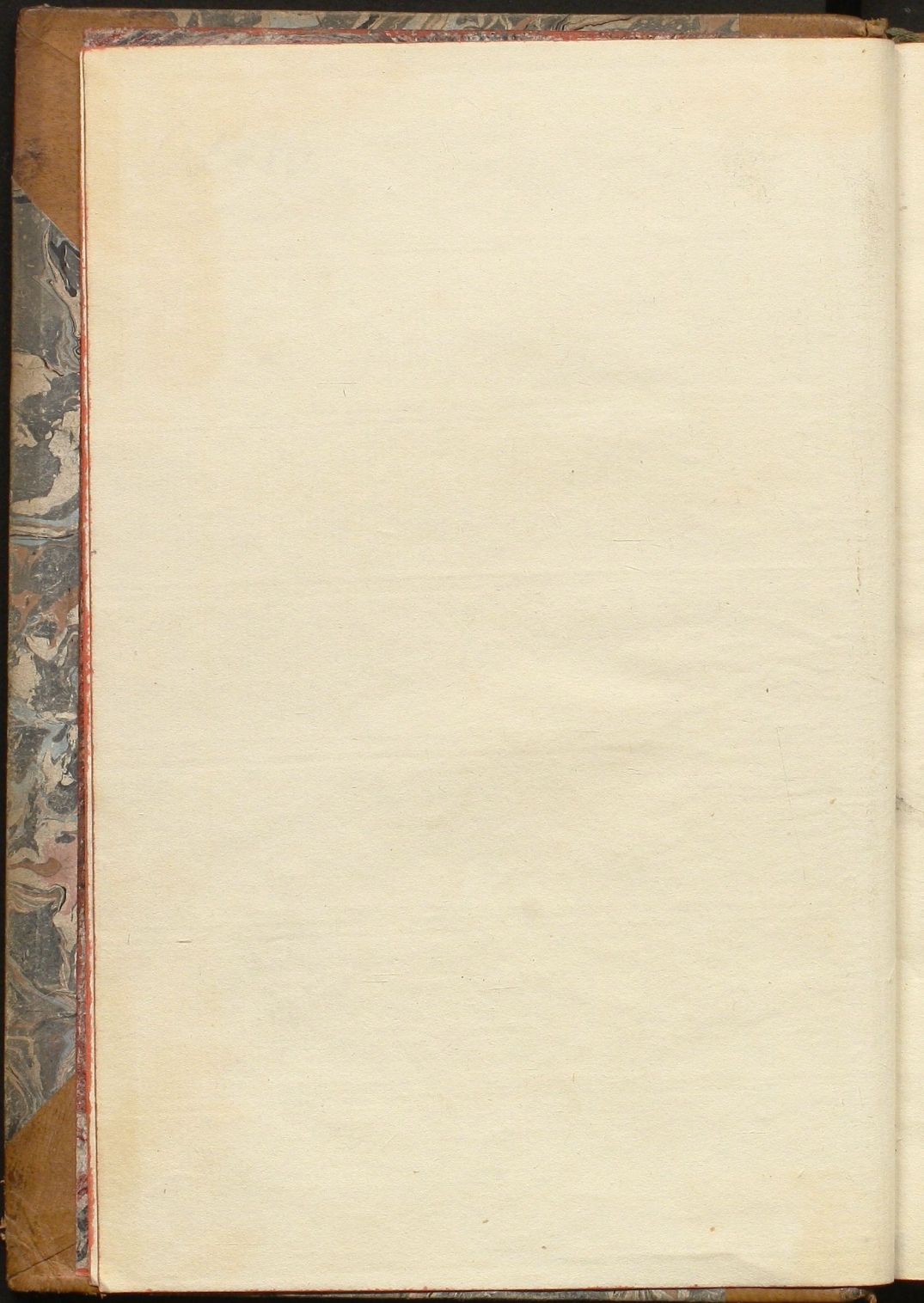


Od 180.



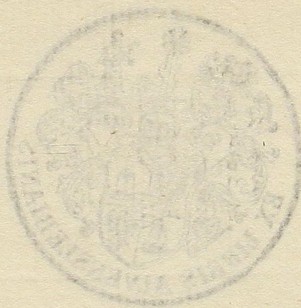
MON PORTEFEUILLE.

Tom : I



MON PORTFOLLE

Tom I



L59

*Table
des pièces contenues
dans ce volume.*

N ^o	Page
1. Le bonheur est un songe	1.
2. La Lampe d'Eurata Microscopio, & Académicien Philharmonique	6.
3. La petite Maison	11.
4. Aucassin et Nicolette	21.
5. Èvire et Sol; filles du Vid	29.
6. Les Conditions inutiles	42.
7. La Fête des sens	54.
8. Plaintes d'un malheureux	57.
9. La belle Pénitente	58.
10. L'École des pères et des mères, ou les trois Infortunées	58.
11. Voyage de Figaro en Espagne a, Crimal de Madrid	72.
b, Courtisannes	73.
c, Le matin	76.



N ^o	Page
d.) Le Tandango	77.
e.) Langue Espagnole	78.
f.) Le soir	79.
g.) Religieuses	80.
12. La dernière Avanture d'un hom- me de quarante cinq ans	81.
13. Le Caractère anglois	85.
14. Les Amours du jour	97.
15. La jolie Femme	99.
16. Dorothée, ou Recit de la pitoyable issue d'une volonté violente	101.
a.) Lettre de Cristoval	102.
b.) Dorothée à Cristoval	103.
17. L'Esprit romanesque	108.
Réponse	110.
18. Souhaits d'une jeune Demoiselle	117.
19. Réponse aux Souhaits d'une jeu- ne Demoiselle	118.
20. Le véritable Amour	120.
21. Mémoires de la Marquise de Grimy	120.
22. L'Amant anonyme	125.

N ^o	Page
23.	125.
24.	126.
25.	127.
26.	128.
27. <i>Doltreux, ou l'homme du siècle.</i>	129.
28. <i>Le Naufrage</i>	135.
29. <i>Lélie, ou l'Ingénue</i>	155.
30. <i>Le Vicomte de Barjac, ou Mémoi- res pour servir à l'histoire de ce siècle</i>	185.
31. <i>L'Occasion et le moment, ou les petits riens</i>	
<i>Le Troc, ou la double innocence</i>	222.
32. <i>Le Danger du moment</i>	226.
33. <i>La Pluie</i>	227.
34. <i>A la haitière de Mr. Greuze</i>	228.
35. <i>Le Duel d'Albayador</i>	230.
36. <i>Histoire et Chronique de Gui d'Hauteune</i>	238.

1.
Le bonheur est un songe.

" " " " " " " " " " " " " " " "
 Tous mes instants furent égaux au-
 près de ma chère Adélaïde. Le jour où je
 la vis, le jour où je lui dis que je l'ai-
 mois, le jour où je fus vainqueur de ses
 charmes, furent trois jours de félicité
 si grande que je puis bien les comparer
 l'un à l'autre. Tous les autres jours,
 également remplis, furent également
 délicieux, et le plus tendre amant pour-
 roit les compter comme autant de jours
 uniques. Je n'ai connu qu'un moment
 de douleur; mais l'on va voir si je puis
 encore lui donner ce nom. Adélaïde
 m'aimoit, et redoutoit le progrès de
 son penchant: elle flottoit entre le pré-
 jugé et la tendresse. Je m'en offensoi:
 je l'adorois, et l'amour me donnoit

ce génie qui ne peut reconnoître que les loix les plus raisonnables et les plus positives. Le respect timide du préjugé me paroîtroit un outrage. Je le lui dis ; et l'amour me prêta toute son éloquence. — Va, lui dis-je, tu n'aimes point, puisque tu crains d'aimer : une éducation sévère t'excuseroit devant un amant moins tendre et moins éclairé par l'amour ; mais je n'ai ni la longueur qui souffre les mauvaises excuses, ni l'imbécillité qui ne sait pas les distinguer : je t'adore, et je sens que ton incertitude tient de l'indifférence. N'espère pas que mon ame puisse s'anéantir devant toi pour t'imiter. Amoureuse et fière, elle ne te fait encore grace du dépit qu'elle pourroit se permettre, que parcequ'elle est retenue par le doux espoir de t'éclairer. Que crains-tu dans l'amour qui anime ? Je t'ai promis de respecter

la loi qui protège tes charmes contre l'entreprise de mes desirs; je t'ai promis ma main, tu m'as promis la tienne, et tes parens consentiront à nous unir; tu n'as donc point une juste terreur à m'opposer: je ne demande que de l'amour, et tu crains que l'amour ne soit un crime! On t'a élevée dans cette maxime barbare, et tu ne t'apprends pas que l'habitude d'obéir sans raisonner perpétue ton enfance! Apprends que cet amour si défendu est le premier sentiment de notre ame, apprends qu'il en est la première vertu, lorsqu'on en connoît bien le devoir....

— Ah! s'écria Adélaïde, pardonne-moi ta douleur, vois quel en est l'effet pour toi, vois les charmans discours qu'elle vient de t'inspirer: ne comptes-tu pour rien le plaisir de m'instruire?

— Je le compte pour tout, si je t'ai persuadée. J'adore ton erreur, si c'est



mon amour qui t'éclaire; et ce moment me laisse peut-être regretter d'avoir détruit ton ignorance. —

Je l'embrassai avec cette ardeur que la plume infidèle ne sauroit rendre; je reçus le prix de cette ardeur dans un transport égal. Nous nous aimâmes pendant six mois, avant que de nous marier; et ce fut un délire continu. Nos esprits d'accord, nos âmes d'accord, se divinoient, se prévenoient, se confondoient sans cesse. Quelle harmonie; on nous annonça qu'on alloit nous marier: elle l'apprit de ses parens, et je l'appris d'elle. Mon bonheur fut plus grand que le sien: ce fut en se précipitant dans mes bras, qu'elle m'annonça cette douce nouvelle. O jour à jamais mémorable pour moi! jour devenu éternel par le souvenir de mes plaisirs! les momens en furent tous délicieux; chacun

de ses regards imprimoit dans mon cœur
 cette félicité inexprimable qui est la ré-
 compense du plus grand amour et des
 plus grands plaisirs et sacrifices. Cent
 fois mon cœur s'étoit élancé vers elle
 pour l'entraîner à des faiblesses, et tou-
 jours je m'étois vaincu moi-même, pour
 ne rien retrancher du suprême bonheur
 que je m'étois promis. Aussi puis-je
 me vanter, d'avoir été l'époux le plus
 heureux.

" " " " " " " " " "

Le Duc de la Force, disons-nous, au-
 roit ri en lisant des vers si tendres sur
 un pareil sujet. Ainsi que lui, ces pe-
 tits-mâtres nourris dans la mollesse;
 ces hommes enfans, qu'on marie par
 ambition avant qu'ils aient pu savoir,
 s'ils auront jamais un cœur; ces auto-
 mates magnifiques, qui perçoient tou-
 jours et ne pensent jamais; ces hommes
 durs, qui ne sentent point, n'aiment personne,

pour ne rien retrancher du grand amour
qu'ils ont pour eux-mêmes, ignoreront
toujours quelle sorte d'attention la Pro-
vidence a apportée au bonheur d'un hom-
me à qui elle a accordé une épouse sen-
sible, raisonnable et jolie.

2.

La Lampe d'Eureta Misos-
colo, Academicien Philharmonique.

" " " " " " " " " "
" Dans le nôtre, on n'aimoit pas les
jouissances chimériques. L'amour est
nud : la bergère aimée est une reine ; la
reine aimée, une bergère. Elles ne sont
pas plus riches l'une que l'autre. Mal-
heur à la femme qui peut balancer en-
tre un bijou et son amant. Qu'importe

une perle quand on aime.

Nos plaisirs d'avoient sans trouble.
 Ni soleil, ni lune, ne se lèvoient sans
 nous retrouver ensemble parmi la joie
 des tables, le silence des bois, la vivacité
 des fêtes, sur des chevaux ou sur des
 fleurs. Combien de déguisemens j'ai pris
 pour surprendre, charmer mon cher An-
 toine ! Un jour je l'attaquois en piquan-
 te brunette, sous un vêtement Indien ; un
 jour en nymphe champêtre ; un autre en
 fille modeste, dévouée aux autels ; un au-
 tre en humble servante ; le jour suivant
 en Divinité ; et le lendemain, vêtue d'hail,
 l'ons misérables, j'allois implorer l'ame
 miséricordieuse d'Antoine ; qui, toujours
 charmé de chaque métamorphose, jouis-
 soit, sans changer de maîtresse, de tous
 les plaisirs de l'infidélité.

" " " " " " " " "
 " Dis que je le vis, je respirai. Nous



étions saurés : qu'arions-nous perdu ?
 Il entra dans mon vaisseau mais avec
 des sentimens et une contenance à la-
 quelle je ne m'étois pas attendue. Som-
 bre, profondément affligé, la tête abais-
 sée sur sa poitrine, immobile, voilà
 comme il étoit lorsque je me jettai
 dans ses bras. Il me refusa les siens
 et ses lèvres et ses regards. Il ne me
 fit entendre qu'un soupir, dans lequel
 j'expliquai un reproche tendre de ma
 fuite. Elle étoit assez justifiée par l'a-
 mour : mais l'honneur ! Durant trois
 jours entiers Antoine s'obstina dans
 cette douloureuse taciturnité.

" " " " " " " " "
 Qu'on me l'apporte ! mort ou vivant,
 qu'on me l'apporte ! Nous avons un en-
 gagement sacré de ne mourir qu'ensemble.

Croiras-tu que, dans ce moment si
 cruel, j'aie été capable d'un sentiment

de délicieuse joie ? Oui : cette pensée me vint qu'il avoit laissé égarer son esprit, mais qu'il n'avoit pas cessé de m'aimer ; que c'étoit pour moi qu'il mourroit, et que c'étoit pour lui que j'allois mourir ; qu'après avoir parcouru ensemble les chemins fleuris de la vie, nous irions encore ensemble chercher enfin des lieux dignes de nos ames et de nos amours. Ah ! qu'il est de plaisirs pour les ames grandes, unies à leurs pareilles ! et les revers et les souffrances, et la mort même ne se présentent à elles qu'avec la chaleur, l'énergie et le visage riant du plaisir.

" " " " " " " " " "
 — Vas, lui dis-je, ce sépulcre m'est aussi cher que le palais où je te reçus la première fois.

Antoine, qu'as-tu fait — ? Il me serra une main. — Où sont les yeux

Antoine, lui dis-je avec des sanglots — ?
 Il leva de pesantes paupières avec peine
 pour me regarder. S'approchai ma
 bouche à la sienne. — Et ta vois, —
 Antoine ? as-tu juré, cruel de ne me
 la plus faire entendre ? — Il ne put
 que proférer un autre soupir.

Je couvrois de mes baisers ses lèvres,
 ses joues molles et ternies. Il
 étoit plus beau pour moi que jamais;
 et si je me repêtais moins de mon mensonge
 qui avoit armé sa main, c'est
 que j'étois déterminée à l'imiter, et
 que la mort étoit la seule ressource qui
 nous restât devant l'armée victorieuse.
 Ah ! je ne pensais ni au sort humiliant
 qu'on me préparoit, ni à mes états
 perdus ; je ne pensais à rien qu'au héros
 cher et charmant dont je recevois
 l'âme par parcelles, à chaque minute,
 entre mes lèvres.

" " " " " " " " " "
 Elle me parût errer un moment au-
 tour de ses lèbres, où j'appliquai ma
 bouche, comme pour essayer de la ren-
 voyer avec mon haleine, dans son sein.
 Ahelas ! ce fût lui qui envoya dans le
 mien son cher et dernier soupir.

" " " " " " " " " "

3.

La petite maison

" " " " " " " " " "
 — Je suis persuadé même que vous
 ne concevrez plus comment on peut avoir
 tout à la fois des idées si tendres et un
 coeur si peu sensible : n'est-il pas vrai
 que vous pensez cela ? — Il pourroit
 en être quelque chose, répondit-elle, en
 souriant. — Oh bien reprit-il, je vous

proteste que vous jugez mal de moi; je
 vous le dis à présent sans intérêt, car
 je vois bien, qu'avec un coeur cent fois
 plus tendre que vous ne m'en croyez,
 un indifférent, je ne vous toucherois
 pas: mais il est certain que je suis
 plus capable que personne d'amour
 et de constance. Notre jargon, nos amis,
 nos maisons, notre train, nous donnent
 un air de légèreté et de perfidie, et une
 femme raisonnable nous juge sur ces
 dehors; nous contribuons nous-mêmes
 volontairement à cette réputation, par-
 ce que le préjugé général ayant atta-
 ché à notre état cet air d'inconstan-
 ce et de coquetterie, il faut que nous
 le prenions, mais croyez-moi, la frivo-
 lité ni le plaisir même ne nous em-
 portent pas toujours: il est des ob-
 jets faits pour nous arrêter et pour
 nous ramener au vrai; et quand
 nous venons à les rencontrer, nous

sommes et plus amoureux et plus
constans que d'autres

" " " " " " " " "
Elle parut toute effrayée et sa frayeur
redoubla par le bruit d'une artillerie
précipitée. Trémicour, qui savoit ap-
précier l'avantage que donne à un
homme en toute occasion, la frayeur
d'une femme, la reçut et la serra vi-
vement dans ses bras au mouvement
qu'elle fit. Elle alloit s'en dégager
avec une vivacité égale, lorsque l'é-
clat subit d'un feu d'artifice lui
montra dans les yeux du téméraire
l'amour le plus tendre et le plus sou-
mis. Elle fut un moment immobile,
c'est-à-dire, attendrie; ce moment ne
fut pas aussi court que l'eût été ce-
lui qui eût suffi pour s'arracher de
ses bras, si elle l'avoit haï, et Tré-
micour put croire qu'elle avoit, non
hêrité, mais oublié de s'en arracher.

" " " " " " " " " "
 Elle mangea peu et ne voulut boire
 que de l'eau. Elle étoit distraite, rê-
 veuse, triste. Ce n'étoit plus cet en-
 chantement, ces exclamations par
 lesquelles son attendrissement avoit
 commencé à se signaler. Elle étoit
 maintenant plus occupée de son état
 que des choses qui le causoient. Trémis-
 cour, animé par son silence, lui disoit
 les choses les plus spirituelles, / nous
 avons de l'esprit auprès des femmes,
 à proportion que nous le leur faisons
 perdre, / elle sourioit et ne réponoit
 pas.

" " " " " " " " " "
 Ses pensées délicieuses lui causoient
 une émotion, dont le son agité de sa
 voix étoit l'interprète. Mélite l'écou-
 toit, et l'écoutoit d'autant plus qu'
 elle le regardoit moins. L'impression
 que faisoit sur ses sens cette voix

agitée l'invitoit à porter les yeux sur celui en qui elle exprimoit tant d'amour.

" " " " " " " " "

Mais des soins, des empressements ne sont pas l'amour, quand l'objet ne plaît pas; d'ailleurs ces soins et ces empressements marquent des desseins, et une femme raisonnable s'est accoutumée de bonne heure à s'en défier. Ce qui la séduisoit ici, c'étoit l'incertitude de Trémicour, en exprimant tant de tendresse; rien ne l'avertissoit de se défendre: on ne l'attaquoit point; on en l'adoroit, et on se taisoit. Elle rêva à tout cela, et Trémicour fut regardé. Ce regard étoit si ingénu, qu'il devenoit un signal; il en profita pour lui demander un chanoon. Elle avoit la voix charmante, mais elle refusa. Il vit que la séduction n'étoit encore que momentanée, et il ne se plaignit que

par un soupir. Il chanta lui-même, il voulut lui prouver que ses rigueurs étoient des loix auxquelles le grand amour lui donnoit la force d'obéir sans contrainte. Il parodia ces paroles si connues de Guinault dans l'Alceste :

Que j'étois insensé de croire
Qu'un vain laurier donné par la victoire
De tous les biens fit le plus précieux.
Tout l'éclat dont brille la gloire
Vaut-il un regard de vos yeux

" " " " " " " " "
— Vous en doutez lui dit-il, et en effet je n'ai pas mérité de vous persuader. Je ne vous ai attirée ici que par mes étourderies; vous n'y êtes venue que sur la foi du mépris le plus juste: ma réputation s'armeroit contre des preuves, et c'est par des sermens que

je débute avec vous ! Cependant il est certain que je vous adore : c'est un malheur pour moi, mais il ne finira point —. Chérite ne vouloit pas répondre, mais sentant qu'il étoit sincère, qu'elle lui devoit quelque chose, et qu'il alloit être malheureux si elle ne s'acquittoit, elle le regarda encore tendrement. — Je vois que vous ne voulez pas me croire, réprit-il, mais je vois en même temps que vous ne pouvez pas tout à fait douter ; vos yeux sont plus justes que vous, ils expriment du moins de la pitié . . . —

Quand je voudrois vous croire, lui dit-elle, le pourrois-je ? Publiez-vous où nous sommes ? pensez-vous que cette maison est de longtems le théâtre, de vos passions trompeuses, et que ces mêmes sermens que vous me faites, ont servi cent fois au triomphe de l'imposture ? — Oui, répondit-il,

je pense à tout cela ; je me souviens
 que ce que je vous dis, je l'ai dit à
 d'autres, et que je l'ai toujours dit
 avec fruit. Mais en employant alors
 les mêmes expressions, je ne parlois
 cependant le même langage. Le langa-
 ge de l'amour est dans le ton, le sien
 toujours déposa contre mes sermens :
 il m'en tiendrait lieu aujourd'hui, si
 vous vouliez me rendre justice. —

Mélite se leva. C'est la preuve in-
 faillible de la persuasion, quand on
 n'est point fausse. — Où voulez-vous
 aller ? lui dit-il, en frémissant. Méli-
 te j'ai mérité que vous m'écoulassiez,
 songez combien je vous ai respectée ;
 asseyez-vous, ne craignez rien, mon
 amour vous répond de moi —

" " " " " " " " "
 Là, il lui parla avec cette simplicité
 éloquente de la passion ; il soupira,

versa des pleurs. Elle l'écoutoit et sou-
 piroit avec lui. — *Chélite* je ne vous
 tromperai point, je saurai respecter
 un bonheur qui m'aura appris à pen-
 ser, vous me trouverez toujours avec la
 même tendresse, avec la même vivacité.
 ayez pitié de moi, vous voyez. . . . —
 Je vois tout, dit-elle, et cet aveu renfor-
 me tout : je ne suis pas sotte, je ne
 suis point fausse : mais que voulez-
 vous de moi ? *Trémicour*, je suis sage
 et vous êtes inconstant . . . — Oui je
 le fus, c'est la faute des femmes que
 j'ai aimées, elles étoient sans amour
 elles-mêmes. Ah ! si *Chélite* m'aimoit,
 si son cœur pouvoit s'enflammer pour
 moi, jamais elle ne se rappelleroit
 mon inconstance, que par l'excès de
 mon ardeur. *Chélite* vous me voyez,
 vous m'entendez, et voilà tout mon cœur.

Elle se tût, et il crut qu'il devoit.

abuser de son silence. Il osa ...; mais
il fût arrêté avec plus d'amour qu'on
n'en a souvent quand on cède. —

Non, dit *Chélite*, je suis troublée, —
mais je sais encore ce que je fais : —
vous ne triompherez point. Qu'il vous
suffise que je vous en crois digne : mé-
ritez-moi, je vous abhorrerai si vous in-
sistez. — Si j'insistais ! Ah *Chélite*...
— Eh bien Monsieur ... *Trémicour*. —
Cruelle vous m'allez voir mourir à vos
pieds —.

La menace étoit terrible, et la situa-
tion encore plus. *Chélite* frémît, se trou-
bla ; et il ne mourut point.

A.

Aucassin et Nicolette.

" " " " " " " " " " "
 Las ! amour étoit jeu sans vilainie ; au-
 jourd'hui c'est vilainie sans amour. —
 Amour de l'équité, haine de l'injusti-
 ce, défense des dames, assistance aux
 orphelins et aux souffreteux, reconnais-
 sance illimitée pour les services ren-
 dus, paroles sacrées, la religion du ser-
 ment, l'inviolabilité du secret, péniten-
 ces proportionnées aux méchancés, valeur
 extrême, une amitié plus forte que cel-
 le d'Achille et de Patrocle, ainsi qu'on
 peut le voir dans presque tous les an-
 ciens romans ; voilà en raccourci le
 fond de tous ces romans si oubliés de
 nos jours.

" " " " " " " " " " "
 " Il n'y avoit en lui à reprendre, et



sinon que tant étoit épris d'amour qui
tout surmonte qu'il ne vouloit point,
être Chevalier, prendre les armes, aller
aux tournois, ni faire chose qui conve-
noient à sa naissance.

" " " " " " " " " "
Il falloit bien qu'elle fût gentille. Au-
cassin la trouvoit belle plus que beau-
coup, et puis tant l'aimoit, que tant en
d'amour, c'étoit plus qu'il n'en fal-
loit pour embellir une autre qui n'eût
pas été aussi gentille que Nicolette :
c'étoit son nom.

Aucassin l'avoit vue, l'avoit ouïe;
Nicolette si bien lui avoit tenu doux
langage. La dernière fois lui avoit dit.
Sire Aucassin, si n'avois assez d'a-
mour pour remplir le mien coeur, en
pourriez penser que vanité seroit de
moitié, dans le serment que vous fais
de vous aimer toujours. Mais il est

si vrai que tant vous aime, que ce n'est chose possible de faire entrer un autre sentiment dans moi. Suis toute amour et rien qu'amour. — Avez dit, lui répondit Aucassin, chose qu'allois vous dire. Serai ma Nicolette pour vous toute amour et rien qu'amour. — Quand on s'est tenu semblable langage, et quand on est bien certain de sa foi, on s'en va sans méfiance, et on n'a plus rien à se dire.

" " " " " " " " " " " "
O fortune que me fûtes douce le jour que rencontrai Nicolette ! Chais le jour ne prendrai les armes, ne ferai acte de chevalerie envers qui que ce soit, avant qu'aye tiré Nicolette d'esclavage. Ne veux entreprendre mes premiers combats que pour l'amour d'elle.

" " " " " " " " " " " "
De quoi me parlez-vous, mon père ? — Que Dieu ne m'accorde jamais rien de

ce que je lui demande, si l'on me voit
armer Chevalier, monter à cheval et
aller à la mêlée, avant que vous m'a-
yiez donné Nicolette ma douce amie,
icelle que tant j'aime.

" " " " " " " "
La Comtesse mère d'Aucassin, vint
au secours du Comte. Quand les fem-
mes s'en mêlent, il n'est querelle
qui ne devienne chaude, et où mena-
ces, injures ne soient de mortie, et
puis les larmes: car les bonnes mè-
res pleurent si volontiers quand un
enfant gâté ne fait leur respectable
volonté. Lasce de l'appeller mon ami,
mon cher fils, la Comtesse lui dit. Co-
quin, vas, tu verras, tu sauras, petit
coquin, ce que c'est de n'écouter une
bonne mère. N'as connu que ma ten-
dresse jusqu'ici, sache que rien n'est
si fort que la haine d'une bonne mère.
Ce coquin-là dit-elle en s'en allant,

me fera mourir .

" " " " " " " " " "

Orpheline et Captive c'est bien pire
 Parceque vous aimez Aucassin ;
 Suis exposée aux tant piteux martyre ,
 De mourir d'amour , de peine de faim :
 Chais quoique l'on fasse cher Sire ,
 Serai fidèle à vous jusqu'à la fin ,
 Et si votre cœur ne varie ,
 Serai toujours votre bien belle amie .

" " " " " " " " " "

Nicolette ma toute belle ,
 Belle debout : assise encore plus belle ,
 Belle à répondre , et à parler ,
 Belle à rire et à jouer ,
 Belle à baiser et embrasser ;
 Pour vous tant je suis désolé ,
 Que je suis prêt d'expirer .

" " " " " " " " " "

Que Dieu ne m'accorde rien de ce que je

lui demande, si je deviens Chevalier, si je monte à cheval, et si je vais au combat donner ni recevoir un seul coup, à moins que vous ne me donniez Nicolette, ma douce amie que tant j'aime.

" " Que cela vous fait-il ? Ce n'est pas vous qui l'épouserez. N'est-ce pas à moi à me choisir celle qui doit être mienne pour la vie ?

" " " " " " " " " "
 Ah cher père, ayez comme tous les pères du monde plus d'orgueil pour votre glorieux nom que d'amitié pour votre fils.

Et il recommença :

Que Dieu ne m'accorde rien,
 Garins s'éloignait : quand Aucassin vit son père qui s'en alloit, le rappella :
 Mon père revenez, j'ai un marché à vous faire. — Quel marché beau fils ? —
 Je prendrai les armes, et j'irai aux com-

bats. Mais je mets dans mon marché,
 que si Dieu me ramène sain et sauf, et
 vous me laisserez voir Nicolette, ma dou-
 ce amie que tant j'aime. Je ne vous de-
 mande que le temps de lui dire deux ou
 trois paroles, et de la baiser une fois. =
 Je t'en donne ma foi, beau fils. = Ain-
 si soit fait.

Alu baiser attendoit Aucassin au ré-
 tour ! Jugez si telle friandise est tentan-
 te pour un beau fils. Il eût donné cent
 marcs d'or pour tel baiser. Comme il se
 laisse appareiller. Belle armure d'acier,
 double houbert, heaume bien ajusté à
 son chef, épée d'or à son côté, jambe
 deçà, jambe delà sur un haut destrier,
 écu sur le coude lance au poing : à ses
 deux pieds, étriers qui vont de merveil-
 le. Il se souvient que c'est pour sa
 douce amie : il épéonne son destrier, et
 le voilà parti. Où va-t-il ? A la



bataille. Tanfare, sonnés.

" " " " " " " " " " " "
 L'enfant étoit grand et fort; il met
 l'épie à la main, et le voilà qui commen-
 ce à frapper de droite, de gauche. Il es-
 tranche, taille, fait voler têtes, bras, jam-
 bes; se tire de la mêlée, et revient au ga-
 lop. Le Vicomte Bongars accouroit. Au-
 caswin levant aussitôt son épée, lui en
 porta sur le heaume un si furieux coup
 qu'il lui entâme la tête. Aucaswin qui
 voit son père venir, tire le Vicomte par
 le nez de son heaume, et le livre pri-
 sonnier à son père. — Mon père voici
 votre ennemi —. Beau fils, ce sont là
 les tours de jeunesse qui conviennent à
 votre âge, sans plus songer à votre fôl-
 le amour. — N'allez pas me prêcher
 mon père, songez à me tenir votre paro-
 le. — Quelle parole? — Ne m'avez-
 vous pas promis, quand je pris les ar-
 mes, que si Dieu me ramenoit sain et

sauf, vous me laisseriez voir Nicolette,
 ma douce amie que j'aime tant, que je
 pourrais lui dire deux ou trois paro-
 les, et la baiser une fois. — Dieu m'en
 punisse si j'en fais rien. — Est-ce
 là votre dernier mot? — Oui par Dieu.
 — Je suis fâché d'entendre mentir un
 homme de votre âge. . . . Vicomte, n'êtes
 vous pas mon prisonnier? Cui dit le
 Vicomte Bongars. — Donnez-moi votre
 main. — Très volontiers. — Jurez-moi
 de faire dommage à mon père, de le
 poursuivre tant que vous pourrez. —
 Je vous jurerai tout ce qu'il vous plai-
 ra. — Allez donc sur votre serment,
 vous rends votre liberté. Et voilà Bon-
 gars qui s'en va bien content.

" " " " " " " Pauvre Aucar-
 sin, en prison on a le temps de réfléchir.
 On y devient ou meilleur ou pire. Eh bien,
 il aimoit toujours de même.

" " " " " " " "
*Nicolette fleur de lys,
 Douce amie au clair vis,
 Plus étes douce que raisin.
 Et que soupir dans le vin.
 Ne savez pas que dans ce souterrain,
 Pour vous rais faire triste fin.
 Dieu vous garde de tel destin.*

" " " " " " " " *N'est-il
 pas tems que je fasse le portrait de
 Nicolette ? Elle avoit, comme je l'ai
 dit, les cheveux blonds et frisés en pe-
 tites boucles. Ses yeux étoient vairs
 et rians, ses petites lèvres plus vermeil-
 les que n'est cerise ou rose en tems
 d'été, les dents blanches et petites, et
 ses dures pommettes qui sa robe sou-
 levoient, surpassoient la blancheur
 de ces noix nouvelles fraîchement écor-
 sées, sa taille étoit si délicate, qu'à
 deux mains vous l'eussiez embrassée,*

et les fleurs de marguerites qu'elle rom-
poit en les foulant, paroissent noires
auprès de la blancheur de ses jambes
et de ses pieds. Convenez maintenant
qu'il faut aimer tout cela, fussiez-
vous grand Comte ou beau sire. Une
esclave, que sont ces chaînes à la beau-
té ? O mon Dieu rien du tout. Il faut
les lui enlever, les porter soi-même, et
la suivre. Si fille de vassal ou de serf
peut avoir l'honneur d'entrer par fi-
nance dans noble maison, pourquoi sa
beauté toute nue ne vaudroit-elle son
pesant d'or ? Nicolette ! faut aimer,
celles qui vous ressemblerent ; c'est moi
qui les conseille à tout le monde. Ain-
si soit fait.

" " " " " " "

Aucassin gentil Bachelier

Franc damoiseau bien honoré

Que vous sert de vous lamenter,

Quand point de moi ne jouerez ;
Puisque votre père me haït
Et toute votre parenté .

" " " " " " " " " " "
Belle et douce amie, lui disoit-il, non,
ne vous irez point. Le premier venu
qui vous verroit, dans son lit il vous
mettroit, et de vous se satisferoit ; si-
tôt que vous auriez couché en lit d'au-
tre homme que le mien, n' imaginez
pas que j' attendisse un couteau, pour
me le plonger dans le coeur et me tuer.
Mais de si loin que je verrois une mu-
raille, ou une pierre dure, je prendrai
mon escousse pour me lancer, et j'i-
rai si rudement me heurter la tête, et
que j'en ferais sortir les yeux et la
ceruelle. Ne crois lui disoit-elle, que
m' aimez autant que vous aime. —
Vous vous trompez Nicolette. L'amour
de la femme n'est que dans ses yeux,

le triste Aucassin ne parlant à person-
ne, isolé, debout, se tenoit appuyé à
un pilier et longuement soupireit.
Un Chevalier de ceux pour qui la pei-
ne d'autrui est une gêne, et qui ne
cherchent les hommes que pour rire
ou pour en rire, vint tirer Aucassin
par le bras. *Que faites-là?* — *Né sais.*
— *Pourquoi ne prenez point part à la*
joie de ces gens-ci? C'est folie de se
lamenter quand tout le monde rit: à
quelle figure faites ici? à votre place,
monterois à cheval, et irois promener
ma noire humeur dans la sombre fo-
ret. — *Ayez raison.*

" " " " " "
Dieu garde Aucassinet,
Et la pucelle au corps bienfait,
Qui chevelure blonde avoit,
Et nous donna de ses deniers;
Dont gâteaux avons achetés

Avec guaines et coutelets,
 Et flûtes, et cornets,
 Pipeaux et petits maillets;
 Dieu vous le garde.

" " " " " " " " " "
 Nicolette l'entendit et accourut à la
 loge, les bras ouverts, se jeta à son
 cou, le baisa, l'embrassa. Beau doux
 ami! — De se baiser, de s'embrasser
 — j'étois bien blessé à l'épaule: je
 ne sens plus ni mal ni douleur. —
 Elle le tâta partout, et de trouver,
 qu'il a l'épaule déboîtée. Elle le mania
 tant avec ses belles mains, et fit tant
 avec ses belles mains et avec l'aide de
 Dieu qui assiste toujours les amans,
 que l'épaule fut remise à sa place.
 Puis prenant des fleurs, de l'herbe
 fraîche et des feuilles vertes, qu'elle at-
 tacha avec un pan de sa chemise, lui
 fit une bonne et forte ligature.

" " " " " "
 Aucassin mon ami doux
 En quelle terre irons-nous.
 Eh ! qu'importe où nous irons,
 Puisqu'ensemble nous allons.

" " " " " "
 " " " " " "
 C'est, Roi de Torelore
 Les gens me tiennent pécors
 Quand mon doux ami me cajole :
 Que toujours je sois à l'école
 D'Aucassin, qui de moi rafole ;
 Ni bal, ni danse, ni carole,
 Harpe, viole, ni viole,
 Ni le jeu de l'escarpolette
 Ne m'en arracheroient pas.

" " " " " " " " " "
 Que ce fût pour elle une grande peine
 de danser avec un valet qu'Aucassin !
 il le falloit ; et toute Demoiselle cède
 volontiers à pareille nécessité.

" " " " " " "
 Écoutez moi gentil Baron,
 Et vous d'aval, et vous d'amont;
 Vous plairait-il ouïr mon chanson?
 Et d'Aucassin le franc Baron
 Et de Nicolette sa bonne
 Que Dieu soutienne et lui pardonne.

" " " " " " "
 Tant durèrent leurs amours,
 Qu'il la chercha au bois profond,
 A Torclore, au donjon.
 Les prirent des payens un jour.
 D'Aucassin rien plus ne savons
 Mais de Nicolette la bonne,
 Elle est à l'ortage, au donjon.
 Son père le Roi du canton,
 Pour elle a le cœur si bon,
 Qu'il lui veut faire le don,
 D'un Roi mais payen et felon;
 Mais elle dit toujours non,
 Et ne veut pas autre Baron
 Qu'un damoiseau de beau renom.

Aucassin est son vrai nom,
 Et mille fois la tueroit-on,
 Elle n'aura autre Baron,
 Si non ce tant joli garçon.

" " " " " " " "

Aucassin qui tous ses plaisirs
 Dans Nicolette avoit assis
 D'aise avoit son cœur tout transi:
 Elle qui tient son doux ami
 Telles joies onquis ne sentit;
 Vers lui saute en pieds et bondit,
 Et contemple son Aucassin,
 Ses deux bras elle lui tendit,
 Et doucement l'accueillit:
 Ses yeux lui baise, et lui sourit,
 La nuit le trouve encore ainsi,
 Jusqu'au matin que le jour luit,
 Et qu'elle épouse son ami
 Lui de Beaucaire, dame en fit.



Elvire et Sol.

filles du Cid.

" " " " " " L'esprit est le
plus funeste don de la nature : il com-
bine tout, épuise tout, dégoûte de tout.
Chaudit soit donc le dix-huitième siè-
cle, qu'il a barbouillé de son sard. —
Nous ne savons seulement plus défi-
nir la naïveté : elle ne nous présente
guère que l'idée d'ingénuité et de gra-
cieuse ignorance enfantine. Il est une
naïveté de sentimens doux et terribles ;
il en est une de force et magnanimes
sentimens. La naïveté est l'expressi-
on simple, naturelle, lyrique, si tous
ces mots sont synonymes : si de nos di-
vers sentimens, et il ne faut pas pour
cela supposer l'absence des idées, les é-
mépris des ornemens. " " " " " "



Au temps passé il y avoit beaucoup de sots d'esprit; aujourd'hui nous sommes tous sots de sentimens.

" " " " " " " " " "
 " C'est ainsi que parloit Alphonse VI. au fameux Cid qui lui répondit: " Sire je suis content. Encore deux ou trois belles actions, et nous pourrons aller aux batailles ensemble.

" " " " " " " " " "
 Le Roi voulant leur accorder sa faveur, envoya un message au Cid, qui le communiqua tout aussitôt à Chimène. En pareil cas les femmes sont toujours importantes.

" " " " " " " " " "
 En pareil cas il faut voir un homme, et quand on n'est pas femme, ce n'est pas assez, il faut lui parler. Les hommes jugent par l'oreille et les femmes par les yeux.

" " " " " " " " " "

Arrive la foule, en criant à perdre
tête : arrive aussi le lion. Toi le Cid,
seveille, se lève, se présente devant le
fier animal, aussi haut que le plus
haut des cèdres, et le regarde avec une
fierté qui confond la sienne.

Le lion fût contraint d'humilier
son regard sous celui du Cid; Le lion
est fier, et il aime les fiers qui ne sont
pas méchants. Il se retourna pour s'en
aller. Le Cid fit faire un grand silence,
qui humilia la bête encore davantage.
Elle entra dans la lionnière en baissant
la tête et repliant de honte sa
queue sous son ventre. Le Cid qui la
suivait la renfermait.

" " " " " " " " " "

— Ami Bernando lui dit le Cid, le
lion t'a fait peur, puisque tu te fâ-
ches contre lui.

" " " " " " " " " "

Il avoit de la plus noble colère.
le Bid; il ne pouvoit ni se taire ni par-
ler. Il regardoit ses gendres, et plus
il les regardoit, plus il voyoit qu'ils
avoient des ames à leur ceinture.

" " " " " " " " "
Le Bid ne répondit rien aux plaintes
de sa Chimène. Toutes les paroles
sont superflues dans les cas suscepti-
bles d'une belle vengeance.

" " " " " " " " "
" Je crains les lâches; ils sont cruels.
Je sais bien que les audacieux vis-à-vis
des femmes ne le sont pas vis-à-vis
des hommes: mais les lâches sont traî-
tres, n'entrez point en bataille avec eux.

" " " " " " " " "
Les filles du Bid, dit-on encore ne sont
pas intéressantes. Savez-vous maudi-
tes poètes, que les honnêtes femmes ne
le sont pas? Que voulez-vous qu'elles
disent? Que voulez-vous qu'elles fassent,

ces pauvres et bonnes filles du Cid ?
 Dans toutes les femmes bien aimables,
 il y a toujours une petite inclinati-
 on, ou au plaisir ou à la coquetterie.
 il ne tenoit qu'aux historiens qui ont
 fait les romances, de leur mettre de
 jolis discours à la bouche. Mais ces
 historiens n'étoient pas sots, et ils
 ont compris que les honnêtes filles
 parlent peu, et ne savent point agir.

L.

Les conditions inutiles.

" " " " " " " " " "
 Quelques personnes assemblées chez
 Emilie, avoient fait tomber la conver-
 sation sur l'amour purement spirita-
 el. Depuis plus d'une heure qu'on étoit

sur cette matière, Saint Isle n'avoit pas dit mot. Forcé de parler comme les autres, je conceis dit-il qu'il pût y avoir des attachements aussi respectables, mais je ne concevrai jamais qu'ils soient capables de remplir tout le cœur d'un homme bien amoureux. J'ai vu de ces amans si admirables, l'ennui répandu sur leurs traits, les faisoit aisément distinguer; j'en ai vu même quelques uns qui, ne voulant jamais trahir leurs sermens tyranniques, avoient fini par renoncer à la maîtresse la plus aimable, contraints d'opter entre le désespoir et l'infidélité.

" " " " " " " " " "

" Vous êtes jeune et belle, Belise ne vous vaut pas; mais elle n'est point incapable de faiblesse comme vous, et voilà la cause évidente de son triomphe. La beauté se fait adorer; elle séduit, elle enflamme, elle donne des desirs: ce sont autant d'engagemens qu'elle prend, et qu'elle

est obligée de remplir tôt ou tard. Si elle veut s'en dispenser, elle a toujours à craindre le refroidissement ou l'infidélité. Je vous entends Monsieur, répondit-elle assez richement; j'aurois dû penser comme Belise et me livrer.

Je ne vous dis pas ce que vous auriez dû faire, reprit-il. Je ne me mêle point de donner des conseils. Mais vous accusez mon ami, vous lui reprochez légèrement un crime, et je vous dis qu'il n'est point aussi criminel que vous vous l'imaginez. Au surplus, Madame poursuivit-il malicieusement, ce que vous croyez n'est peut-être pas vrai: on se fait souvent des chagrins. Je l'interrogerai, si vous voulez: je lui parlerai: tout ce que vous n'aurez pas la force de lui dire, je le lui dirai moi-même: vos intérêts seront en bonne main. Non, Monsieur, répondit-elle en fondant en larmes, je n'ai plus rien à lui dire.

Je vous remercie de vos soins, j'ai trop
compris qu'ils me seroient inutiles.

" " " " " " " " " " "
Préancour sortit. Emilie étoit dans un
fauteuil, la tête appuyée sur sa main, et
ayant un mouchoir sur les yeux. Luc sig-
nifie tout ceci, lui demanda doucement -
Saint-Idle : aurois je le malheur de vous
avoir déplu ? Lu' avez-vous, qu'ai-je fait ?
Rien répondit-elle, en tournant sur lui et
ses beaux yeux ; vous n'avez rien fait et
dont je puisse me plaindre, vous ne pou-
vriez prévoir ce qui arrive, et je vous en
crois innocent. Non reprit-il, en se jet-
tant à ses genoux, je ne suis plus inno-
cent, quand vous versez des pleurs ; l'a-
mour m'accuse, je devois tout prévoir ;
mais de quoi est-il donc question, qu'est-
il arrivé ? Rien que de très-naturel et
répondit-elle, vous m'aimiez, vous ne
m'aimiez plus, c'est un malheur pour
moi ; mais j'y suis sensible sans vous

en accuser ; j'avois trop exigé de vous. —
 Ah ! Emilie, reprit Saint-Isle il faudroit pour ne vous plus aimer, qu'il se fût fait un prodigieux changement en moi. D'où peuvent vous venir ces injustes idées, par où ai-je pu mériter qu'elles entrassent dans votre esprit. Je vous répète que vous n'avez aucun tort, lui dit-elle : soyez donc très-tranquille. Je souffrirai, je rirai dans les larmes ; mais je ne vous ferais jamais aucun reproche ; et lorsque vous ne daignerez plus me voir, lorsque vous m'aurez entièrement oubliée dans les plaisirs d'une nouvelle chaîne, mes larmes n'iront pas vous chercher pour troubler votre bonheur. Ah ! dit-il, en lui baisant tendrement la main, pourroit-il y avoir un bonheur pour moi, que vous ne partageriez point ? Mais je n'entends que trop, ce que vous craignez de me dire. Vous avez ouvert votre cœur à la jalousie : c'est à moi

de deviner, de m'accuser, de me juger, l'honneur et l'amour m'en imposent, également la loi, je dois leur obéir. Chère Emilie, il n'est point vrai que je vous sois infidèle, tout mon cœur est encore à vous. Vous me verriez plus triste, plus troublé, si j'avois le malheur de ne vous plus aimer. Il n'y a que vous qui puissiez me faire ce bonheur qui remplit le cœur d'un amant. Après cet aveu je ne vous dissimulerai pas ce qui m'est arrivé depuis quelques jours.

Vous savez les conditions que vous m'avez imposées, je m'y suis soumis aveuglement: je ne voulois qu'être heureux, je l'étois; je ne faisois point de réflexions. J'aurai toujours pensé de même, si je n'avois pas vu Belise: j'ose la nommer, parce qu'il me semble que le moindre mystère seroit une offense. Belise a des principes moins respecta-

bles que les vôtres. Je lui ai plu, sans songer à lui plaire. Ce goût pour un homme qui ne cherchoit pas à lui en inspirer, l'a rendue caressante, vive, séduisante enfin. Elle a voulu m'enflammer, elle n'y a pas réussi : elle n'a rien diminué de ma tendresse, mais elle a altéré mon innocence. Malgré moi, j'ai senti que je n'étois plus également heureux : j'ai souhaité de la voir, j'ai craint votre présence, j'ai rougi de me trouver si différent de moi-même, et dans la confusion de ce changement j'aurais donné ma vie pour retrouver ma première vertu, ou pour vous rendre votre première indifférence. Voilà l'état où je me trouve. Je ne m'explique pas mieux ; j'aurais honte de répandre un plus grand jour sur un caprice qui me donne des remords. J'ose du moins vous protester que vous êtes encore la maîtresse absolue de mon cœur. Bélière

m'inspire des desirs, vous m'inspirez des sentimens. Je ne suis donc pas infidèle, je ne suis que criminel; mais c'est assez pour être indigne de vous: aussi n'aurai-je pas la témérité d'attendre que vous m'appreniez mon devoir. Après l'aveu que je viens vous faire, je dois savoir que mes soins vous outrageroient: ils vous seroient toujours suspects; malgré moi-même ils seroient intéressés; je ne pourrois m'empêcher de me plaindre et peut-être de vous offenser. . . . Cette idée renferme mon arrêt, je n'ai plus qu'à vous fuir, et c'est le parti que je vais prendre.

Il étoit aux genoux d'Emilie, il se leva. Quelque coupable que je puisse vous paroître, lui dit-il, d'un ton mal assuré, j'ose espérer que vous ne me haïrés point. Si vous n'avez pas été si vertueuse, mes desirs n'auroient

point été des crimes, et nous eussions goûté dans une tendresse éternelle des plaisirs qui vous auraient charmées vous-même. Il appuya alors ses lèvres sur la main d'Emilie. Que je vais vous regretter, reprit-il ! le plaisir en suffira-t-il pour remplir le vuide d'un cœur à qui vous étiez si nécessaire ? Je vous quitte bien moins que je ne vous perds : je m'immole à mon respect, et le courage dont j'ai besoin me fait sentir toute la perte que je fais.

Il sembloit toujours qu'il alloit partir : il ne parloit point : il attendoit la réponse d'Emilie. Voyant qu'elle ne disoit pas mot : Adieu chaderne pouruivit il, en faisant semblant de s'essuyer les yeux. Vous ne répondez rien, et j'explique votre silence. Mes discours, ni mes remords vous ne sauroient toucher, c'est du moins une

consolation pour moi de penser qu'une séparation qui me coûtera chaque jour des larmes, ne vous coûtera pas même des regrets . . . Ah cruel ! lui dit enfin Emilie, vous voulez me faire mourir. Que vous ai-je fait ? pourquoi me persécuter ? pourquoi . . . Ah ! Saint-Isle, qui n'eût dit que je vous perdrois, que vous ne vivriez plus pour moi ! . . . Je voudrais répondit-il pouvoir me conserver à vous, il n'est point de bonheur qui fût égal au mien. Pourquoi faut-il que vous vous fassiez respecter par l'ami même que votre vertu désespère ? Mais quoi reprit-elle, est-ce un mal sans remède ? Serait-il impossible que ma tendresse vous suffise ? Ah ! Saint-Isle vous ne savez pas combien je vous aime ! vous ignorez . . . Je sais combien je vous aime moi-même, répondit-il : tout le charme de votre amour est dans l'excès du mien. Mal-

gré cela je ne serois plus parfaitement heureux. Si me connois, je me sens, je subis toute la rigueur des caprices de la nature. Je voudrois vainement me soustraire à ses loix impérieuses; l'esclave enchaîné par un tyran n'a plus qu'un courage inutile... Et ces mots, il lui baisa la main encore long-temps. Adieu lui dit-il, je reste trop auprès de vous, je m'attendris trop, je sens que je vous expose; il est temps que je fuye... Il partoît. Un mouvement d'Émilie le ramena à ses genoux, il profita de l'aveu le moins suspect. Sa témérité fût si prompte qu'elle lui en sauva des reproches. Son bonheur en fût le prix.

7.)

La fête des Sens.

" " " " " " " " Le Duc... un
 de ceux qu'on rencontre dans tous les bou-
 doirs, et pas bien loin des coulisses, avoit
 mis la Charquise dans sa tête; elle y
 étoit mieux placée que dans son cœur.
 Nous avons encore une tête; mais nos
 cœurs... où sont-ils? Nous logeons
 dans nos têtes, l'amour, l'amitié, et par
 cet arrangement, une légère évapora-
 tion nous tire d'embarras.

8.)

Plaintes d'un Malheureux.

" " " " " " " "
 Je me rappelle ces journées
 Que dorvoient l'espoir et l'amour!

Ces nuits encore plus fortunées,
 Plus belles que le plus beau jour.
 Ces berceaux, ce frais, ce silence,

" " " " " " " "

Assis sur un banc de verdure,
 Nous admirions l'éclat des champs
 Et le calme de la nature,
 Les arbres dans l'ombre mouvans,
 Le feu d'un nuit étoilée,
 Ce spectacle nous ravissoit,
 Cependant que sous la feuillée,
 L'oiseau solitaire chantoit.

Dans une de ces nuits charmantes,
 Se souvient-il de la chanson,
 Qu'une voix des plus discordantes
 Chanta sur un grôte que ton !
 Nous rimes de sa mélodie,
 Ah ! depuis, de toi séparé
 Aux mêmes chants ! ô mon amie !
 J'ai d'abord souri, puis pleuré !

9.

La belle Pénitente.

" " " " " " " " " "
 Oh ! comme je l'aimois ! dit-il encore ;
 m'eût-elle demandé mon sang ; ce n'est
 rien que mon sang ; m'eût-elle demandé
 mon salut , j'aurois sacrifié mon éterni-
 té pour avoir son cœur , durant quelques
 heures de vie qui nous sont accordées

10.

L'école des pères et des mères ,
 ou
Les trois Infortunées.

" " " " " " " " " "
 Il chercha dans
 les occupations de la guerre , des distrac-
 tions à l'amour ; mais l'amour trompe

l'espoir d'un amant guerrier qui vcut
en modérer l'empire ; en se conservant
à la sagesse, il n'en perd souvent que
mieux la raison.

" " " " " " " " " "
Elle avoit une si grande horreur pour
la coquetterie, qu'elle croyoit qu'on
ne pouvoit plus plaire innocemment
lorsqu'on aimoit une fois : elle craig-
noit ce que les autres cherchent.

" " " " " " " " " "
Son amour m'avoit ôté jusqu'au
pouvoir de l'aborder librement : tout
étoit devenu contrainte, et tout étoit
amour. Je ne m'appercevois pas ; elle
s'en apperçut ; je l'aimois tant que je
ne voyois pas que d'autres que moi
en fussent amoureux : les soins de son
amant m'échappoient comme ceux des
autres ; je ne voyois personne pâlir,
trembler, balbutier devant elle, et je
concluois qu'elle n'avoit point inspiré

de passion.

" " " " " " " " " "
On est si intéressant dans la douleur,
pour un homme dont on étoit adoré !
On fait rétentir dans son cœur des
sons si touchans ! Cette voix, qui doit
troubler toute la vie, prend un charme
nouveau en demandant du secours :
on s'attache alors par les circon-
stances mêmes qui devroient détacher.

" " " " " " " " " "
Et sa réponse m'a fait frémir. Ce
que j'ai ne peut-être senti que par moi,
si vous m'aimés faiblement ; mais si
votre amour est tel que je l'ai cru,
vous allez en être accablée.

" " " " " " " " " "
Je songe à tout, m'a-t-il répondu
avec humeur ; mais vous Mademoiselle,
vous pensez trop, vous réfléchissez
trop, vous devriez par ménagement
me paroître plus troublée ; songez à

votre tour, que je vous donne jusqu'à
l'idolâtrie; que la raison m'offense;
que, s'il falloit vous perdre pour moi,
vous n'auriez pas le droit

" " " " " " " " " "

Il y a bien des sortes de passion qui en
prennent le nom d'amour; il n'y en
a qu'une seule qui soit réellement
de l'amour; on la reconnoît à la géné-
rosité qui l'accompagne: toutes les
autres se signalent tôt ou tard par
des traits de barbarie, lorsqu'elles
sont contrariées.

" " " " " " " " " "

Il n'y a pas d'instant dans le jour
où je n'aye une fièvre ardente; com-
ment ne m'emporterois-je pas quel-
que fois? Ohn cher ami tel est l'a-
mour: s'il est rare, comme on le dit,
c'est un bonheur pour l'homme et
pour la société.

" " " " " " " " " "

Oh, dit-il, cette gloire ne vaut pas le bonheur; toutes les femmes la perdent plus ou moins quand elles aiment, et n'en sont pas plus méprisées: ce sont les circonstances qui les sauvent, et c'est le sentiment qui les creuse: il faut en faire des loix au préjugé, et l'enchaîner au char de la nature. . . . Ne philosophes pas, lui dis-je en frémissant; je n'ai qu'un mot à répondre à tout ce que vous venez de dire, mais il est terrible.

" " " " " " " " " " " "
 Je ne songe à rien, reprit-il; on m'a rendu barbare; on a trahi mes vœux; et mes sentimens les plus violens en sont les plus légitimes: oui, et la fille et la mère sont également mes bourreaux. C'est à quoi je songerois, si je voulois réfléchir. . . . Voilà un langage bien étrange, lui dis-je, quoi! le cœur le plus tendre, l'amante la

plus intrépide, l'héroïne même du sentiment Ce portrait est trop beau, reprit-il, effacez des traits qu'elle n'a plus, ou qu'elle n'eût jamais. Nous la jugeâmes dans un état tranquille: Connois les femmes. Dans cet état, où des simples regards payent nos plus tendres soins; où elles n'ont point de sacrifices à faire; où un rien, un mot, un soupir nous abusent et nous transportent; elles aiment ou croient aimer: mais le calme est un temps peu propre pour juger de leur tendresse; ce temps est à peine changé, que le moindre vent dissipe le nuage qui déroboit leur cœur à notre connoissance: Il faut entendre sur cela les malheureux qui ont eu besoin de leur courage, hélas! ainsi que moi, ils ont presque tous éprouvé, qu'elles nous embarquent et nous abandonnent.

" " " " " " " " " "

Sur quoi ? répondit-il, sur tout ce qu'il peut y avoir de plus convaincant. Lis cette lettre, et prononce sur mes opinions quand tu l'auras lue.

" " " " " " " " " " " "
 Car lui dis-je, ce n'est ici qu'un mouvement ; tu es emporté et n'es pas résolu : il n'est pas possible que tu veuille rompre pour jamais avec une fille charmante et que tu adores, parce qu'elle aura eu de l'honneur
 L'honneur n'offense point l'amour, répondit-il ; il sait lui faire respecter ses loix ; et quand la résistance qu'il oppose paroît coûter des regrets, l'aimant est consolé en secret, en se croyant très-malheureux. Mais quand ce n'est pas à lui qu'on est immolé, quand on distingue un sentiment de vanité dans le cœur qu'on ne peut attendre, la résistance est hypocrisie et outrage ; et rompre alors,

c'est venger une offense. J'en conviens, lui dis-je, mais l'offense ici est bien légère... Légère? réprit-il, vous n'avez pas mon cœur pour en juger: elle connoîtroit ce cœur brûlé d'amour: et s'il est trop tendre et trop prompt à s'irriter, elle l'a justifié vingt fois en se félicitant d'être aimée avec fureur; et c'étoit alors le temps des transports et de la vérité; aujourd'hui son amour, n'est plus qu'habitude; il s'affoiblit par degrés, et je gagerois même que le souvenir des sentimens qu'elle eût, et l'étonne, toutes les fois qu'il s'offre à son esprit, et n'est plus pour elle qu'un sujet de regrets.

" " " " " " " " " " " "
 De combien d'amour elle étoit remplie! avec quelle bonne foi elle s'accusoit! combien son repentir étoit tendre! Il n'y a que l'amour qui apprenne à se pénétrer ainsi de ses torts. " " " " "

Non répondit-elle, il m'aime véritablement, mais son amour est cruel; vous ne savez pas combien on le ramène difficilement. . . . C'est une chose, que vous devez lui pardonner repris-je; les défauts d'un amant ne sont que de l'amour; un jour peut-être vous vous plaindrez d'un excès contraire, je verrai également couler vos larmes, et il me sera plus difficile de les essuyer: de tous les maux qu'un amant peut faire souffrir à une femme comme vous, le refroidissement est le plus sensible.

" " " " " " " " " "
 Et vous me croirez ingrat, quand ce n'est qu'à force d'amour que j'ai pu parvenir à penser raisonnablement pour vous et moi. Je vais m'expliquer; puis-je vous lire sans mépris, ce que je ne puis vous confier sans douleur!

" J'ai bien réfléchi, chademoiselle, à

„ ce que j'avois exigé de vous, au cha-
 „ grin dont je fus pénétré en lisant
 „ votre réponse, au sentiment vainqueur
 „ qui vous dicta les refus qui m'acca-
 „ blèrent. J'ai compris que notre carac-
 „ tère s'étoit montré dans nos mouve-
 „ mens, et cette connoissance doit être
 „ aujourd'hui la règle de ma conduite.
 „ Est-ce s'aimer que de chercher à se
 „ rendre malheureux ? Si l'amour est
 „ capable de cette violence, nos ames hon-
 „ nêtes et humaines ne lui doivent que
 „ du mépris : s'il reconnoît pour un
 „ devoir le soin si naturel de rendre
 „ heureux l'objet aimé, nous devons
 „ respecter ses maximes, et nous juger
 „ nous-mêmes, quand nous les avons
 „ méprisées dans nos procédés. Je com-
 „ mence par me juger le premier, et par
 „ vous dire que d'un côté j'ai trop exi-
 „ gé de vous, et que de l'autre, il me se-
 „ roit impossible d'exiger jamais moins.

„Passion fouguese, opiniâtreté volontaire,
 „repentir inutile, j'ai tout contre moi;
 „ainsi je suis indigne de vous. Tâchez
 „de même, Mademoiselle, accusez - vous
 „comme moi, ou plutôt permettez qu'a-
 „près vous être accusée comme vous avez
 „fait, je croye que vous appercevez une
 „disproportion extrême entre nos senti-
 „mens. Vous êtes infiniment plus at-
 „tachée à votre gloire, qu'à l'amant
 „le plus tendre, et moi, quand tout con-
 „court à me trahir, je ne puis respec-
 „ter cette gloire autant que vous le
 „voudriez, et je sens que je serois tou-
 „jours malheureux si je la laissois
 „trionpher des droits que votre amour
 „m'a donnés. Daignez considérer l'é-
 „norme barrière que la différence de
 „nos opinions élève entre nous, vous
 „conclurez que notre réunion devient
 „impossible. J'ai fait cette réflexion
 „Mademoiselle, mon coeur gémitra long

„ terms de l'empire qu' elle a pu prendre
 „ sur mon esprit ; mais j' ai consulté
 „ votre intérêt , et j' ai senti un courage
 „ qu' on trouve en soi quand on ne veut
 „ pas être le tyran de ce qu' on aime .
 „ J' ose vous déclarer ma résolution , par-
 „ ceque je veux ravir à notre raison la
 „ gloire de votre bonheur : tôt ou tard
 „ elle vous eût dit que vous ne pouvez
 „ être heureuse qu' avec un amant moins
 „ tendre ou plus délicat que moi , et je
 „ la prévient pour me faire des conso-
 „ lations , quand je renonce à vous pour
 „ vous même . Tout ce que je viens d' é-
 „ crire est pensé , combiné , réfléchi .
 „ Vous m' accusâtes quelquefois d' opini-
 „ âteté ! Je ne suis pas guéri de ce dé-
 „ faut , et je me sens incapable de m' é-
 „ cartier jamais des principes qui vien-
 „ nent de m' éclairer . Avant de me ré-
 „ procher ma docilité à les suivre sans
 „ retour , daignez vous demander si l' on

" est bien capable ou bien aveugle, quand
 " on s'immole à la certitude de faire
 " le malheur d'une femme, par son ob-
 " stination à l'aimer. Vous m'estime-
 " rez comme généreux au lieu de me haïr
 " comme ingrat; et cette estime, dont je
 " jouirai tous les jours de ma vie, me
 " fera chérir à jamais le souvenir de ma
 " chaîne. " " " " " " " "

Ce n'est qu'ainsi que l'on doit rom-
 pre Monsieur; on ne fait rien pour soi,
 et l'on fait trop contre ce qu'on aime,
 tant que l'on conserve le caractère d'a-
 mant, en disant toujours qu'on y renon-
 ce; les petites brouilleries sont des foi-
 blesses, et non pas des remèdes: elles
 détruisent l'estime sans détruire l'a-
 mour, et l'on devient tyran sans cesser
 d'être esclave.

" " " " " " " " " "
 Je prétens lui faire connoître que de

tous les chagrins que je pouvois lui causer, j'ai su lui épargner du moins les plus longs et les plus sensibles
 Ah ! repris-je, le plus long et le plus grand de ses maux sera de vous avoir perdu Je serai toujours désespéré de le croire, dit-il ; mais, quand j'aurai fait mon devoir, j'estimerai assés le motif qui m'a conduit, pour y chercher des consolations dont je me croirai digne.

" " " " " " " "
 Vous auriez pourtant celui de résister à la témérité de sa passion, s'il venoit vous dire que son retour vers vous dépend de votre consentement à ses premières volontés ? Je n'en sais rien, répondit-elle, je suis accablée et ne raisonne plus : vous voyez que je fais cet aveu sans honte, je ne sais plus rougir : condamnez-moi, mais ne cessez point de m'estimer, vous savez

que ma résolution fût de ne jamais
m'égarer.

" " " " " " " " " "
Vous voulez ne l'oublier jamais, et
l'aimer toujours; votre constance est
ma loi, vous n'entendrez plus parler
d'un amour qui vous deviendrait adieu.

Elle fût touchée de mes sentimens.
Ses larmes recommencèrent à couler.
Un excès d'attendrissement me fit
porter mon mouchoir sur ses yeux :
elle saisit ma main, qu'elle serra ten-
drement. Je me jettai sur la sienne,
ce n'étoit point un transport d'amour,
je n'étois jamais amant avec elle quoi-
que toujours je l'adorasse : c'étoit le
mouvement d'un cœur en qui l'at-
tendrissement même étoit passion.

" " " " " " " " " "
Sans expliquer mieux mes scrupules
et mes craintes, on sent assez qu'une

amante éperdue d'amour et de douleur ne pouvoit que courir le plus grand risque en recevant dans sa chambre, pendant la nuit, un amant pleuré comme infidèle, et craint comme absolu.

" " " " " " " " " "
 Il avoit trompé le sentiment pour séduire la raison; en rêvoyant l'objet le plus aimé et le plus estimable, il acquit le droit du triomphe; il dit alternativement tout ce qu'il voulut, la crainte, l'amour, la confiance, parlèrent pour lui, il devint le maître du plus vertueux objet de l'univers, et l'excès de son bonheur rendit son amour indiscret malgré lui.

" " " " " " " " " "

pouillent les arbres, cassent les bran-
 ches, dispersent les fleurs, arrachent
 les fruits; mais ces bises en revanche,
 balaient, déchirent, effacent les nuages,
 agrandissent, reculent l'horison, embel-
 lissent, éclairent, blanchissent le jour et
 font briller le soleil de Madrid, d'un
 éclat, d'une clarté que le soleil n'a point
 en France.

Rien, rien surtout ne surpasse, n'é-
 gale la beauté, la fraîcheur de la nuit;
 on sent la bergamotte, le musc, l'oeillet,
 la fleur d'orange, tout l'atmosphère
 est embaumé. Sur toutes les places,
 sur tous les balcons, à toutes les fon-
 taines, on chante, on danse, on cause, on
 pince de la guitarre, on joue de la flûte.
 Non, jamais au mois de Mai, au mois
 d'Août, ni pendant le printemps, ni
 pendant l'automne, que le soleil se cou-
 che, ou qu'il se lève; non, jamais nos

berceaux, nos bosquets, nos Thuilleries,
 nos cours, nos champs élysées, nos
 promenades; non jamais les bords de
 la Seine, les rives du Vibre, et celles
 du Rhône, le lac de Bienné, les bois du
 Waldeck, les campagnes qu'arrosent la
 Loire, ne rappellent, n'accumulent dans
 un instant, dans une minute, dans une
 seconde, tant d'idées, d'images, de sou-
 venirs, de jouissances, qu'en rassem-
 blent les nuits de Madrid, depuis onze
 du soir, jusqu'à deux, trois, quatre
 heure du matin. Mais il faut être
 jeune, il faut avoir vingt ans; à tren-
 te ans on auroit ou trop chaud, ou trop
 froid, ou envie de dormir; à trente ans,
 déjà les fibres, les nerfs, les organes
 se racornissent, se relâchent; déjà le
 feu des veines, le feu de la vie est pres-
 que éteint; on n'a plus cette sensibilité
 universelle; on n'a plus, je n'aurai
 plus, j'aurai perdu cette poussière, cette

11.

Voyage
de Figero en Espagne.

" " " " " "
Climat de Madrid.

Quoique Madrid soit pour ainsi dire sur les frontières d'Espagne, en comparaison des royaumes d'Andalousie, de Valence, de Galice, de Grenade; toute l'année néanmoins on jouit ici du plus beau temps du monde. Pendant toute l'année, on mange à Madrid, on trouve au marché, des abricots, des framboises, des pêches, des cerises, du raisin, des oranges, des prunes et des petits pois.

Quelquefois pourtant, et durant des semaines entières, il regne des bises piquantes qui refroidissent l'air, de -

fine fleur, cette poudre qui chauffe, qui embrase, qui allume mon sang; à trente ans, déjà la nuit, la fraîcheur, l'harmonie, les odeurs, l'éclat, le feu, les reflets de la lune, des étoiles, la rosée, le point du jour, le beau temps, le son de l'eau, le chant des grenouilles, n'a plus le même charme, le monde est décoloré, est tout changé; il faut aller se coucher.

Courtisannes.

Dès que la nuit commence, douze à quinze cent catins s'emparent des rues et des promenades de Madrid. Teint brun, jolis pieds, petit front, cheveux noirs, grands yeux, nez de chiffon, grande bouche bien bordée, bien blanche, bien coupée, bien rose, joli son de voix, vous séduit; vous succombez; vous montez, et vous sortez dit-on malade.

Le matin.

Comme les environs de Madrid sont beaux ! Je suis debout depuis quatre heures : déjà j'ai fait deux lieues dans les rues, aux promenades, hors des portes. Le matin, que la nature est belle, surtout quand il a plu la veille ! Il a beaucoup plu hier. Nous sommes au mois de Juin. Avec quelle volupté, quelle lubricité, j'ai respiré la fraîcheur, j'ai regardé l'herbe, j'ai regardé les arbres, j'ai écouté les oiseaux, j'ai senti l'odeur délicieuse du foin coupé. Voilà les vraies, voilà les seules jouissances, et les sont à nous, dependent de nous ; nous ne le voyons pas, nous n'en voulons pas, parcequ'elles ne coustent pas.

Le Fandango.

Jamais, ni ces pyrrhiques voluptueuses, tant courues des romains; ni ces pantomimes dont parle Homère, ni ces danses des Saliens, tant célébrées par Denis d'Halicarnasse, n'approchèrent sérieusement du Fandango. Je parie que l'anachorète qui mange le plus de laitue, qui prie la plus, qui jeûne le plus, qui se fouette le plus, ne voit pas danser le Fandango, sans soupirer, sans désirer, sans être ému, sans maudire son cilice, sa discipline, son bréviaire, et son régime, mais il faut que le fandango soit bien dansé, il faut que Julie Termalaguez le danse. Alors la tête, les bras, les pieds, tout le corps semble se mouvoir seulement, pour exciter l'étonnement, l'admiration, la volupté; alors mon anachorète n'y tiendra plus, perdra la tête; il palpitiera, désirera, et

régrettera le monde, donnera au diable
ses laitues, son habit de bure, et ses
sandales.

Langue Espagnole.

Je puis me tromper ; je crois pourtant
et j'assurerois, que l'Espagnol est
la plus belle langue qu'on parle sur
le globe.

Charles Quint disoit : l'Espagnol
est la langue de dieux : il avoit rai-
son. Cette langue sûrement vient du
ciel ; c'est la langue maternelle des
anges ; c'est la langue favorite de Dieu.
On reconnoît sa source divine à sa
douceur, à ses images, à ses finales
harmonieuses et sonores.

Rien n'égale l'Italien dit-on, dans
la bouche d'une Toscane, d'une Bolognoise,

d'une Romaine; il faut entendre parler une Espagnole; pour peu qu'on l'aime, qu'on en soit aimé, qu'elle soit jolie; tous les mots qu'elle prononce, laissent dans l'oreille un son si doux, si nouveau, qu'on croit l'entendre, qu'on croit qu'elle parle, quand elle ne parle plus, et l'on regrette qu'un son si beau se perde dans l'air.

Le Soir.

Il a fait cette après-midi une chaleur brûlante. Dans quatre minutes, le soleil sera couché. Il est sept heures. Je suis au centre d'une plaine immense. Point de monts, point de draperie, point de nuages: la nature est toute belle, toute nue; je la vois toute, je la regarde partout, je la touche partout.

C'est dans une plaine, c'est le soir,

c'est au mois de Juin, c'est en Espagne, où la nature donne rendez-vous à ses favoris, à ses amants; c'est là, c'est alors qu'elle dépouille tout, étale tout, montre tout, et qu'il faut, malgré soi, devenir amoureux d'elle.

Réligieuses.

Il n'y a que le Dieu des assassins, le Dieu qui prévide aux meurtres, au néant, qui puisse, qui veuille écouter, qui puisse entendre, qui consente à recevoir les vœux sacrilèges, les vœux germicides d'une jeune religieuse.

On compte à Madrid trente monastères de filles.

Parloirs, cellules, voûtes, murs épais des couvents de Madrid: répétez-nous, reditez-nous les cris, les gémisse-

ments, les soupirs étouffés, les imprécations des malheureuses que vous récelez :

Je loge à deux pas du couvent des Carmélites ; mes fenêtres dominent les murs, je puis de ma chambre plonger dans l'enclot ; je puis tout entendre, et tout voir. Malgré ce que je vois, ce que j'entends ; ce couvent, ainsi que les autres, ne laisse pas d'être toujours plein, et sera toujours rempli. C'est la chaleur du climat, c'est le tribunal de la pénitence, c'est l'empire des moines qui ont toujours peuplé, qui peupleront toujours les cloîtres de Madrid.

À l'âge de douze à treize ans, une Espagnole éprouve déjà une sorte de mal aise, de mélancolie, d'amour ; elle délire, elle souffre, elle est tourmentée, sans savoir où, sans savoir quoi, sans

savoir pourquoi : c'est toujours le sein
de son confesseur qu'elle choisit, pour
déposer sa douce mais inquiétante sol-
litude.

Abus de l'écriture sainte passages
tronqués, mutilés, détournés, relatives, et
apparitions, révélations, miracles, histoi-
res apocryphes, tout est mis en usage
par ce moine, pour tromper sa jeune jeu-
ne pénitente ; à le croire, c'est le mal de
Dieu qui la tourmente ; pour guérir, il
faut prendre le voile, et la malheureuse
le prend.

Bientôt les desirs naissent, ont un
but, la tête se peuple d'images, de for-
mes ; le sang bout, des torrents de feu
coulent dans les veines, un nouveau sens
s'annonce, mais il n'est plus temps : il
faut pousser des cris, des soupirs im-
puissants ; il faut passer sa vie dans

un cloître, dans les larmes; il faut être privée à jamais de la vue, des transports, des embrassemens d'un amant, d'un époux; il faut mourir entre quatre murailles, brûlée, consumée de desirs, que ni Dieu, ni le voile, ni la religion, ni toutes les gouttes d'eau du torrent de Cédron n'ont jamais pu, ne pourroient, ne pourrout jamais, ni modérer, ni éteindre. Tel est la vocation, la vie, et la mort, des religieuses de Chadrô, des religieuses du monde entier.

Rois, Princes, Empereurs, réunissez-vous tous, supprimez à jamais les couvents des filles: du fond de leur cellule, ces malheureuses vous implorent à genoux; rendez-les à la vie, à l'amour, au monde, à la liberté, et ne permettez plus qu'un million de femmes se cachent, s'enferment, fuyent le jour, nous fuyent et passent leur vie à souffrir, à pleurer, à

désirer, à postuler l'éternité.

13.

La dernière Aventure d'un
homme de quarante cinq ans.

Infortuné ! à quel âge m'attendoient
et l'amour et la jalousie, et la perfé-
die, et l'égarement, et les faux sermens,
et les larmes de rage, et les serremens
de cœur, et les soupirs sanglotés, et la
cruelle insomnie, et les transports de
douleur, et les chagrins, et les brisemens
de l'ame, et le désespoir Mais
hélas ! qui n'y eut été pris comme moi !
O toi qui as passé l'âge de plaire, et
qui regarde encore avec plaisir une fille
à l'œil doux et modeste ; insensé ! fuis :

" " " " " " " " " "
Et j'allois seul, sans plaisir, sans

ennui, sans amusement, sans me plaindre du sort. Mon cœur est mort, disois-je, et les morts ne doivent pas sentir.

12.
Le caractère anglais.

" " " "

Vous aimez ma femme, me dit-il, sans préambule; oui vous l'aimez, vous voudriez en vain vous en défendre. Connaissez le malheur qui vous menace et le crime que vous allez commettre. Je suis naturellement jaloux; j'ai de plus mille raisons de l'être: après avoir souffert, depuis quatre ans, tout ce qu'on peut souffrir, ma patience est épuisée. Je ne vous laisserai donc aucune liberté; vous me trouverez toujours entre ma femme et vous; je vous rendrai

aussi malheureux, que je le serai moi-même. Si mes soins sont inutiles, si vous parvenez à tromper ma vigilance, mon malheur sera l'arrêt de ma mort, je vous en avertis. Je ne vous fais aucune menace, parceque je n'oublie point, tout tourmenté que je suis, qu'il est naturel d'aimer une jolie femme qui a vingt ans, et qui veut être aimée. Je mourrai de votre amour, de votre bonheur; mais je ne me croirai point en droit de vous punir de mon désespoir, quoique vous en soyez la cause.

" " " " " " " "
 Elle m'adoçoit; mon indifférence avoit commencé sa passion, mon aveu en avoit fait un droit. Je voulois partir, au mépris d'un engagement sacré! Si j'exécutois ce dessein odieux et barbare sa mort m'apprendroit l'horreur de mon crime. " " " " " " "

Accablé de mes cruelles réflexions,
 je me couchai de bonne heure. Je dor-
 mais profondément, je me sentis éveil-
 ler. Quel objet frappe mes yeux ! Ahy-
 ladi est à mes genoux ; je la distingue
 à la faveur d'une bougie qui éclaire,
 dans l'éloignement : elle appuie son
 front sur ma main, et cette main est
 mouillée de ses larmes. — Ah ! Ma-
 dame, lui dis-je en serrant dans mes
 bras pour la relever, dans quel état vous
 offrez-vous à moi ! — Vous vo-
 yez ce que l'amour peut sur mon cœur,
 répondit-elle en pleurant : réduite à
 vous faire pitié, je ne crains que de
 n'y pas réussir. Hélas ! est-il temps
 de consulter ma gloire ? Elle dépend
 à présent de vous ; je n'en ai plus à
 respecter, si vous ne m'aimez pas. —
 Ne me supposez pas des sentimens
 barbares, lui dis-je plus émue qu'elle,
 n'aurois voulu l'être. Qui je vous aime.

Eh! qui dans cet état seroit capable
 de ne vous pas aimer? Mais vous
 vous perdez, vous me perdez moi-même.
 n'avez-vous plus de raison? — Ah!
 cruel, répondit-elle, cette raison est l'ar-
 cuse des indifférens et le conseil des in-
 grats: je lis dans votre cœur; mais
 lisez aussi dans le mien: n'y trouve-
 rez-vous rien qui vous touche, quand
 je meurs d'amour pour vous? — Je
 crus qu'elle alloit mourir en effet.
 Tant d'amour me pénétra, j'oubliai
 qu'il alloit décider de sa destinée. Sa
 douleur et son amour ne faisoient
 pas tous ses charmes; elle en avoit
 de plus séduisans encore. Dans le dé-
 sordre où elle étoit, un rien rend plus
 belle: la beauté est dans tout ce qu'on
 découvre, et elle décide contre toutes
 les raisons.

" " " " " " " " "
 Non lui dis-je; c'est elle au contraire

qui m'aime. J'ignorois sa passion,
 que je n'avois point cherché à faire
 naître; elle me la cachoit avec soin:
 c'est vous qui lui avez donné la for-
 ce de paroître. Vous avez exigé mon dé-
 part; j'en ai donné l'ordre: cet ordre
 est venu jusqu'à elle; à la veille de
 me perdre, elle m'a parlé. Quoiqu'elle
 me fît pitié, je n'ai consulté que mon
 engagement avec vous. Je me suis
 montré inébranlable: la fin de notre
 conversation a été la même menace
 que vous m'avez faite vous-même. —

" " " " " " " " " "
 " Si vous ai trompé Monsieur; je
 " vous ai laissé des espérances parce
 " que je ne voulois point recevoir de
 " conseils. Le seul qu'un homme au
 " désespoir doit écouter, c'est son dé-
 " sespoir même. La mort est un in-
 " stant: de tous les raisonnements
 " que je pourrais faire, voilà le seul.

„que je pouvois faire et que j'aye fait;
 „il va m'assurer une tranquillité que
 „je ne devois plus espérer : dans un
 „moment j'aurai très-bien pensé. „
 „Vous concevez que je ne vivrai plus
 „lorsque vous recevrez cette lettre. Je
 „n'ai pas voulu mourir sans vous
 „écrire. Soyez tranquille sur cet évé-
 „nement ; vous en êtes la cause inno-
 „cente : écartez les regrets, encore plus
 „les remords. Je ne souffre plus, et
 „il ne faut pas que ma mort vous „
 „coute plus qu'à moi. "

J'annonçai cette horrible nouvelle
 à Shyladi ; elle en fut vivement touchée.
 Nous envoyâmes auprès de Shylord ; il
 avoit cessé de vivre. Cette catastrophe
 m'imprima la plus grande douleur :
 je ne voulus plus rester auprès d'une
 femme dont le deuil étoit mon ouvrage ;
 je ne pouvois plus me regarder, „

que comme le meurtrier de son mari.
Toutes mes autres réflexions cédèrent
à celle-là et je me sauvai dans la nuit,
après avoir écrit à Myladi. J'espé-
rois toutefois que ma lettre produiroit
quelque bon effet; mais j'appris, peu-
de temps après, qu'elle avoit suivi l'ex-
emple de son mari, et je l'appris par
elle-même dont je reçus la lettre qui
suit.

" Vous-êtes-vous imaginé, que des
" raisonnemens détruisoient des passi-
" ons? Ah! connoissez mieux le cœur,
" d'une Anglaise. Je ne condamne pas
" le parti que vous avez prit; je souffre,
" je suis désespérée, et je me ne plains
" point; mais en trouvant votre fuite
" excusable, je suis obligée de conclure,
" que je ne vous reverrai jamais."

" Croyez-vous que j'en puisse sup-

„ porter la pensée ? Non vous ne le cro-
 „ yez pas, et vous sentez que ma mort
 „ est la seule chose que je puisse op-
 „ poser à l'horreur que me fait sentir
 „ votre perte J'ai attendu de sa-
 „ voir où vous étiez, pour exécuter un
 „ projet formé dès votre départ : ce
 „ n'est plus été mourir pour vous, que
 „ de vous laisser ignorer. Combien
 „ n'ai-je pas senti redoubler mes maux
 „ par mon impatience ! Je vous cher-
 „ chois par-tout, je vous demandois à
 „ toute la nature, j'oubliois que vous
 „ n'étiez plus au monde pour moi . . .
 „ Malgré l'excès de la passion qui me
 „ déchire, je me fais la violence de n'al-
 „ ler point mourir à vos genoux : je
 „ sais me maîtriser lorsque votre in-
 „ térêt l'exige. Jugez de l'excès d'un
 „ amour, qui n'est capable de ménage-
 „ ment que pour se refuser un plaisir.
 „ C'en seroit un très-grand pour moi,

„ de pouvoir vous dire encore une fois,
 „ combien je vous aime; mais il faut
 „ que je m'en prive, il faut que mes
 „ sentimens conservent jusqu'au der-
 „ nier instant quelque chose d'agréa-
 „ ble pour vous. Vous n'avez pas con-
 „ nu, vous n'avez pas senti, combien
 „ je vous aimois, vous n'aimiez pas
 „ assez pour le concevoir. Cette der-
 „ nière preuve pourra peut-être vous
 „ l'apprendre: je l'espère, je m'en
 „ réjouis

„ Daignez penser quelquefois à
 „ moi. Je sens tout ce que j'exige de
 „ vous: je sais qu'il est triste d'être
 „ en commerce avec un objet qui est
 „ mort pour nous; mais il y a des
 „ plaisirs particuliers que la tristesse
 „ peut nous faire; peut-être vous est-il
 „ réservé de l'éprouver. Adieu; il est
 „ temps que je vous laisse respirer: cette

„ lettre est bien longue si elle vous at=
 „ tendrit. Il faut ménager la sensabi=
 „ lité de ceux de qui on n'a plus rien
 „ à attendre qu'une pitié inutile. „
 „ Adieu, adieu, adieu. Je ne vivrai plus
 „ lorsque vous recevrez cette lettre. „ „

Les mœurs du jour.

— Ces mots la calmèrent; elle se trou=
 va peu après dans un état plus pai=
 sible, et me demanda si je ne pensois
 réellement que ce qui s'étoit passé en=
 tre elle et moi, la nuit dernière, n'eût
 blessé en rien l'honnêteté et la vertu,
 et si les choses n'en étoient pas venu=
 es à tel point, qu'elle avoit eu tout
 lieu d'en concevoir les plus grandes
 frayeurs.

— Non, mon ange, non, répondis-je, en l'embrassant bien tendrement: /, non, point du tout.

— Ah! Sir William, reprit-elle, vous vites ma folie; oui vous la vites: étoit-il généreux à vous, de vous en prévaloir, d'abuser de ma faiblesse? —

Je levai sa tête de dessus mon sein, et l'éloignant un peu de moi, je la regardai en face en lui disant: — Abuser? et quel avantage en ai-je retiré? Chère Létitia, étiez-vous donc réellement en mon pouvoir —? Elle rougit; et s'appuyant sur mon épaule, elle me dit: — Vous ne vous en êtes donc pas aperçu? En vérité, je craignois que c'étoit trop visible. — Si c'étoit si clair, lui répondis-je, ma Létitia, si vous étiez réellement en mon pouvoir, quelle doit vous paraître mon honnêteté, combien vous

devez être sûre de mon honneur, puisque je n'ai pas abusé des droits que sembloit me donner ce que vous appelez votre faiblesse : car avouez-le ma chère, avouez-le sincèrement, dans tout ce qui s'est passé entre nous pendant cette heureuse soirée, me suis-je permis rien qui pût le moins du monde effrayer votre vertu ? — Non répondit-elle, je ne saurois le dire ; mais qui m'assurera que vous ne le voudrez jamais ? Et... Oh ! Sir William ! si vous étiez jamais assez vil vous que j'aime tant ! si vous le deveniez jamais, je suis certaine que j'en mourrois. Je ne saurois jamais survivre à un pareil malheur. — Je me levai alors de dessus le tapis où nous étions assis ; et l'aidant à en faire autant. — Ma très-chère amie, lui dis-je, chassez toutes ces terreurs mal-fondées : mais si vous ne le pouvez, si vous doutez tou-

jours à mon honneur, après toutes mes protestations et la forte preuve que je viens de vous en donner, je ne sais plus que faire. Regardez-moi en ce cas ! et je suis sûr que vous le verrez : comme un malheureux indigne de votre attachement et de vos regrets ; méprisez-moi dites-moi de fuir loin de vous, de fuir pour jamais votre présence = Je m'avançai alors vers la porte Ça fit pour elle comme un coup de foudre : elle se lève, court après moi, saisit une de mes mains : = Comment me quitter ! fuir pour jamais ma rue ! Que vous ai-je donc fait Sir William ? Non, non, vous ne me quittez point. =

Je me retournai vers elle : = Je ne le ferai jamais mon ange, à moins que vous ne m'y condamnerez ; mais c'est me donner mon congé, que de douter de mon honneur.

— Ah! je n'en doute point, s'écriait-elle aussitôt; et cependant hier au soir le seul ressouvenir m'en fait frémir. Allons Sir William, cher Sir William / et la bonne ame! elle colloit ses lèvres brûlantes sur mes mains; rassurez-moi tout à fait, promettez-moi d'être plus sur vos gardes à l'avenir.

" " " " " " " " " " " "
 Ses yeux la fixèrent avec le plus grand plaisir; il tenoit sa main entre les siennes, tandis que Lord S. et moi contemplions en silence une scène, qu'il est impossible de vous décrire; elle étoit si tendre! si touchante! si tout ce que vous pourrez vous imaginer, que je ne saurois vous la peindre. Il se condamnoit lui-même, il se reprochoit ses fautes, il la combloit d'éloges d'une manière si vraie, si passionnée, qu'elle sourioit avec tant de douceur, écouloit ses discours avec un plaisir si

ris, son cœur sembloit enivré d'une
joie si pure, que nos yeux se rempli-
rent de pleurs pleurs délicieux !
Jamais on ne vit une plus parfaite ré-
conciliation .

L^e.
La jolie femme.

" " " " " " " " " "
Le Comte jouissoit avec une joie peut-être
un peu cruelle, du bonheur de sentir tout
son pouvoir. Hélas ! les plaisirs de l'a-
mant se prennent presque toujours sur
la tranquillité de l'amante .

" " " " " " " " " "
Il est une situation cruelle, embarrass-
sante pour une femme, qui a fait long-
temps les désirs des hommes, et la jalo-
sie de son sexe ; c'est le moment où son
miroir lui dit : vous n'êtes plus charmante

comme autrefois ; vous avez beau être indulgente à vous-même, je ne veux pas mentir ; votre beauté s'efface Elle voudrait démaquer ce cristal vénéreux ; elle fait tacitement l'examen de ses charmes, et pousse un profond soupir. L'amour propre a beau parler ; la terrible vérité est plus forte que lui. Une angoisse mortelle abat son cœur ; en perdant ses agréments, elle sent qu'elle perd son existence. Quoi ! ceux qu'elle avoit enchaînés à son char, bientôt ne laisseront plus tomber sur elle qu'un regard de complaisance ! Ceux qu'elle a dédaignés, la dédaigneront à leur tour ! Ce monde qu'elle a trompé, et dont elle étoit l'idole, à peine se souviendra d'elle ; et sa première surprise sera de s'en avoir adorée.

" " " " " " " " " "

" " " " " " " " " "
 Mais jamais la volonté n'est si arden-
 te que quand elle est contrariée, et trop
 souvent l'affection s'enflamme par ce
 qui devoit l'éteindre. " O! jeunes lectri-
 ces qu'une passion effrénée et victori-
 euse de votre vertu, emporte, c'est pour
 vous sur-tout que ce détail est fait;
 reconnoissez-y vos débats cruels, le dé-
 chirement de vos cœurs, votre espérance
 ce si souvent détruite par le désespoir,
 vos indéfinissables palpitations, les
 maux de nerfs qui en résultent, et dont
 les médecins entreprennent si légè-
 rement les cures; reconnoissez-y tous
 vos dangers, vos craintes, vos inquié-
 tudes, et tant de malheurs, pour quelques
 rayons consolateurs, qui vous laissent
 par intervalles. " " " " " " " "

Lettre de Cristoval.

Chon deussein n'est pas de troubler votre

repos, ni de gêner votre franchise. Que
je sache seulement votre volonté, et je
la révère. Voulez-vous me quitter pour
l'épouse céleste? J'en mourrai; mais j'y
consens.

Ou bien, adorable Dorothee, êtes-vous
contrainte dans votre choix? Avez-vous
besoin de mon secours et de mon bras?
Parlez: quel que soit le mortel qui a su
vous plaire, je briserai ses fers pour
vous, et même pour lui. Jugez de ce que
je ferois vertueuse Dorothee, si c'étoit
moi. Ordonnez: " " " " " " "

Dorothee à Cristoval.

J'ai reçu votre lettre avec tremblement,
et je vous fais réponse avec un batte-
ment de coeur. Quelque plaisir que
j'aie à vous écrire, je ne vous écrirais
pas, néanmoins, si je ne languissois en

si dur esclavage. Mon père m'a frappée de foudre, avant que j'en visse l'éclair. C'est contre ma volonté qu'il m'a fait traîner dans ce moulier: ma vocation n'est point libre. Le secours unique que j'attends de vous, c'est de m'écrire encore. Je crois que je fais mal; mais je ne saurois m'en empêcher."

L'amour qui a parlé, qui a été entendu, nous jette dans une fièvre où l'on se forme les imaginations les plus douces, les plus amères du monde. Ce mouvement impétueux porte le jeune homme à la folie; il égare même la timide jeune fille; il lui inspire une hardiesse, un courage que la nature semble avoir dénié au sexe le plus faible! Quelle folie nous dira-t-on! Cette faiblesse-là est la véritable énergie; c'est le grand agent de la nature; c'est la vertu: soit: car on divinise toujours

la passion chérie.

" " " " " " " " " "

Dans une autre lettre, elle dit à son ami : que ma condition est misérable, de ne pouvoir obtenir ce que je veux, tandis que je ne veux au monde que vous ! Que je hais ces importunes chaînes qui me lient, et qui m'empêchent de voler dans vos bras Est-il possible que l'on puisse être heureux dans le tourment ? Oui, cela est possible et je le sens. La peine d'amour est délice ; et l'excellence de la cause adoucit bien la rigueur de l'effet.

" " " " " " " " " "

Dans une femme, l'amour couronné, quand il est véritable, quand il est devenu passion et c'est la divinité chérie : sa force est invincible. Attaquer ce sentiment, c'est déchirer le cœur qui le contient. Mais quand ce sentiment n'est pas couronné, et qu'on soupçonne

l'infortunie, qui est pure encore, et
qui veut l'être, quelle injustice! quelle
scène on prépare

" " " " " " " " " "
Il retourne à l'Abbaye, dont les portes
lui sont ouvertes; il passe la nuit dans
les bras de Dorothee, qui lui disoit: don-
ne-moi donc une preuve que je puisse
produire à mon père, pour qu'il ne
doute plus que je suis ta femme.

Mais, ô faiblesse! à côté d'une si
forte passion! Dorothee, qui désirait
avoir un enfant de Cristoval, ne vou-
lût jamais permettre, qu'il l'enlevât,
quoique le Chagistrat lui assurât que
c'étoit le seul moyen de faire decla-
rer ses vœux nuls, tant l'opinion a
plus d'empire que les principes. O
jeunes beautés! beautés vertueuses!
donnez-nous la solution de cette énigme.

" " " " " " " " " "

Vous êtes errant et sans état dans
 le monde, mes parens vous haïssent, je
 dépends d'eux, ils ne voudront jamais
 que je sois à vous, je ne puis y être
 que par le coeur, j'y serai toujours; épou-
 sons notre tendresse mon cher Cristoval,
 et que nos ames seuls restent unies;
 changeons notre amour en douce amitié;
 je n'aurois jamais la force encore
 moins la volonté d'effacer de mon coeur
 tant de réminiscences si délectables; en
 vain une voix intérieure me crie que
 l'innocence les réproûve, et qu'il vau-
 drait mieux les ensevelir dans un éter-
 nel oubli; cet effort de vertu est au-des-
 sus de mon pouvoir; je suis charmée
 de vous avoir aimé, et décidée à vous ai-
 mer toujours; en formant la résolution
 de me donner à Dieu, je n'abandonne pas
 les droits que vous m'avez donnés sur
 vous, vous êtes mon bien; consultez-vous
 mon ami, à ma retraite? Que promettez-

vous que je continuerai de régner sur
votre cœur.

17.

L'esprit Romainesque.

Conte.

" " " " " " " " "
Vous avez troublé mon repos; je voulois
vivre tranquille; je méprisois votre sexe;
vous justifiez l'opinion que j'avois de
lui, et j'y joins de la haine pour vous.
oui Madame, soyez bien persuadée, que
jamais je ne serai capable de haïr
quelqu'un autant que je vous haïs; ce
sentiment est digne de vous; il fait
mon supplice, heureux s'il pourroit
faire votre châtimement; mais m'en flat-
ter, ce seroit me préparer de nouveaux
regrets: quand on a autant de fausseté,

autant d'étourderie, autant de penchant
 au plaisir, on ne s'attache qu'à ce qui
 flatte; on ignore ce qui humilie. Ce
 qui met le comble à ma douleur, c'est
 que, n'ayant été qu'un moment la
 dupe de votre fausse tendresse, je me
 trouve si sensible à votre trahison.
 Oui je savois, j'étois convaincu, que
 vous ne m'aimiez point; vos plaisirs
 même m'avoient éclairé sur votre in-
 différence pour moi: quand on a si ai-
 sement des transports; quand on se
 livre toujours également à l'ivresse,
 on doit être soupçonnée de n'aimer
 point, et l'on n'aime pas en effet: on
 cède au plaisir qu'on adore; on ne sent
 et on ne cherche que lui; on ignore
 l'amour, on ne sacrifie qu'à soi-mê-
 me. Je ne me suis pas un seul mo-
 ment trompé aux mouvemens qui
 vous emportoient: je lisais dans votre
 coeur; le principe qui le faisoit agir,

m'étoit connu, et c'est ce qui fait le tourment de ma vie; je devois vous mépriser, et je vous ai adoré; vous ne méritez plus que la haine, et c'est peut-être de la vérité, que je suis si désespérée. Je crains de m'examiner; je crains de me connoître; vous me faites trembler pour ma raison et pour ma gloire, mais je vous punirai de ma honteuse incertitude: j'oserai entrer dans mon coeur; je vous y attaquerai avec mépris; je vous en chasserai avec ignominie; et je ne croirai ma victoire assurée, que lorsque je serai parvenu à vous mépriser assez, pour n'avoir plus besoin de vengeance.

Réponse.

La prévention est le plus cruel ennemi de l'amour; elle devoit être sa première victime, puisque par sa nature

elle est aveugle, et que l'amour pour
 son intérêt, devoit toujours raisonner.
 On cède à un premier mouvement qui,
 presque toujours, est une injustice: on
 fait des outrages; on écrit des injures;
 on ouvre enfin les yeux; on se repent;
 on se raccorde; on se voit toujours
 également aimé; mais on ne se trouve
 plus également heureux; parce qu'in-
 térieurement on sent qu'on a cessé de
 mériter de l'être Vous connoîtrez
 un jour que ma prédiction est mieux
 fondée que votre prévention. Je suis
 fâché que ma justification commen-
 ce par une menace aussi cruelle: elle
 l'est même pour moi; toute méprisa-
 ble que vous me croyez, je vous aime
 assez, pour voir avec douleur que mon
 amour ne servira plus qu'à vous ren-
 dre moins heureux. Vous ne pouvez
 plus l'être autant que vous l'avez été;
 le bonheur ne va point sans l'innocence;

le regret d'une injustice le bannit
 d'un coeur qui a des vertus . . . Est-ce
 moi qui fait ces terribles réflexions ?
 Est-ce vous qui me le rendez nécessai-
 res ? vous que je croyois si équitable ;
 vous , à qui je croyois que les intérêts
 de l'amour étoient si bien connus ; vous
 dont les sentimens me tenoient lieu
 de raison . Par quelle fatalité êtes-vous
 devenu si différent de vous-même . Je
 suis quelquefois tentée / pour vous
 trouver moins coupable / de croire que
 vous n'avez jamais été sincère ; que
 vous n'avez jamais eu que le masque
 des sentimens raisonnables ; que natu-
 rellement prévenu contre les femmes,
 vous m'avez toujours méprisée , et que
 vous n'avez songé à me plaire que
 pour me mépriser davantage : mais
 pour penser cela il faudroit que je
 vous crusse un monstre . . . Que vous
 avez toujours été coupable à mon égard

égard, ou que vous le voyez simplement
 devenu, il résulte toujours de ce qui
 m'arrive, que je ne puis plus vous en-
 visager sous un aspect favorable; que
 je ne possède point votre cœur, et que
 vous n'êtes plus digne du mien. Ce
 cœur méritoit pourtant d'être conservé:
 il étoit sans faiblesse quand vous l'a-
 vez attaqué; il n'a senti l'amour que
 pour vous; il étoit si sincère et si ten-
 dre que sa passion avoit peut-être rem-
 placé sa vertu. Une odieuse accusation
 est le prix de sa vive tendresse, vous
 lui faites un crime de sa sensibilité;
 et tant de mépris est la suite de votre
 affreuse persuasion, qu'à peine ma gloi-
 re me permet-elle de vous désabuser
 Vous me reprochez trop de vivacité dans
 mes vœux; vous inférez de là que je n'ai
 jamais aimé que le charme que j'y
 trouvois. Mais l'amour est-il autre
 chose que le désir? L'un devient plus

rifs, à mesure que l'autre devient plus
 tendre; ils ne sont plus qu'un même ob-
 jet lorsqu'on aime bien: qui les sépa-
 re, est fait pour les ignorer. Mais je
 cherche à vous développer la nature, et
 comme si je pouvois croire que la froi-
 deur de votre ame eût fait votre injus-
 tice. Hélas! je cherche à vous trouver
 innocent: vous m'avez réduite à ne
 pouvoir cesser de vous trouver crimi-
 nel, qu'en vous croyant insensible,
 et toujours je me vois forcée à vous
 trouver injuste. . . . J'ose espérer que
 cette lettre n'aura pas le sort de celle
 que je vous ai déjà écrite. Je ne suis
 plus soutenue que par la faible con-
 fiance que donne le désespoir. Jugez
 de l'état où vous m'avez réduite.

" " " " " " " " "
 Tant que je vivrai, je me souviendrai,
 que j'ai perdu un amant dont l'es-
 time avoit été le motif de ma défaite,

et le principe de mon bonheur; que cet amant me méprise aujourd'hui, ne croit plus que je l'aie aimé, et rougit d'avoir aimé lui-même. On peut, poursuit-elle, avec le secours du temps, s'accoutumer à la douleur d'une infidélité, d'une trahison; mais comment s'accoutumer au mépris, quand on a tout sacrifié à l'estime?

" " " " " " " " " " " "
 Je suis trop convaincue de votre inflexibilité, pour conserver des espérances contraires à mon repos: il est temps d'ouvrir les yeux sur mon malheur; vous l'avez rendu tel, qu'il seroit difficile de ne le pas voir tout entier. Vous êtes parvenu à me faire souhaiter, de n'avoir pas plus de pitié pour moi que vous n'en avez eu vous-même: ainsi je vais me pénétrer de ma situation, la contempler, me rendre compte du plaisir que vous trouvez à vous en applaudir,

et prendre le seul parti qui convient aux
 ames à qui l'amour ne laisse que le tris-
 te honneur de se conduire elles-mêmes dans
 la voie du désespoir. Ce parti c'est la ré-
 traite. Je n'examine pas si, vous fuir,
 c'est un moyen bien sûr de vous oublier,
 la solitude peut-être vous rendra plus pré-
 sent à moi; mais elle ne vous offrira
 du moins qu'avec les traits que mon ima-
 gination voudra vous prêter; je sais en
 d'ailleurs qu'un nouvel objet vous occu-
 pe; vous n'avez pu vous en taire, et l'on
 vous a trahi. J'avois espéré que le dé-
 sespoir dont vous paraissez si rempli,
 m'entretiendrait du moins quelque temps
 dans votre coeur; je me trompois, vous
 ne me haïssez pas assez, pour m'aimer
 long-temps, malgré vous, et je conclus
 aisément que vous ne m'avez jamais
 aimée. C'est encore une douleur qu'il
 faut que j'aie essayer de tromper dans
 sa solitude: il faut que je m'efforce de

penser que vous m'aimâtes trop pour
 vouloir conserver mon souvenir, et que
 votre précipitation à vous engager de
 nouveau, est une suite de votre amour.
 Ah! voilà donc contrainte à vous fuir?
 J'obéis à une destinée où je reconnois
 par-tout votre ouvrage, et vous n'enten-
 dez plus parler de moi.

18.

Souheits d'une jeune Demoiselle.

De bien aimer, je me sens bonne envie;
 N'est-il pas tems à quinze ans d'y songer?
 Quand j'aimerai ce sera pour la vie;
 Mais qui voudra pour toujours s'engager?

Point n'ai d'appas, le tems sait les détruire;
 Point de trésors, sort peut les ôter:
 Je n'ai qu'un coeur, las! il devoit suffire;

Mais qui d'un cœur voudra se contenter ?

Tous mes desirs, mon amant fera naître,
 Cha seule loi sera sa volonté ;
 Le doux plaisir il me fera connoître,
 Celui qui doit ravir ma liberté.

Si'il est berger qui soit sincère et tendre,
 Et qui veuille être aimé de bonne foi,
 Dieu des amours, ah ! fais lui bien entendre
 Qu'il ne sauroit être heureux qu'avec moi.

Par Mlle x x x

19.

Réponse
aux Souhaits d'une jeune Dmoi-
selle.

insérés dans la feuille de dimanche
dernier, sur les mêmes rimes.

De bien aimer, je n'aurois nulle envie,

Un jeune objet vient m'y faire songer;
 Je l'aimerois, j'en jure sur ma vie,
 Si pour toujours il pouvoit s'engager.

Illusion, que le temps peut détruire!
 Cruel amour! ne vas pas me l'ôter.
 Je crois encor qu'un coeur peut me suffire,
 Et que le mien saura s'en contenter.

Dieu! quels desirs dans mon ame a fait naître
 Son tendre aveu! las, si sa volonté
 Était un jour de se faire connoître;
 Que deviendroît ma douce liberté?

Né suis berger, mais pourtant je suis tendre:
 Je l'aimerai toujours de bonne foi.
 Dieu des amours! si j'ai bien su l'entendre,
 Elle n'aura de bonheur qu'avec moi.

Par M. * * Abonnè.

20.

Le véritable amour.Conte.

" " " " " " " " " "
 Je ris beaucoup d'art dans les femmes:
 c'est là l'époque du changement de
 mœurs dans un homme qui n'aspire
 point à faire une liste.

" " " " " " " " " "
 Elle me rendoit si estimable, que lui
 montrer mes vertus, c'était lui vanter ses
 bienfaits. Elle reconnut son ouvrage et
 elle en fût touchée.

21.

Mémoires de la Marquise de Crémey

" " " " " " " " " "
 Ces méprises sont très communes: deux
 jeunes gens se voient, se plaisent, parce

qu'ils sont faits pour plaire, et ils cro-
yent être amoureux, lorsque souvent ils
n'éprouvent que le besoin de le devenir.

" " " " " " " " " " "
L'amour, ah! ma chère enfant, ne croyez
pas que l'amour soit une étincelle, qu'une
même cause produise, reproduise, et ané-
antisse tour à tour; c'est un feu divin,
qui brûle chaque jour d'une ardeur nou-
velle: il révivifie notre être; il semble en
multiplier les facultés; il rend généreux,
humain, et envieux d'exercer toutes les
vertus, parceque toutes tiennent à la bon-
té de l'ame, dont l'amour dilate les
ressorts.

" " " " " " " " " " "

22.

L'Amant Anonyme.

" " " " " " " " " " "
Leur conversation paroissoit vive; ils

avoient l'air de deux personnes qui disputent sur le sentiment avec toute l'en-
vie de s'accorder; c'étoit pour ainsi dire,
un air noté sur lequel Madame de Ségur
mettoit des paroles.

" " " " " " " " " "
" Mais Durval infidèle, l'asservissoit
absolument, et exerçoit sur tous ses
sens le pouvoir de la tyrannie. Et il
avoit paru alors, et qu'elle ait été seu-
le, la moindre excuse, le moindre éclair-
cissement, l'eussent plongée dans ce dé-
lire, qui ne laisse pas même prévoir
le regret.

" " " " " " " " " "
Ce repos des passions qui l'avoient agi-
tée, étoit une agitation violente; elle
pleuroit de n'avoir pu se faire aimer,
elle pleuroit d'aimer si tendrement. Il
avoit une âme, s'écrioit-elle, et cette âme
n'a pu être pour moi! Il vivra dans
les plaisirs d'une tendresse mutuelle, il

goûtera tous les jours de nouveaux plaisirs, et les pleurs seront mon partage!

" " " " " " " " " "

23

" " " " Je m'abandonne à ces longues rêveries sans objet, si délicieuses pour les âmes tendres, les imaginations mobiles et les esprits paresseux. Ma tête est une chambre obscure, où tout vient se peindre avec de vives couleurs, mais où tous les tableaux se succèdent sans laisser des traces. Mon âme est toute passive: les pensées y naissent en abondance, mais superficielles et fugitives comme des sensations, et s'effacent de même avec une merveilleuse promptitude. Je m'abandonne aux objets qui viennent me frapper, sans me poser sur aucun; je sens tout et ne m'occupe de rien. C'est état de végétation

animée est une existence toute particulière qui a pour moi une charme inexprimable.

Vous imaginez bien qu'une pareille disposition me rend impossible toute application suivie. Le seul travail dont ma tête soit capable, c'est celui d'écrire à vous seul et à ma sœur. Tendre sœur ! combien elle a senti mes peines en les adoucissant ! Concevez-vous mon ami, un sentiment plus aimable et plus touchant que la tendresse d'une sœur ? combien ce dévouement si généreux de tous les instans, cette inaltérable douceur, ces soins caressans et délicats, s'embellissent des graces de la figure, de la candeur de la jeunesse, du charme de l'innocence ? Je sens, je vous l'avoue quelque honte à me trouver presque consolé d'un malheur dont je ne croyois pas qu'on se consolât. Cependant les

passions n'ont point des jouissances durables ; pourquoi leurs tourmens seroient-ils éternels ? Je sens qu'il n'est point de blessures du coeur, que le tems et l'amitié ne guérissent.

Je ne vous dis rien de ce que je dois à la vôtre ; mais mon coeur en est plein : vous avez tant contribué à me rendre, à la vie et à l'esperance du bonheur ! Venez voir votre ouvrage : vous jouirez de ma double convalescence, et vous la fortifierez par votre raison à la fois calme et sensible. Il y a encore bien de momens, où mon ame est trop faible, contre des souvenirs douloureux : je sens alors le besoin de parler de l'objet de mes regrets, et à qui voulez-vous que j'en parle ?

Les larmes sont amères dans la solitude ; elles sont douces, quand elles

sont recueillis par la tendre amitié.

Adieu, mon ami : je m'attends à plus que je ne voudrois. Ah ! je suis encore loin de cet état de paix où vous voulez me conduire ; mais il m'est même impossible de le désirer. Il y a dans cette mélancolie que laissent après elles les grandes peines de la sensibilité, un charme auquel l'âme s'attache avec passion, et près duquel ce qu'on appelle dans le monde des plaisirs parait bien froid et bien insipide.

24.

Ils avertissent qu'ils vont parler, et qu'ils ont fini de parler.

25.

„ „ „ Peut-être faudroit-il peindre
 ce Négent, dont le génie étoit au-des-
 sus des embarras du trône, qui rap-
 prochoit dans sa tête tous les contrai-
 res, bouleversoit l'Europe, méconnois-
 soit toutes les loix, rioit de tout, bra-
 voit les clameurs le verre à la main,
 gardoit son secret dans le temps qu'il
 sembloit se donner tout entier à ses
 ardentes maîtresses, qui menaçoit, et
 frappoit, se vengeoit d'une noirceur
 par une plaisanterie, ne connoissoit
 point la haine, pardonnoit volontiers,
 et en faisant le bien sembloit se jou-
 er de l'estime, de l'amour, de l'amitié:
 beau, aimable, ingénieux, fier et brave,
 portant le plus méchant et le meilleur
 des coeurs, la tête la plus folle et la
 plus sage, voluptueux comme un Éba-
 rite, dur et sobre comme un Spartiate.

nuit à celui qui le reçoit, et à celui
qui le donne.

" " " " " " " " " " " "

De ce moment aussi délicat que pos-
sible, ne donna à chacun que le grain
d'encens qui lui convenoit. Quand
fût parvenu à maturité, sentit que
flatterie point ne étoit à loyal Che-
valier.

" " " " " " " " " " " "

" " C nature ! ô belles campagnes !
ô liberté ! Oh ! le moyen de n'avoir
brin d'amour, quand s'y en va sous
verte feuillée, sur tendre pelouse le
long des genets dorés, et de la blanche
charguërite, parmi les gazouillemens
de la fauvette, et les airs de l'amoureux
rossignol. Oh ! faut aimer . . . nature,
gazon, feuillée, gazouillemens le com-
mandent.

" " " " " " " " " " " "

N'y eût différence que dans la manière.

" " " " " " " " " "
Prendre se peut épouse à volonté de père
et de mère : mais amour ne tient compte
de volonté de père et de mère.

" " " " " " " " " "
Ah ! voudrais qu'ainsi fussent mar-
qués à la place de tant de symboles
noirs, tous les sépulcres des belles qui
disparoissent de la terre.

" " " " " " " " " "
C'est-elle celle qui mourut fleur, soupirez
de ne l'avoir cueillie, et plaignez-la.

" " " " " " " " " "
Oh ! bénie soit la maison qui conserve
les vieux domestiques.

" " " " " " " " " "
Quelle froideur ! quelle légèreté ! On
ne sent plus rien.

" " " " " " " " " "
Est-on encore père ? est-on fils ?

" " " " " " " " " "
Quel est celui qui quitta d'un oeil sec

les lieux de son enfance ?

" " " " " " " " " "

Est-il un homme de bien, qu'un souvenir ne ramène souvent à eux ? O patrie ! tu fus et seras toujours la première idole des ames bien nées.

" " " " " " " " " "

Tant mieux, est doux de bien faire, quand mémoire du bien, tant religieusement se perpetue.

" " " " " " " " " "

Le beau fils lui plût, et en fût convaincu par un de ces regards bienveillans, qui disent ce que décence pas ne veut que bouche dise la première fois qu'on s'aperçoit.

" " " " " " " " " "

L'indiscrétion, damoiselles, a toujours d'étranges suites pour nous.

" " " " " " " " " "

A vingt ans on ne le sent point : mais ce n'est qu'à vingt ans qu'on

le peint en beau.

" " " " " " " " "
 Délicatesse, souvenez-vous en, est le
 sœur de vraie amour.

" " " " " " " " "
 Le marteau du temps, quand amour
 le veut, ne tombe que sur des roses,
 et jamais n'est retentissant.

" " " " " " " " "
 Le nombre des amans multiplie les sur-
 veillans.

" " " " " " " " "
 Enfin, si êtes sensibles, vos yeux le di-
 ront, et sans effort ferez choses qui va-
 rent plaire. Le premier des secrets pour
 être aimées, c'est d'aimer.

" " " " " " " " "
 C'est un commerce où les bénéfices sont
 considérables, et où les hazards sont nom-
 breux. Sous le ciel des amours, sous ce
 ciel si brillant, que d'orages!

" " " " " " " " "

Les soupçons font presque toujours
deux victimes.

" " " " " " " " " " " "

C'est quel annonce l'égalité, sans la
quelle on n'aime pas long-tems.

" " " " " " " " " " " "

Exigez longues excuses. Le personnage
de suppliant humilie, et l'amour, es-
comme vous l'ai dit, aime l'égalité.

" " " " " " " " " " " "

Aussi-tôt que le soupçon se sera empa-
ré de votre coeur; parlez, épanchez-vous;
un mot va le détruire, le silence le
grossiroit.

" " " " " " " " " " " "

Défiez-vous de la curiosité.

" " " " " " " " " " " "

C'est une chose tant douloureuse d'aimer
seule, d'être trompée.

" " " " " " " " " " " "

Bouchement; oeil trompé; l'ame ne
sait ni tromper, ni mentir.

" " " " " " " " " " " "
 Et pour à son caractère, qu'il est mal-
 aisé de contrefaire, et le billet, qu'il a
 dicté, est bien différent de celui qu'il n'
 n'a pas écrit.

" " " " " " " " " " " "
 Ont toujours deux mesures, une d'éloig-
 nement, et une rétrograde.

" " " " " " " " " " " "
 Voyez vers les rives de l'Archipel la jeu-
 ne Taneline. Aime avec simplicité, et
 sans méthode, aime bien, le dit bien, et
 le prouve encore mieux. Pas n'est jaleu-
 se, mais est délicate. Son cœur lui a
 dit: Calanor m'aime, donc il est mien,
 et parcequ'il est mien, veux le mar-
 quer, le distinguer des autres.

27.

Dolbreuse

ou

L'homme du siècle.

Jeunesse riante, saison de la vie, qui ne
semblez faite que pour être une jouis-
sance prolongée, faut-il que l'homme
vous rende si funeste à son repos, quand
vous fuyez si rapidement, quand vous ne
brillez qu'une fois, et ne deviez jamais
rencontrer pour lui.

" " " " " " " " " " " "

Dès que nous découvrires en nous une
puissance nouvelle, une faculté de plus,
nos yeux s'accoutumèrent à se fixer,
nos coeurs à s'entendre; nous entrâmes
dans la saison d'aimer.

" " " " " " " " " " " "

Tu vas voir tous les hommes à tes
genoux. Ils s'applaudiront tous d'y

porter en tremblant, et même sans espoir,
 le tribut légitime et fortuné que tout
 réclame en toi. Mais l'orgueil d'exer-
 cer ton facile empire, seroit-il l'ali-
 ment qui conviendrait à une âme com-
 me la tienne? Te feroit-il abandonner
 l'heureux compagnon de ton enfance,
 celui que ta voix, que tes leçons instru-
 isirent à bien faire, et à qui tes yeux
 commandèrent d'aimer avant qu'il se
 connût; l'homme enfin qui peut t'ap-
 précier, t'estimer ce que tu vauds, et
 qui ne seroit plus rien parmi ses sem-
 blables, s'il perdoit sans mourir l'ob-
 jet sans lequel désormais il ne doit
 plus vivre.

" " " " " " " " " "
 Tout change dit-on, dans la nature:
 tout ce qui ne dépend pas de nous, je
 le conçois; mais la vertu qui nous ap-
 partient ne change jamais. Tu m'as
 inspiré le sentiment profond dont je

ces heures délectables, où le plus charnel plaisir, anéantissant tout désir terrestre plongeait mon âme dans un sorte d'extase, et ne paroissoit l'élever un moment au dessus de la région des sens, que pour la rafraîchir, et la renouveler dans l'air pur des cieux. —

Dans ce groupe de femmes aimables, on distinguoit la charquiise de jeune veuve, extrêmement séduisante. Une taille de Nymphe, des appas frais comme la rose au lever de l'aurore, n'étoient à mes yeux que des charmes ordinaires; mais je ne sais quelle beauté molle, répandue sur toute sa personne, des mouvemens abandonnés, des regards languissans, qui révéloient un coeur sensible et les besoins de l'amour, plutôt que les besoins du plaisir, me procurèrent des charmes faits pour enrouvoir =

" " " " " " " " " "
 La crédule vertu étoit sans défiance,
 ainsi que sans reproche; et quand je
 recevois d'elle de ces lettres touchantes
 qui m'auroient dû faire mourir de
 repentir, je fuyois en frémissant

" " " " " " " " " "
 — Ennuyé des courtisanes, je cherchai
 des intrigues parmi les femmes, des
 conditions brillantes de la société. En
 prenant du goût pour elles, je crus
 épurer mon cœur, que je venois de souil-
 ler par des passions viles. Mais mon
 cœur, en se polissant par l'usage du
 grand monde, se blasa davantage. Son
 esprit acquit plus de finesse aux dé-
 pens de la franchise, plus de ce bril-
 lant qui en détruit la solidité, plus de
 ces connoissances superficielles, qui é-
 touffent la raison et nourrissent les il-
 lusions dangereuses; plus enfin de cette
 recherche de manières extérieures qui

dispensent des choses qu'elles promettent par l'air et le ton qu'on y met, et qui sont peut-être le signe le plus assuré du vuide de la pensée et du silence de l'ame. J'appris à débiter joliment des choses frivoles, et à leur donner un tour précieux; à faire valoir des idées sans consistance, à dissertar sans raisonner, et à parler longtemps sans rien dire. J'appris à persiffler avec sel, à médire avec politesse, à mêler la grace à la malignité, à intéresser par beaucoup de vices, et à plaire sans aucune vertu.

" " " — C'étoit la Comtesse de nouvellement arrivée dans la capitale. Elle n'avoit point une figure éclatante; mais avec toute la fraîcheur et tout l'attrait de la jeunesse, il ne manquait à son teint que le coloris plus animé du sentiment. Sa bouche

vermeille n'avoit encore exprimée que le
 sourire de l'innocence et son cœur, plongé
 dans le calme des passions, ne s'étoit
 par même ouvert aux caresses d'un é-
 poux. Elle n'avoit trouvé dans ses bras
 que la satisfaction tranquille d'obéir,
 aux auteurs de sa vie. En la mettant
 sous le joug de l'hymen, ils lui avoient
 recommandé de chérir l'homme qu'un
 saint engagement rendoit le maître de
 sa personne et le compagnon de sa des-
 tinée; et peut-être avoit-elle pris pour
 de l'amour cette amitié froide, ou plû-
 tôt cette complaisance machinale dictée
 par la bouche d'un père, et qui n'est
 jamais sa source dans les délicieuses af-
 fections du cœur. Cette espèce d'attachement
 néanmoins étoit la base de sa
 vertu, et la rendoit d'autant plus soli-
 de, qu'il étoit un sentiment d'obéissan-
 ce de la part de la jeune Comtesse, et
 que l'empire du devoir est absolu sur

des cœurs fermés aux passions violentes
qui joignent encore toute la force de la
piété filiale à toute la faiblesse des
préjugés de l'enfance.

" " " " " " " " "
Nous marchons, ses genoux fléchissent
à mesure que nous avançons; je la sou-
tiens. Ma pont jetté sur des fossés
pleins d'eau, s'offre à notre passage.
Il aboutit à une tour d'architecture go-
thique; le pont se lève, dès que nous
sommes à l'autre bord. La Comtesse té-
moigne de l'inquiétude; je la rassure;
nous entrons dans la tour, La richesse
et le goût moderne avoient présidé aux
ornemens de l'intérieur. Tout autour
résignoient des arcades, dont le fond, rom-
pli par des glaces, réfléchissoient des ri-
deaux pourpre et argent; relevés en
festons, des girandoles de cristal, et
des figures en marbre représentées
dans une attitude si touchante.....

J'observois la Comtesse avec une émotion extraordinaire, et dans ses yeux remplis et comme inondés d'une flamme humide, je voyois moins le désir que le trouble d'un cœur timide. Cette diversité de sentimens, tels que la tristesse, l'amour, la langueur, exprimés sur son visage par des nuances différentes, cet ensemble de graces et d'appas qui faisoit de confondre le respect avec l'admiration, et l'attendrissement avec le désir, tout cela faisoit taire mes sens, ouvroit mon cœur aux idées de probité, d'honneur, de délicatesse; et si dans ce moment je n'avois pas été le plus lâche des époux, j'eusse été peut-être le plus vertueux des amans.

Nous étions assis sur des sièges à la turque, n'ayant plus l'un et l'autre qu'un langage muet et passionné. La plus tendre symphonie s'éleva tout

à coup d'un bosquet voisin. Tantôt une voix flexible se maria avec une harpe sonore, tantôt une flûte plus tendre semble promener dans les airs la voix de l'amour. Ces sons si doux et amollissent par degrés la vertu. Mes yeux ne cessent point de parcourir l'objet ravissant que l'amour m'abandonne. Je rencontrai un de ces regards, qui semblent tout permettre, et j'avais tout. —

" " " " " " " " " " " "
 Ces lieux exhaloient, respiroient un air salubre, un air d'innocence et de sérénité, qui renouvelloit insensiblement tout mon être; je me trouvois de nouveaux sens, des organes plus frais, plus libres et plus forts. Avec les facultés physiques, les facultés intellectuelles s'étoient agrandies; mes idées avoient pris de l'énergie, de la noblesse et de la profondeur; j'avois

un sentiment plus fort de la nature
et de moi-même, et jamais peut-être,
je n'avois tant mérité d'être l'époux
d'Erinace.

" " " " " " " "
Le soir ma femme m'introduisit elle-
même dans l'oratoire où la plus belle de
nuit étoit devant se revêtir à mes yeux des
couleurs du plus beau jour. Elles repa-
rurent ces heures fortunées qui rachè-
tent des années de souffrances, et en ab-
sorbe le souvenir dans des torrens de
volupté.

25.
Le Naufrage.

" " " " " " " "
Quand Léonore étoit parée de sa simar-
re de soie blanche; quand un bouquet de
plumes précieuses et flottantes couvroit

et découvroit son beau front d'ivoire, quand on la voyoit s'avancer avec la majesté d'une Reine, et se jouer avec la légèreté d'une Nymphe : et les vieillards, à qui le ciel n'accorde plus que de protéger la jeunesse, par le talent du conseil sévère et profond; et la jeunesse qui ne possède encore que la douce ivresse des sentimens; et les sœurs de ma patrie même, qui coupent, gênent et ridiculisent leurs charmes, auroient adoré Léonore. Le jeune homme seroit devenu sage, le vieillard fou, et les femmes auroient oublié leur jalousie pour lui plaire. L'enfer de ce monde n'est donc pas la vieillesse. Le vieillard aime l'image du ciel dans une belle femme et désespère. Le jeune homme, un Portugais, entreprendroit de conquérir le firmament pour posséder sa maîtresse. Mille et mille Portugais témoignoisent leurs desirs.

par des soins, par des fêtes. Ce n'étoit ni par fierté ni par amour que Leonore ne récompensoit les soins d'aucun: elle igno-
roit encore; et que l'ignorance est char-
mante! elle ne pouvoit concevoir com-
ment elle causoit des tourmens; et ceux
qui se sentoient tourmentés ne pouvoient
concevoir comment elle n'y repondoit pas.

Chmanuel de Souza étoit parmi tous
les amans de la Reine des beautés, celui
qui dissimuloit avec plus d'artifice. Jamais
un mot ni un regard n'avoient
annoncé le feu dont il laissoit dévorer
son cœur. Les jours, les nuits renouvel-
loient ses peines avec ses pensées. Non
pas le visage, ni la beauté de Leo-
nore, mais sa modestie, ses graces, son
ingénuité, sa sensibilité, le tourmen-
toient; et s'il avoit le courage d'aspi-
rer, il n'avoit pas la faiblesse de se
plaindre, ni la lâcheté de l'indigner.

qu'il souffroit.

" " " " " " " " " "
 Ah, l'amour est humain. Malheur à
 qui méprise l'amour, et malheur de mê-
 me à qui ne le connoit pas.

Léonore avoit perdu ces froids et en-
 vains sentimens des filles qui ne veu-
 lent que charmer. Rien ne leur plaît,
 excepté de plaire; et lorsqu'elles plai-
 sent, elles ne jouissent encore d'aucuns
 plaisirs. L'aimable fille jouissoit alors
 de tous les chers sentimens que la tendres-
 se s'échauffoit, dans son cœur. Elle étoit
 moins heureuse; elle étoit plus faite
 pour procurer le bonheur. Elle aimoit
 tout et ne songeoit plus à elle-même.
 Tout le monde songeoit à elle, quand elle
 ne savoit encore à qui songer.

Ce jour, le beau Sepulveda s'étoit
 caché entre des saules qui obscurcissent

le canal de leur ombrage. Il ne pensoit pas que Léonore dût s'inquiéter de sa douleur secrète: il s'étoit écarté parce qu'il avoit besoin d'être seul; et le dos appuyé contre un arbre, les yeux fixés sur l'onde, il pensoit à mille choses sans se douter de ce qu'il pensoit. Léonore, en approchant du canal, aperçoit dans le cristal naturel, l'image de celui qu'elle devoit aimer; une image remplie de toutes les graces et d'une aimable tristesse. Elle regarde un moment; et lors qu'elle se sent rougir, d'avoir regardé, elle s'enfuit. Le lieu charmant demeure désert et dépourvu de tout ses agrémens. Sepulveda croit qu'il desplaît, & un amant le croit toujours: & il verse des larmes; et l'onde solitaire l'importune, et il s'enfuit, sans emporter autre chose qu'une douleur qu'il aime à nourrir.

Léonore,

" " " " " " " " " "
 Alors Léonore se plaignoit en silence
 de Sepulveda. Que la réserve de l'in-
 grat l'affligeoit ! que sa tristesse étoit
 surtout impolie ! c'étoit sans doute le
 mépris qui lui tenoit ainsi les lèvres
 serrées. Hélas ! elle ne comprit ce qu'on
 pourroit lui dire, que lorsqu'elle eût elle-
 même la volonté de se taire, et le besoin
 de parler.

Quand à une nuit silencieuse, noire,
 lente, profonde, succède une belle auro-
 re qui sourit au chasseur, il est conso-
 lé ; il part, et rien ne peut alors l'ar-
 rêter. Il en arriva de même à Léonore,
 à Sepulveda, lorsqu'après un pénible
 silence, ils retrouvèrent enfin la voix,
 et se découvrirent leur pensée. Tout
 s'éclaircit à leurs yeux ; plus de nu-
 age : un souffle de l'amour les a divi-
 sés ; une parole a versé la joie dans



leurs cœurs. = " " " " " "

= Non, dit Taleao; puisqu'il faut
que j'en meure, que ma mort serve du
moins, à la rendre heureuse.

" " " " " " " " " "
J'appelle vice la faiblesse qui soumet
une âme à l'empire des sentimens
vains.

" " " " " " " " " "
En un mot, j'aime, et dès lors je ne
puis plus aspirer à la possession de
ta fille. Un amant peut-il aspirer à
autre chose qu'à être aimé? Je ne me
croyois pas ni pour mourir de cette hon-
teuse faiblesse d'amour. Que je repren-
ne du moins mon courage en cessant
de vivre.

J'ai assez vu le monde, son vil com-
merce, ses secrets périls, ses révolutions,
tant de beaux noms outragés, et tant

d'autres relevés de la boue. J'ai vu
la fortune trop considérée, les beaux
talens trop circonscrits, trop de fa-
veur pour encourager seulement l'es-
prit de servitude et de dégénération...
Enflure ambitieuse, rampante obéissan-
ce, stérile tranquillité qu'on nomme...
philosophie inclinations perverses...
masquées de politesse, haine, cupidité,
jalousies, tyrannies, et les amours, et
tous les vices au dedans comme toutes
les vertus au dehors; j'ai tout vu, et
je retire mes regards sans peines ni
plaisirs.

" " " " " " " " " " " "

A ces momens tumultueux de fêtes,
succèdent ceux que désiroit Sepul-
cre. Léonore ne put retenir des larmes
en servant son époux contre son sein.
— Entendez vous lui dit elle, l'oiseau
de la nuit prolonger ses sons, gémir,
pleurer sous les étoiles paisibles — ?

Il étoit vrai que l'oiseau avoit battu ses ailes, et qu'il chantoit son triste chant d'adieu à l'ame de Talcao qui s'envoloit de la terre.

" " " " " " " " " "
 Quelle tristesse faudroit-il avoir, pour y penser sans cesse dans les bras de l'amour ! Léonore et Sepulveda commencent à goûter la paix du cœur et ses plaisirs. Bientôt Sepulveda regarde son épouse comme on regarde un bel arbre couvert de fleurs, et dont on attend le fruit au terme limité.

" " " " " " " " " "
 Le quatrième fut le plus jeune fils de Sepulveda. C'étoit le sixième Été qu'il voyoit, lorsque ses yeux se fermèrent sur le monde. Il mourut au giron de Léonore, qui depuis la veille avoit voulu le porter. Cette force d'humanité qu'elle n'avoit pas pour elle même, elle l'avoit acquise avec le senti-

ment de mère, dans le danger de son
enfant. Elle eut la douleur amère de
voir ses yeux nager dans la mort, et
lui demander du secours : elle le vit
chercher avec effort sa voie sans la
trouver : elle le vit qui lui tendoit les
bras dans sa dernière agonie, comme
la lampe qui hausse davantage sa lu-
mière au moment qui annonce sa dé-
struction.

29.

Lélie,

ou

L'Ingénue.

Roman de feu M^r le C^{te} de Tressan.

" " " " " " " " " "
Cainville ! Cainville ! serois-tu donc assés
barbare pour laisser ignorer à Lélie,



qu'il est une suprême félicité pour deux
 âmes vertueuses et tendrement unies ?
 Si vingt ans de plus te privent de l'es-
 poir d'être aimé, n'ayes pas l'injustice
 de dérober plus long temps à tous les yeux,
 dans ton château, cette charmante fille
 adoptée par ton ame et par tes sermons.
 Qu'elle ouvre enfin ses yeux au nouveau
 bonheur dont elle peut jouir, et qu'elle
 lise dans les regards de ceux qui l'ad-
 mireront, le même hommage que depuis
 longtems tu rends en secret à ses char-
 mes. " " " " " " " " " "

Lidie.

Je ne vous y verrai plus comme autre-
 fois.... Entourée de visages nouveaux,
 de gens inconnus, il faudra m'occuper
 d'autre chose que de vous; et c'est une
 étude pénible à laquelle je ne m'accoutu-
 merai jamais.

Le

Le Marquis.

Quelle liaisons agréables s'offriront à vous. On cherchera tous les moyens de vous plaire. On vous amusera d'abord; on finira par vous intéresser.

Lélie.

Ce n'est pas là le langage que vous me teniez autrefois. Ah! que je suis mécontente de tout.... de vous-même.

Le Marquis.

Quels sont mes torts?

Lélie.

Vous avez l'air embrassé, contraint.... Vos discours, vos regards ont changé; votre maintien m'attriste, m'en impose, et j'éprouve, en vous écoutant, je ne sais quelle amertume, que je n'ai jamais ressentie.

Le

Le Marquis.

*Non je ne suis point changé Ah!
Zélie je serai toujours votre ami,
votre père.*

Zélie.

*Et vous êtes le seul objet que j'aime, le
seul que je puisse aimer.*

Le Marquis.

*Né le promettre pas ... ; peut-être un
autre plus aimable ?*

Zélie.

*N'achevons pas ; je ne puis soutenir de
vous voir une idée si cruelle. Vous alliez
dans le monde ; je me croyois aimée par
vous de préférence à l'univers entier ...
Quand j'y serai, pourquoi donc n'au-
riés-vous pas la même certitude ? Je
suis plus juste, et peut-être plus sensible
que vous.*

" " " " " " " " " " " "

Lilie.

" " " " " " " " " " " "

De tous vos bienfaits, le plus cher à mon cœur, c'est ce sentiment impossible à définir que vous m'inspirez Non je ne pourrai jamais vous faire comprendre l'excès de sa vivacité; vous ne m'avez point appris de nom, d'expression qui puisse rendre ce que j'éprouve.

" " " " " " " " " " " "

Lilie.

Mon ami, je ne puis vous le promettre: un ami suffit à mon cœur, et vous le savez, son choix est fait.

Le Marquis.

Vous verriez encore ici un jeune homme, qu'on appelle le Chevalier de Villers. Je ne vous prescris rien pour lui; je le connois superficiellement, et d'ailleurs

Lélie.

À propos de jeune homme; j'avois oublié de vous dire.

Le Marquis.

Quoi donc?

Lélie.

L'occupie du bonheur de vous revoir, jusqu'ici je n'ai pensé qu'à vous ... mais vous venez de me rappeler.

Le Marquis.

Oh bien!

" " " " " " " " " "

Lélie.

Ah! ma bonne, ne regrettez vous pas celle que nous quittons? Du moins accordez-moi la liberté d'y retourner chaque jour une fois: mon cœur se serre en pensant que je ne verrai plus un lieu si cher, où j'ai passée sans doute

les plus doux momens de ma vie. Ah!
mon ami je ne sais ce qui se passe
dans mon ame, mais elle est bien triote.

Le Marquis.

L'Elie, ma chère enfant... que cette sen-
sibilité si touchante a des charmes
pour moi. Croyez que votre bonheur
m'est plus cher que ma vie.

L'Elie.

Dites-moi donc que vous m'aimez; répé-
tez-le moi souvent aussi souvent qu'au-
trefois.

Le Marquis.

N'en doutez pas. Vous êtes tout pour
moi; un sentiment si doux, nourri
depuis si longtems, absorbe en moi tous
les autres, et ne pourra jamais s'affoi-
blir un moment: objet de tous mes soins,
de tous mes projets, de toutes mes pensées,

rien ne peut me distraire de vous ; tout ce qui n'est pas vous, m'est insipide, importun ; et je préfère à tous les biens du monde, le bonheur inexprimable de vous voir, de vous entendre, d'être aimé de vous.

Lilie.

Je vous retrouve enfin. Qui c'est vous qui venez de me parler, c'est mon ami... c'est.... Ah ! c'est tout ce que j'aime. Ma tristesse est dissipée, mes vaines idées sont évanouies : un discours si tendre, des paroles si chères m'ont rendu mon bonheur. Disposés de moi, de ma destinée : je me soumetts à vous avec joie. Je ne regrette plus ni ma retraite ni mon obscurité ; vous m'aimez, il suffit. Que me faut-il de plus.

Le Marquis.

Quels charmes ! quels transports j'éprouve

en l'écoutant ! ... Allez ma chère Lélia,
dans un moment j'irai vous retrouver.
Allez... Que mon trouble est extrême!
il est égal à ma faiblesse.

Lélia.

Je vous quitte pour un instant. Mais
qu'un instant est long sans vous ! je
l'employerai du moins à me rappeler
les conseils que vous venez de me donner,
et croyez que je les suivrai ; il m'est si
doux de vous obéir.

Le Marquis.

Ah Lélia !

Lélia.

Eh bien ! parlez. Vous paraissez avoir
quelque chose à me dire.

Le Marquis.

Si j'en croyois mon cœur ... N'entends-je

pas du bruit ? On vient, éloignez-vous.

Élie.

Je n'entends rien; mais vous le voulez;
je vous laisse. Allons ma bonne. Que
j'ai de peine à m'arracher d'ici.

Le Charquis. seul.

" " " " " " " " " "
O ciel ! il me manquait le tourment
de la jalousie.... On vient; cachons s'il
est possible le trouble affreux qui me
surmonte.

" " " " " " " " " "
Mais elle ne connoît encore que l'amitié,
et elle l'éprouve avec toute la vivacité
d'un cœur innocent et juste. Cette
réflexion me préservera du malheur que
vous craignez.

Ariste.

Quoi ! si Élie cédoit à l'impression

d'un nouveau sentiment, vous auriez la
générosité de ne point apporter d'ob-
stacle à ses desirs ?

Le Marquis.

Lui ? eh, moi, m'opposer à son bon-
heur Ah, je fus son père avant
d'être son amant. Qu'elle fasse un
choix digne d'elle, et j'aurai le courage
d'étouffer à jamais une passion malheu-
reuse : je connois l'étendue de mes devoirs
envers elle ; je les remplirai tous, en
dusse-je mourir.

" " " " " " " " "

Zélie.

Comment peut-on accueillir ? . . .

Le Marquis.

Si vous vous trouviez seule avec lui, vous
pourriez lui dire ce que vous pensez, et
les sentimens tels qu'ils soient, que sa
conduite et ses discours vous inspireront,

je ne vous prescris rien la dessus :
seulement je vous prévins, parceque
je le dois, que sa tête est légère,
qu'il est étourdi, vain; et que ses prin-
cipes ne sont pas aussi purs que les
vôtres.

Lélie.

Cette connoissance m'est inutile, je le
fuirai, parceque je le crains.

Le Marquis.

Vous le craignez Est-ce qu'il vous
déplaît ?

Lélie.

Non: son extérieur prévient et n'offre
rien que d'agréable; mais sa folie m'ef-
fraye.

Le Marquis. à part.

Je ne vois que trop qu'elle en est déjà

charmée. Il faut que je me retire....
Je sens... Vieux!

" " " " " " " " " "

Lélie.

" " " " " " " " " "

" " et je regrette le bonheur incertain-
ble de voir à toute heure et sans con-
trainte le seul objet que j'aimois : oui
Madame, j'ai perdu cette félicité si
douce, et rien ne peut m'en dédommager.

" " " " " " " " " "

Lélie.

Ah! Madame, eh! n'ai-je pas joui de
ce bonheur si doux, de plaire à ce qu'
on aime?

Clarice.

Tout autre élogé vous seroit donc in-
différent?

Lélie.

Je vous avoue Madame, que cette ques-
tion

m'étonne. Existeroit-il donc une personne assez bizarre pour rechercher ce qui ne la touche point ? Vouloir plaire, n'est-ce pas aimer ? et sans un cœur sensible, à quoi pourroit servir ce frivole avantage ?

Cléopâtre.

Ma chère enfant, que vous m'intéressés ! Chais puisque vous êtes aimée, comment n'êtes vous pas heureuse ?

Lélie.

Hélas ! il n'est plus le même pour moi. Triste, rêveur, distrait, il est changé ; je ne suis plus l'objet qui l'occupe entièrement.

" " " " " " " " " "

Le Marquis.

C'est assez, épargnez-moi le reste ; Elle l'aime. Elle le connoît depuis deux

jours, et l'ingrâte le préfère à l'univers entier, à moi à moi Je vous devine, mon oncle; ne vous flattez pas que je donne à l'ambition un cœur que Lélia livre au plus mortel désespoir. Cha carrière est remplie, mon sort est décidé: j'attendrai, loin du monde, de la Cour, de ma famille, de vous enfin, le terme d'une vie odieuse et déplorable. Je vais me fixer ici, dans ces lieux autrefois si chers; tout m'y retracera le souvenir de mes beaux jours passés, et je pourrai m'y livrer sans contrainte à ma douleur et à des regrets éternels.

" " " " " " " " "

Ariste.

Rien n'est plus vrai. Il existe un sentiment plus fort que l'amitié, et plus vif, plus tendre que la reconnaissance, et ce sentiment s'appelle de l'amour. Il domine sur tous les autres;

il occupe, il remplit le cœur uniquement. Il exige une préférence exclusive; il veut un retour égal; il maîtrise impérieusement celui qui s'y livre, et lui fait éprouver tour à tour les douceurs de l'espérance, et les inquiétudes de la jalousie. Enfin quelquefois bizarre dans son choix il naît et se déclare souvent à la première vue. La sympathie seule le décide, et cette passion violente et dangereuse ne fit jamais l'ouvrage de l'estime et de la raison.

" " " " " " " " " "

Lélie.

Vous savez l'histoire de ma vie, et vous me le demandez! L'amitié, la reconnaissance... l'amour enfin... vous me l'avez appris, tous ces sentiments réunis m'attachent au plus généreux, au plus aimable de tous les hommes.



" " " " " " " " "
Lilie.

" " " " " " " " "
 Eh! qu'importe la fortune au bon-
 heur? Si volontairement je m'impo-
 se le devoir d'aimer à jamais l'objet
 à qui je me donne, on pourroit croire,
 et Sainville lui même quelle
 horreur! Est-il un cœur aussi cruel,
 aussi bas, pour oser soupçonner ce
 qu'il aime, du comble de l'infamie?
 Lui, grand Dieu! à quel point vous l'ou-
 tragez! Ah! Monsieur, vous ne le connoissez
 par, du moins que ma connoissance le jus-
 tifie. Qui je jure, je proteste de n'être ja-
 mais qu'à lui; c'est à vous que j'en fais
 le serment. J'accepterai avec transport
 tous les sacrifices qu'il daignera me faire.
 Sa gloire est dans le bonheur de ce que
 j'aime; je n'en connois point d'autre. Je
 consulte mon cœur seul il sera mon guide,
 et doit être écouté. " " " " " "

Lélie . seule .

Quelle ame insensible et cruelle ! Mais
chassons les funestes idées dont on a vou-
lu noircir mon imagination . O Sainville !
cher objet de toute la tendresse de mon
ame ; j'ai donc appris le nom du senti-
ment si ris qui m'entraîne vers vous :
qu'il me sera doux de vous le dire ! Et
mon coeur s'en doutoit, et le vôtre a dû
le deviner . Mais pourquoi me laisser
dans une ignorance qui me raviroit la
moitié de mon bonheur ? J'entends du
bruit on vient Si c'étoit lui . . .
Quel étranger s'avance ? un autre incon-
nu le suit courons chercher Sain-
ville .

" " " " " " " " " "

Lélie . seule .

" " " " " " " " " "

Allons promptement trouver Sainville .
Ah ! mon ami , quelle aventure ! J'aurois
donc un secret pour toi ! Eh ! qu'importe ?

N'ai-je pas mille choses à te dire en ce moment ? Pourquoi m'as-tu caché si longtemps le nom, la force de ce sentiment que tu dois avoir mille fois reconnu dans mon âme ? C'étoit donc ton oncle qui devoit m'enseigner à lire dans mon cœur, m'apprendre que ce mot est Ah Ollé ! Ah ! ce mot renferme l'expression de tous ces mouvemens rapides, perpétuels et si doux, dont l'âme de ton élève est sans cesse occupée pour toi.

" " " " "

Le Marquis.

Avant de vous entendre, ma chère Félié, je vous demande en grâce de m'écouter sans m'interrompre : c'est une complaisance que j'exige.

Félié.

Vous m'étonnez L'altération de votre voix, la sévérité de vos regards me troublent et m'effrayent. Vous refusez de

m'écouter, et moi je crains de vous entendre. Je ne sais pourquoi, mais je tremble. Hélas! je venois vous ouvrir mon coeur et pour la première fois mon ami n'est pas impatient d'y lire! Il n'est que trop vrai que je ne vous connois plus! Dieu! si ce que je dois vous découvrir alloit vous déplaire? . . . O ciel! se pourroit-il que nos sentimens ne fussent pas semblables? . . . ce doute affreux . . . me fait éprouver une peine dont je n'eus jamais d'idée.

Le Marquis.

Je vous entends; . . . je sais ce que vous avez à me dire.

Lélie.

Ah! si vous le sàvez . . . mon arrêt est écrit dans vos yeux, je n'y vois qu'une cruelle avertie. Devois-je m'y attendre! Ah! Sainville que vous avez trompé mon coeur!

Le Marquis.

Rassurez-vous, Lèlie; cette crainte est un outrage; vous allez me connoître.

Lèlie.

Hélas! pardonnez-moi, je ne sais que penser: mais votre ton m'interdit et me glace.

Le Marquis.

Encore une fois, daignez m'entendre, ma chère Lèlie.

Lèlie.

Parlez, je vous promets de me taire.

Le Marquis.

Je vous ai tenu lieu de père, dans l'âge, où votre sensibilité ne pouvoit encore me récompenser de mes soins; vous étiez déjà pour moi un objet intéressant et cher: depuis je vous ai consacré ma vie, vous le savez; et si je vous le répète, c'est moins

pour vous rappeler mes droits, que pour vous faire comprendre la situation où je me trouve. Je vous ai donné des talens; j'ai cultivé votre esprit, et développé les vertus dont vous aviez le germe heureux: mais à beaucoup d'égards je vous ai élevée dans une ignorance, dont, à votre âge, vous êtes, peut-être, le seul exemple; mes motifs étoient purs, il faut vous en rendre raison: il existe des passions; il en est une surtout dont je vous ai caché soigneusement jusqu'au nom. J'ai craint que dans une solitude aussi profonde, que celle où vous aviez vécu, la vivacité de votre imagination put par la suite, produire dans votre cœur des illusions dangereuses. En vous peignant l'amour, j'ai craint de vous exposer à prendre pour vous-même l'amitié douce et tranquille pour cette impression profonde et si différente Vous ne voyiez alors, vous ne connaissiez que moi; dans ce cas, je

devenois nécessairement l'objet de votre
 erreur : ainsi en vous abusant, en suppo-
 sant que l'amour eût égare mon ame, je
 ne pouvois qu'y gagner; mais trop dé-
 licat pour vouloir vous séduire, je me
 suis oublié moi-même. Les tems sont
 bien changés Un homme audacieux et
 léger vous a fait connoître et partager
 son amour : je suis instruit des derniers
 détails que vous croyez peut-être que j'ig-
 nore, et dont sans doute vous êtes dispo-
 sée à me faire part. Je puis donc enfin
 parler, et je le puis sans blesser aucun
 des devoirs que je m'étois imposés
 Depuis quatre ans je nourris en secret
 pour vous la passion la plus violente;
 vous auriez fait mon bonheur en y répon-
 dant mais je ne m'en suis jamais
 flatté; et songez que je ne la déclare qu'
 au moment, où je la sacrifie Votre
 coeur s'est expliqué pour un autre, c'en
 est fait je ne prétends plus à vous;

je vous aurois même épargné l'embar-
 ras de cet aveu, s'il n'étoit nécessaire
 pour justifier ma conduite. Le Chevalier
 de Villers n'est pas digne de vous: vous
 devez m'en croire, et je ne pense pas que
 vous doutiez de ma sincérité. ... Il n'ap-
 prouve pas votre choix; cependant je
 vous laisse libre de disposer de votre sort.
 Vous êtes ma fille, ma fortune de-
 vient la vôtre; et le seul droit que je me
 réserve est celui d'en disposer pour vous,
 en vous unissant à l'objet que vous pré-
 ferez. Maintenant, après l'aveu que je
 viens de vous faire, vous devez compren-
 dre qu'il me faut encore renoncer au
 bonheur de vous voir et de vivre avec
 vous. Ce sacrifice est affreux! je
 vous l'annonce avec peine; je sens ce
 qu'il doit vous coûter. Mais mon repos,
 votre gloire, la mienne, nous en font une
 indispensable loi. Et présent ma chère
 Félie, vous pouvez me répondre, je suis

prêt à vous écouter.

L'élie.

Qu'ai-je entendu! L'excès de ma surprise a pu seul, en glaçant tous mes sens, m'empêcher mille fois de vous interrompre. Quoi! ce n'est donc pas assez de m'accuser de ne connoître ni mes sentimens, ni mon cœur!... vous osez m'outrager, vous... Sainville!... Tout jusqu'à votre générosité, m'irrite, m'avilit. Les bienfaits dont vous me parlez, je les puis accepter avec transport de l'objet que j'aime uniquement. Moi, vous préférer un étranger, un inconnu, devenir, par un choix indigne, la cause du malheur de votre vie, et vous dépouiller! recevoir vos dons en vous perçant le cœur, voilà donc ce que vous attendiez de moi? Cruel! à quel point vous m'offensez. Affectez moins de grandeur et de modération, et soyez moins injuste et moins ingrat.

Le Marquis.

Que me dites vous ? Ah ! L'Élie, quel espoir vient enivrer mon cœur ! Daignez vous expliquer mieux. Daignez.

L'Élie.

Non, vous m'avez trop outragé La colère, le désespoir ont rempli mon âme Vous m'avez méprisée, méconnue; vous m'avez fait rougir de vos bienfaits, de vos offres injurieuses Me proposer de vous quitter, de vous abandonner ! me supposer à la fois de la barbarie, de la bassesse, la plus noire ingratitude ! Qu'ai-je donc fait pour mériter un traitement aussi cruel ?

Le Marquis.

Voyez mon repentir songez à mon amour L'Élie, encore un mot, achèvez d'éclaircir mon sort.

Lélie.

Ingrat ! quoi, même en cet instant vous ne le savez pas ?

Le Marquis.

Vous me voyez à vos genoux : dans cet heureux moment, mes regrets, mes remords égalent mon bonheur, achetés d'y mettre le comble. Dites-moi que vous me pardonnez.

Lélie.

Ah ! l'excès de ma félicité me fait oublier et vos injustices et mes peines.

Le Marquis.

Que j'entende donc, pour la première fois, le mot d'amour sortir de votre bouche ! il fut si longtemps renfermé dans mon âme.

Lélie.

Oui je vous aime ; oui mon amour est.

égal au vôtre . . . Depuis que je vous
connois, vous remplissés, vous occupés
mon coeur uniquement: ce sentiment
fait le bonheur, le charme de ma vie;
je m'y livrais sans le connoître: lui
seul me faisoit chérir ma solitude et
mon sort. C'est quelque revers imprévu
m'arrachoit d'auprès de vous je ne
pourrois survivre à ce malheur. Rien
ne pourra nous séparer, j'en suis bien
sûre à présent. Je vous suivrai par-
tout. Chais répéter le moi sans cesse,
je ne puis me lasser de vous l'entendre
dire.

Le Marquis.

Oui Lélia, . . . ma chère Lélia, un lien,
indissoluble et sacré va nous unir pour
jamais. O Dorival! ami trop malheu-
reux! ami! que mon coeur vous regret-
te dans ce jour de félicité. Votre joie
eût égalé la nôtre, et s'il est possible,

en eût encore redoublé les transports.

Félic.

Je partage un sentiment si tendre; il vous rend encore plus cher à mes yeux.

Le Marquis.

Je vais trouver Clarice, et l'instruire d'un événement plus intéressant pour elle que vous ne pensés. Adieu. Dans l'ivresse où je suis, loin de pouvoir exprimer tout ce que j'éprouve, tout ce que je ressens, à peine puis-je le comprendre moi-même.

Félic. seule.

Ah! que je l'aime! que n'a-t-il pas fait pour mon père autrefois! ce père infortuné, que ne vit-il! Je ne sais pourquoi ce malheureux soldat m'en rappelle encore plus fortement le souvenir. Mais je l'attends. On vient, c'est

lui peut-être ; oui, c'est lui.

" " " " " " " " " "

Dorival.

Vous laisseriez Sainville au milieu de ses amis, de sa famille, tranquille enfin dans sa patrie, et tôt ou tard consolé par la fortune et l'ambition.

Lélie.

Né le croyez pas Si il me perd, il en mourra.

" " " " " " " " " "

Lélie.

Ma vie n'est rien . . . ma vie n'est rien ; je la sacrifierai sans regret
Abandonner Sainville après des soins si tendres, quand vous lui devez tout . . . car enfin si j'existe, si je pense, si je vous revoie mon père, c'est son ouvrage, c'est par ses bienfaits . . . Le quitter pour toujours ! Ah ciel ! pour toujours ! mon premier devoir ce-

pendant, c'étoit la reconnaissance.

" " " " " " " " " "

Lélie.

Je verrois couler ses larmes, j'y mêle-
rois les miennes ... Ce dernier instant
de bonheur du moins me resteroit encore.

20.

Le Vicomte de Berjac

ou

Mémoires pour servir à l'histoire
de ce siècle.

" " " " " " " " " "

Il ne connut ni les spectacles ni ce
que l'on désigne par bonne compagnie,
mot si insultant pour les trois quarts
des hommes.

" " " " " " " " " "

L'aînée, qui s'appelloit Julie, posse-
doit, au suprême degré le secret précieux

de parler aux ames ; le son de voix suchanteur qui est leur organe , le regard doux , modeste et expressif , qui supplée à ce que les idiomes ne savent pas faire entendre ; le sourire de l'innocence , si au dessus de la gaieté ; cette confiance , qui honorerait si bien tous ceux avec qui elle vivait ; cette prompte intelligence qui se trahit , même en se retenant ; enfin , une amitié tendre pour une personne de son sexe , augure fidèle d'un autre sentiment que la dévotion tient assoupie dans un cœur honnête , mais qui y attend sans impatience , le moment d'éclorre .

Dans la chaleur du talent il n'apperçoit pas même celle d'Alison fixant sur lui des yeux que la tendresse égareit, triomphant sans doute, mais avec trop de peine, de ces sentimens involontaires, et n'osant par le plus léger soupir, attenter à l'innocente candeur d'un jeune homme igno-

rant lui-même les feux qu'il allumoit. Les couplets étant achevés, il se lève; il voit que son imagination fût exaltée, soit qu'il eût rencontré les regards de la chademoiselle d'Alison, il les chante avec l'expression du désir. Le silence perfide de la nuit, l'épuisement qui naît de la contrainte, l'influence de l'heure, la trahison des sens, tout conspire contre la force de cette fille prête à perdre la sagesse en invoquant la vertu. Son visage enflammé se penche sur celui du Vicomte. Elle n'avoit pas perdu connoissance, mais la force de résister. Les reproches qu'elle se fit apprirent son fatal secret à l'heureux jeune homme qui va devenir son amant. Il s'efforce d'appaier d'injustes remords; et voulant tomber à ses pieds, il renverse la table qui portoit les bougies. Elles sont éteintes, le hazard nullement prévu coûte l'innocence à une fille qui arrosoit de ses larmes les mains

de son vainqueur. Et si les ténèbres n'avoient pas favorisé une timidité qui n'est qu'à cet âge, il est à presumer que l'inséquence de Barjac aurait perdu les doux momens en déclarations et en baisers, au lieu que la nuit prêtant son ombre à ses amoureuses entreprises, il fut heureux plus d'une fois jusqu'à l'instant cruel où le crépuscule trop prompt menaçait la pudeur de rendre la lumière à la terre; il fallut donc se séparer.

Quelle nuit! Comment échapper à la réflexion traînant à sa suite les remords d'un crime, les exaltations de l'inséquence, et la perspective de tout un avenir échangé contre quelques momens d'ivresse? que faire? à qui se confier? nul prétexte de fuir, se troubler à chaque instant d'amour ou de honte. Les irrésolutions, premier tourment de la vertu outragée, la conduisent au plus

violent des parties.

" " " " " " " " "
Elle soupçonnoit bien l'amour, cette cou-
se ordinaire de la plupart de nos tour-
mens; mais elle étoit loin de penser
que c'étoit déjà une victime immolée
à ses fureurs. " " " " " "

Mademoiselle d'Alison succombait
sous ses chagrins, épanche son âme tout
entière, raconte la naissance de cette pas-
sion, ses progrès si bien cachés, sa ré-
sistance si mal récompensée, enfin les
suites imprévues de cette funeste soirée.

" " " " " " " " "
Je remets à des temps plus heureux
le calcul des différences de ce que l'amour
promet et de ce qu'il donne. Votre sé-
cret est de nature à demeurer enseveli
à jamais entre vous et moi. Mon mari
peut arriver à chaque moment; il ne
faut pas même une conjoncture.

" " " " " " " " " " " "
 C'est la besoin de médire qui ouvre les
 yeux sur toutes les petites aventures
 de société; l'oisiveté les recueille; le dé-
 sir de briller les travestit.

" " " " " " " " " " " "
 Elle quitte ces lieux de deuil et de tris-
 tesse, et va tomber aux pieds d'un cru-
 cifix dans un couvent voisin, et fait
 serment à Dieu même, de ne plus quit-
 ter cet asyle affreux des larmes et du
 repentir; fidèle à sa promesse sacrée,
 pendant trois ans qu'elle a vécu encore,
 elle combattit son amour, et périt, vic-
 time de ses résistances, répétant sans
 cesse le nom de son amant, jusqu'aux
 pieds de celui à qui elle l'avait immolé.

O Religion sainte! que des malheur-
 réux ont trouvés dans tes bras, si non
 l'oubli de leurs maux; du moins la
 suspension de leurs douleurs! ferme les

à l'impie qui t'outrage, et méconnoît
tes bienfaits, mais ouvre les à l'infor-
tuné qui t'invoque, et auquel seul tu
restes, lorsque l'univers l'abandonne,
à ses larmes, et à son affliction.

" " " " " " " " " "

Il s'en félicite, et commence ces pro-
pos de circonstances dont les femmes
font quelques chose quand elles se trou-
vent dans un moment d'oisiveté, et qu'
elles laissent tomber avec dédain lorsque
le cœur est occupé.

" " " " " " " " " "

Élmine étoit du petit nombre des fem-
mes dont la jouissance fait d'un goût
une passion. Sa douce fraîcheur de
son haleine, l'élégance voluptueuse de
sa taille, la richesse de sa gorge, la
beauté de ses formes, faisoient d'un
plaisir commun un plaisir entièrement
neuf. Jamais femme n'a porté plus
loin la magie de la jouissance. Elle

avoit le rare et délicieux secret d'invier
 ter la pudeur, où tant d'autres la cro-
 yent gênante. Il sembloit qu'on avoit
 toujours deviné le moment de ses desirs.
 Pendant les calmes, le sentiment le plus
 vrai et le plus tendre persuadoit qu'on
 avoit tout accordé au coeur, et rien à
 la nature. Le Vicomte n'étoit pas en-
 core assez avancé pour analyser ces in-
 gradations; il jouissoit avec ivresse, et
 sans connoître la cause de son bonheur.
 Car enfin, quelques efforts que l'on en-
 fasse pour spiritualiser l'amour, il
 faut avouer que le désir le fait naître,
 que le plaisir l'alimente, et que
 l'art de jouir le fixe entre deux êtres
 qui adorent ensemble le dieu charmant.
 " " " " " " " " " " " "
 mais désirant pouvoir confondre son
 infidèle, il faisoit une incrédulité qu'
 il n'avoit pas, et demande si les ap-
 parences qui ont tant de fois perdu

l'innocent, dans cette occasion encore, n'abusoient point ses yeux prévenus. Mr. de Barages lui jetta pour réponse plusieurs lettres d'Élmi- à Mr. B.... et au Chevalier. Hélas ! elles ne laissent aucune ressource à l'amour propre, si crédule dans les malheureuses positions.

" " " " " " " " " " " "
 " Il n'auroit pas l'art de se composer, et d'ailleurs il n'est peut-être pas de sensation plus cruelle que la découverte d'une première infidélité. Aussi Élmi- re lut dans son ame.

" " " " " " " " " " " "
 " Je soupçonne ce qui a été découvert.
 " J'ai un tort mais je n'ai que celui-là.
 " Ce tort est de n'avoir osé, confier à toi, "
 " ta extrême jeunesse le secret de ma "
 " vie." Elle palpitait, et ses lèvres des-
 " sèches lui permettoient à peine de con-
 " tinuer. Le Vicomte assés loin d'elle,

écoutoit avec l'impatience d'un homme
au supplice qui brûle de retrouver inno-
cent, ce qu'il a cru coupable.

" " " " " " " " " "
"Quant à vous Monsieur le Vicomte, "
"je me confesse inexcusable. Il est sûr, "
"que non-seulement j'ai obéi à mon "
"cœur, mais que j'ai presque été au de- "
"vant de votre insensibilité. Ma senti- "
"ment trop vif sans doute, mais dont "
"ce n'étoit pas à vous à me punir, "
"enlève ce cœur au Marquis pour vous "
"le livrer tout entier."

Ce que j'ai fait, il y a un quart d'heure, vous prouvera au moins si j'ai eu quelque réserve. Aujourd'hui tout est changé. Prendis-moi un gage de mon amour, qui cesse d'être quelque chose pour vous.

" " " " " " " " " "
L'âge du Vicomte de Barjac excusait

ses torts, torts presque inévitables entre la jeunesse ardente et la beauté sensible; qu'il ne lui restoit que le choix entre un pardon généreux ou une retraite paisible.

" " " " " " " " " "
 Je n'ai qu'un moyen mon cher Vicomte, d'acquitter ce que je dois à Chr. de B. ... c'est de ne vous plus revoir. Il fait beaucoup pour moi. Ne sera-ce rien pour vous de penser, que l'effort que je fais dans ce moment, vaut seul tous ses bienfaits?

" " " " " " " " " "
 Mais née avec une ame de feu, elle n'étoit pas à l'abri d'un choix heureux, et de cette espèce de séduction qui naît d'un esprit aimable et d'un caractère fier.

" " " " " " " " " "
 Quant à Chr. de Barjac il n'avoit ni la timidité d'un homme qui forme

des projets, ni l'embarras d'un homme
qui est surveillé.

" " " " " " " " "
Les progrès de la passion étoient rapi-
des; personne n'avoit des reproches à
craindre, et l'on allioit l'ivresse du
sentiment, et l'illusion de l'innocence.

Madame de Berlitz, qui sans cesse
en entendoit parler, et n'avoit nulle-
ment besoin de son éloge pour s'en
occuper, sentant que son idée commen-
çoit à prendre sur sa tranquillité, prit
à tâche de l'examiner, persuadée, que
ses défauts fourniroient des armes
contre lui. Elle découvrit un amour,
du vrai qui brusquoit souvent les con-
venances de la vie sociale; une pruden-
ce qui vieilloit à la gloire de la fem-
me qui l'intéressoit; cette douceur de
caractère, la première des vertus lors
qu'elle ne dégénère pas en faiblesse, et

le plus pardonnable des défauts quand elle tombe dans cet excès. Ce qu'elle ne découvrit point, c'est que l'étude de cet homme n'étoit qu'un prétexte pour y rêver sans cesse. Aussi cet examen lui fut-il plus funeste que cent déclarations.

" " " " " " " " " "

Tous deux concentroient en eux-mêmes leurs mutuelles découvertes, leurs projets, leurs desirs, leurs espérances. Tous deux abandonnoient leurs imaginations au bonheur du plus brillant avenir. Madame de Berlitz avoit seulement perdu une nuance de sa gaieté, et évitoit avec une affectation indiscrète les yeux de M^r de Barjac. Un événement qu'aucune femme ne croira possible, décide leur état.

" " " " " " " " " "

Le Vicomte revenant à son appartement, apperçoit à l'extrémité du

corridor, une femme dans un extrême dés-
habille à la fenêtre et prenant le frais.
Il croit que c'est Madame de Rosefort,
et va sur la pointe du pied pour la sur-
prendre. A quelques pas d'elle, il décou-
vre son erreur. Ciel! c'étoit Madame
de Berlitz, belle comme l'aurore qui
alloit paroître, déconcentrée du désordre
de sa toilette, voulant fuir, sentant ses
jambes trembler et manquer sous elle.
Le Vicomte, dans le délire du bonheur,
éprouvant mille sensations, mais n'a-
yant pas une idée, n'osoit articuler
un son. Tous deux sembloient remerci-
er l'amour de ce hasard heureux. De-
grace, éloignez-vous, dit la Comtesse,
d'une voix faible et embarrassée. L'heu-
re, le lieu, l'honnêteté, tout vous en
fait la loi. En disant ces mots, elle
étoit obligée de couvrir, avec ses mains,
une gorge d'albâtre, et de dérober en se
baissant une jambe aussi blanche, que

des vêtemens fort courts laissoient voir
presqu'entier. Le Vicomte à genoux
avoit sa tête appuyée sur elle, et la
serroit dans ses bras. Suffoquée par
ses larmes n'ayant ni la force de s'ar-
racher ni l'espoir d'échapper, cédant à
l'empire d'une passion vainement com-
battue, elle lui dit: Si c'est mon se-
cret que vous désirez, il ne m'appar-
tient plus; mais j'implore mon vain-
queur: qu'il lui suffise de savoir que
je l'adore. Voudra-t-il devoir à mes
sens trop émus une victoire que mon
cœur ne refusera pas toujours à ses
vains empressés? Calmez vos allarmes,
répondit le Vicomte en se levant; mon
bonheur sera le plus sacré de vos vœux;
mais jamais une surprise à vos sens.
Daignez connoître l'homme qui vous
idolâtre. S'il a eu la force de vous
taire si longtems un secret qui renfer-
me le bonheur de sa vie, croyez qu'il

respectera également vos vœux volon-
tés. Et ces mots il s'éloigne, sans mê-
me solliciter la première des marques
de tendresse, le plus beau présent peut-
être que le ciel ait fait aux humains.

" " " " " " " " " "
Le Vicomte de son côté, témoin pour la
première fois, des combats entre l'a-
mour et la vertu chez une femme hon-
nête, mais sensible, apprit à respecter
le sexe qui nous donne souvent des le-
çons de retenue, lors même que nous ca-
lommions son courage. Il fit serment
à son cœur de n'exister que pour cette
femme tendre et vertueuse.

" " " " " " " " " "
Quoique ce parti violent fut absolu-
ment nécessaire, il avoit je ne sais
quoi de barbare qui affligeoit même
la délicatesse de la Comtesse. Elle lui
dit un jour : Eh bien, vous vous obte-
nez à rester, apprenez ce qui en résulte.

ra : quelque occasion nouvelle que ni vous
ni moi ne chercherons, exposera ma fai-
blesse ; j'oublierai mes révolutions : j'a-
voue que ma tendresse pour vous est sans
bornes ; vous exigerez un sacrifice, qui
n'en sera pas un, puisque vous avez sur-
moi toutes les sortes d'empire ; je serai à
vous sans doute, mais alors je prendrai
l'amitié d'un mari que j'estime, et que
je tromperai jusques dans mes complai-
sances ; une considération dont il ne'est
impossible de me passer ; la paix avec
moi-même, qui réjaillit sur toutes les
autres jouissances ; et pour comble de
maux, vous peut-être, oui vous-même ;
car enfin les hommes n'aiment presque
jamais que ce qu'ils désirent.

" " " " " " " " "
N'ayant pas l'orgueil de se croire in-
vencible, elle eut la sagesse de se défier
de sa raison, et de se mettre à l'abri des
circonstances perfides. Aussi quinze

jours s'écoulerent sans qu'elle eût ris-
qué même une rencontre. Mr. de Star-
jac ne montrant nulle impatience, et
nulle humeur, devenoit bien l'homme
le plus séduisant que jamais femme
eut à combattre ou à récompenser.
Quel est celui qui n'auroit pas masqué
ses desirs sous les dehors d'une passion
invincible, et qui n'eût pas craint, a-
près ce qu'il aroit eu le bonheur d'en-
tendre, que tant de prudence ne passât
pour de la froideur? L'amour seul, le
plus tendre amour faisoit son tourment,
l'amour seul pouvoit en dédommager.

La Comtesse lui tint compte de
tant de générosité. Son mari écrivoit
un soir dans une chambre attenante au
salon de compagnie: nos deux amans
étoient tête-à-tête; le Vicomte faisoit
de la tapisserie, elle parfiloit de l'or.
Insensiblement la conversation cesse, elle

lève les yeux sur son amant, qui depuis quelques secondes la contemplant dans l'extase du bonheur. Elle lui tend la main, en disant : ma vertu est à bout ; je suis à toi ; conserve assez de prudence pour ménager la tranquillité d'un être que je trompe et que je chéris : c'est ce qu'exige ton amante. En achevant ces mots, un baiser voluptueux scelle leur union. C'étoit à l'amour à ménager des instans siens. On peut s'en reposer sur son industrieuse adresse.

" " " " " " " " " " " "
 Mais si c'est un homme délicat, quels droits ne lui donne pas une franchise si respectable et une renonciation si généreuse aux prérogatives de son sexe ?

" " " " " " " " " " " "
 D'ailleurs, la vie de la campagne est si favorable à l'amour et à ses deux compagnes, la simplicité et l'innocence ! La lecture y remplace le jeu qui rend inégal,

les spectacles qui corrompent, les conversations qu'alimente la méchanceté, les visites que l'ennui inventa en faveur de l'oisiveté.

" " " " " " " " " "
 A son retour il fut accueilli avec l'empressement de l'amitié et par un désir plus tendre encore. C'étoit tous jours même enjouement même agrément dans la société. Elle étoit seulement devenue un peu plus nombreuse. On y remarquoit d'abord le Chevalier de Mars, jeune homme de 25. ans, d'une de ces figures que les femmes distinguent, que les hommes remarquent, et que les maris détestent; d'une complaisance qui le métamorphoseroit dans tout ce que la société désireroit; ayant l'esprit du monde, et l'à-propos, qui vaut mieux que les grands talents; peu instruit, mais au courant de tout; recherché des belles, agacé par les coquettes,

prévenu par les étourdies, violé par les femmes galantes, goûté même de plusieurs, parcequ'il avoit l'art de leur persuader que leur vertu seule mettoit leurs charmes à l'abri des vus audacieuses des jeunes gens.

" " " " " " " " " "
C'est de sa bouche même que le Vicomte apprit cette petite aventure. Il crut appercevoir quelque embarras dans son récit, et surtout des termes bien doux dans la façon dont elle le désapprouvoit.

Étoit-il possible de soupçonner une femme si raisonnable, si vertueuse, de penser à une seconde folie pour un jeune fou qui n'avoit que les agréments du bel âge, et l'art de séduire. On ne peut pas dire ce qui arriva. On sait seulement qu'elle ne tarda pas à trouver le Vicomte trop sévère, et méprisant toujours les calculs outrés de la

prudence aux doux rêves de l'amour ;
 qu'elle soupira après l'amitié qui
 donne des jouissances paisibles, après
 la retraite où l'on vit pour soi ; après
 la philosophie qui en impose aux pas-
 sions. Tous ces beaux projets n'étoient
 autre chose que le dégoût qui s'en pre-
 noit à tout, et vouloit briser une in-
 supportable chaîne.

" " " " " " " " " "
 Cette nouvelle épreuve rendit la liberté
 au Vicomte, trois fois amoureux, trois
 fois quitté. " " " " " " " "
 Son nouveau système fut, de ne s'affec-
 ter de rien, et d'adorer les femmes au
 lieu de les aimer, chose infiniment
 plus commode pour les deux sexes.

" " " " " " " " " "
 Quand il vit que les Ministres trai-
 toient les talents comme les femmes
 traitent la constance, il renonça à l'
 ambition comme à l'amour, et se

Des voix mélodieuses se firent entendre, accompagnées d'une musique propre à enflammer ses sens. Le Vicomte, placé sur une vaste ottomane, sentit à ses côtés un être qu'il découvrit bientôt une femme. Sous ses doigts incertains il sentit palpiter un sein élastique, comme celui de Vénus avant qu'elle eût connu le dieu de la guerre. Une bouche enflammée rencontra la sienne, et le plaisir le renversa mollement sur des coussins préparés à le recevoir. Il parcourut des formes parfaites, et se débarrassant d'obstacles légers, mais importuns, il serra dans ses bras la plus voluptueuse des illusions. La facilité avec laquelle il répéta ses triomphes, et sa grande habileté dans un art que tout le monde doit savoir, et que tant de gens ignorent, lui valut une faveur unique. Et la lueur d'une clarté presque imperceptible, il lui fut permis de

connoître à qui il devoit son bonheur ;
il reconnut Madame de M...

" " " " " " " " "
Alors Madame demanda à Cora-
ly si la retraite qu'elle a choisi doit
être bientôt embellie par son hymen
avec le Vicomte — Il n'y pense pas
Madame, et s'il y pensoit je saurois
l'en distraire. Une fille comme moi
ne peut rien gagner à une semblable
partie, et lui peut tout y perdre. Si
j'étois sa femme, il seroit honteux de
me produire; étant sa maîtresse, il en
sera flatté. — Ce titre que l'amour
excuse, trouve difficilement grace aux
yeux de nos préjugés. — Ah Madame,
comme je ne veux exister que pour lui,
peu m'importe, à quel titre ! J'ai be-
soin de son cœur, et non du suffrage
d'un univers qui ne m'est rien. Il
est libre; je le suis aussi; la nature
nous absout; le reste disparoit à mes

yeux. — On vous a donc accoutumée à des lectures bien philosophiques? — Je n'ai presque jamais lu. Je soupçonne quelquefois que c'est la raison pour laquelle je pense ainsi. — Puisque vous êtes si franche, dites-moi, si d'autres livres équivalent à celui que vous rejettez? — J'ignore Madame quel intérêt vous avez à me faire une question qu'on ne fait guères; je vous y répondrai cependant. Non, Madame, nous n'en sommes pas à ce degré de liaison; mais j'y viendrois sans peine, si je croyois ajouter un degré à sa félicité. Mon ami est si digne de toute espèce de sacrifices, que je n'en rougirois ni devant le ciel ni devant les hommes. — Quels sont vos occupations, ma belle Coraly? — Nulle, Madame, que d'étudier ses goûts et la façon de lui plaire. — De quoi vous entretenir vous ensemble? — Du bonheur

d'y être ; des douceurs de la vertu , des
 ressources de l'amitié , et tant que je
 le peux de ma vive reconnaissance . —
 Se repose-t-il sur vous du soin de sa
 maison ? — Si je l'en croyois , j'y
 commanderois en souveraine . — Pour-
 quoi ne monter pas au rang où il es-
 veut vous placer ? — Parceque je suis
 une fille simple , chés qui l'on excuse ,
 et que je deviendrois une demoiselle ri-
 dicule , à qui l'on ne pardonneroit rien .
 — Vous êtes aussi trop modeste . —
 Dans ma position Madame , il faut
 l'être trop , pour l'être assez . Ce n'est
 peut-être qu'à cela que je dois l'hon-
 neur que vous me faites aujourd'hui .
 — Vos principes m'enchantent , il ne
 tiendra qu'à vous qu'ils ne vous don-
 nent en moi une amitié sincère . —
 Quand on ne s'attend à rien , on est
 facile à contenter . Outre la différence
 de nos états , vous ne trouveriez point ,

en moi, Madame, un retour d'amusement que votre esprit aimable vous donne droit d'exiger de tous ceux, avec qui vous vivez.

" " " " " " " " " " " "
Les arrangements que font les cœurs honnêtes et vertueux, les sermens en qu'ils se jurent sur l'autel de la nature, sont plus sacrés que ces contrats, où beaucoup d'or paye un peu de beauté.

" " " " " " " " " " " "
Ch^r de Shorsheim n'avoit qu'une affaire, une pensée, un désir, un genre de bonheur, son ame n'avoit qu'une sensation, l'univers étoit concentré en Coralie.

Dès les premiers jours, un trouble secret s'empare de son ame. Ce calme, présage heureux de l'innocence, cède la place à une crainte jusqu'alors

inconnue ; la gaieté, le trésor des ames
pures se changea dans une douce mélancolie. La personne avec qui elle
aimoit le mieux être étoit le Vicomte ;
mais elle aimoit mieux encore être
seule ; elle ne tarda pas à lui confier
son nouvel état. Imaginés-vous, mon
tendre ami, lui disoit-elle, ayant les
yeux humides des larmes ; imaginés-
vous qu'il est un homme à l'aspect
duquel mes genoux chancellent, ma
voix s'étouffe, mon front rougit, mes
discours s'embarrassent, mon cœur
bat. Si je ne le vois pas, mon ame est
consommée de tristesse ; si je le vois,
la crainte de le perdre m'empêche de
jouir du moment où je le possède.
S'il parle, le son de sa voix pénètre
mon cœur ; s'il se tait, j'explique
son silence, ou ses regards y supplé-
ent. Si on le loue, mon cœur travaille,
si on le blâme, l'impatience m'agite ;

si l'on n'en dit rien, l'univers me semble injuste; cet homme dont l'image me pourrît, qui s'oppose à mon sommeil, cet homme est le Duc.

Cependant le ciel qui lit dans les âmes, vient au secours de mon innocence, et m'est garant que je n'aime que vous. Ah! mon protecteur, mon dieu tutelaire, apprenés-moi, si je suis innocente ou coupable. Éclairés ces nouvelles ténèbres de mon âme.

Le Vicomte déchiré de douleur, attendri de son innocente inquiétude, lui en nomme la cause. C'est ce sentiment, tyrannique et impérieux, dont nous avons parlé si souvent. C'est cet amour enfin, le maître de ceux qui reconnoissent son empire. Coraly fondoit en larmes, sans pouvoir connoître leurs sources, se jettoit dans les bras du Vicomte,

le tenoit fortement serré sur son sein,
et lui répétoit mille fois : non, non, je
j'abhorre un sentiment qui vous ôte-
roit une partie de moi-même.

" " " " " " " "
De tous les tourmens de l'ame en est-il
qu'on puisse comparer au malheur de
sentir, ce qu'on n'inspire pas. Tour à
tour jaloux sans sujet, injuste sans
prétexte, ingrat puisqu'on compte pour
rien tout ce qui n'est pas ce sentiment,
tyran dès qu'on exige ce qui n'est pas
au pouvoir de celle qu'on aime, vindica-
tif, dur, inégal, on a tous les défauts
parce qu'on ressent tous les malheurs;
et l'on est d'autant plus à plaindre, que
la raison échoue contre ce funeste
sentiment qui absorbe les facultés de
l'ame, et n'y laisse pénétrer ni le jour
de l'équité, ni la voix insinuante de la
persuasion, ni les conseils de nos pro-
pres intérêts, ni même l'espérance si

elle ne promet que de biens éloignés.

Amour ! chère et fatale passion, que de maux tu fais à l'homme faible et séduit. Le ciel bienfaisant lui a donné la paix de l'ame, le sommeil qui enchaîne jusqu'à la douleur, la santé avec laquelle on brave tous les chagrins, les ressources de l'esprit qui embellissent l'existence. L'amour malheureux détruit tout ; sa victime dévorée par les serpens de la jalousie, invoque la raison sourde à sa voix, et soupire après un bien qui n'est pas au pouvoir de celle même qu'il sollicite.

" " " " " " " " " "

Il est difficile de peindre souvent les douceurs et les tourmens de l'amour sans les éprouver, et j'ai toujours été convaincu que les romans intéressans, n'étoient que des reminiscences racontées avec simplicité.

" " " " " " " " "
 La Comtesse ne pouvoit pas se permet-
 tre des reproches; mais ses plaintes
 étoient si vives que le Duc ne pouvoit
 leur opposer que ce sang froid qui désor-
 pène.

" " " " " " " " "
 Il la trouva affligée, mais non inquiète;
 modeste et non embarrassée. — Quels
 sont vos parens, chademoiselle? — Le
 ciel ne m'en a point donné. — Votre
 patrie? — La Bourgogne m'a vu naître.
 — Qu'avez-vous fait jusqu'à ce jour?
 — Mes actions sont connues. — Quant
 à mes sentimens, je n'en dois compte
 qu'à Dieu. — Quelle espèce de liaison
 avez-vous avec Mr le Duc de Chorsheim?
 — Celle que l'amour com-
 mence, que la nature avoue, que la loi au-
 torise, que la religion consacre, et que
 la vertu entretient. — Est-il vrai qu'il
 ait voulu vous épouser? — Il a fait

plus ; il a reçu ma main. — Quel bonheur espérez-vous d'un mariage, que sa famille fera casser ? — Peu importe qu'une nouvelle injustice rompe des liens sacrés, si celui qui les a formés les respecte dans le fond de son cœur. — On a des preuves que votre conduite n'a pas toujours répondu à l'élevation des sentimens que vous faites paraître. — Dieu qui reçoit les sermens du juste, en sait que l'innocence ne m'a jamais abandonné. — Vous avez fait le tour de l'Europe sous un nom supposé, et avec un homme ? — Oui ; j'ai pris son nom pour éviter le scandale ; il agissait en père : malheur à ceux qui ne croient pas à la vertu. — Vous possédez une fortune trop considérable pour que la source en soit bien pure ? — Je la tiens des mains de la Providence ; je la rends dès qu'elle peut servir de prétexte à m'avilir. — Ma femme prive

t-il ses héritiers naturels de son bien, pour le transporter à une étrangère, sans . . . — Une étrangère ! Tout ce que je puis répondre, c'est que je n'ai vu l'auteur de ces bienfaits que sur son lit de mort. — Vous demeurés chez le Vicomte de Barjac. Une jeune personne se doit à elle-même de ne pas habiter avec un homme seul. — Une jeune personne dans la misère, baise la main qui la recueille ; est occupée des malheurs de son état, et non des vains préjugés des riches. — Vous existiez bien auparavant ? — Chez un curé qui vivoit avec sa sœur, auxquels j'ai formé les yeux. — Il y a dans votre existence, un ensemble d'obscurités, que les mœurs doivent éclaircir. — C'étoit par là qu'il falloit commencer, et non me punir. — Qu'appeller vous punir ? — Quoi ! ce n'est pas un châtement que d'enlever brutalement une femme à sa

maison, de la priver de sa liberté, de l'abandonner aux suspicions, de la livrer aux propos publics? — Si vous êtes innocente on vous rendra justice. — Et que pouvez-vous faire Monsieur qui répare l'expression même dont vous venez de vous servir? Et je suis innocente! Par où ai-je montré qu'on élevât un doute sur cette innocence? — Vous êtes vive Mademoiselle! Malheur à qui ne sent pas vivement les outrages! malheur à qui ne trouve pas dans son ame de quoi confondre l'injustice, et la calomnie! malheur à qui a besoin de composer avec ses juges! Il est possible de travailler à votre liberté; mais un mariage clandestin, disproportionné, subsistera difficilement. — Ce n'est pas à ma liberté, Monsieur, c'est à la preuve de mon innocence, que vous devez travailler. C'est la justice sévère que j'invoque et non l'indulgence.

Quant à mon mariage, si mon épouse
 songeait seulement que cela peut être
 possible, sa famille peut s'épargner
 des démarches; mais si, comme mon
 cœur me l'assure, il est honnête, sa
 famille, l'autorité, la puissance souve-
 raine même, échoueront contre cet inique
 projet. — Est-ce que vous ne désirez
 pas un conseil pour diriger vos démar-
 ches? — On n'en a pas besoin quand on
 ne veut que dire la vérité, et être fidèle
 à la vertu.

et

L'occasion et le Moment.

ou

Les petits Riens.Le Troc

ou

La double innocence.

" " " " " " " " " "

Où, parmi les baisers, je les rappelle tous
 Que j'ai pour prix de mes tendresses,
 Preux de mes jeunes maîtresses,
 Il en fut de plus rifs, mais jamais de plus
 doux.

" " " " " " " " " "

Hier j'ignorois ancor de quel prix est le
 don
 Que m'a fait la nature en m'accordant
 la vie.

Ma rose restoit en bouton,
 Châie grace à ton baiser, elle est épanouie.

Comment vous nommez-vous? — Je m'appelle Adeline.

Où portez-vous vos pas? — A la ville voisine!

J'y vais vendre mon lait. — Venez-vous loin d'ici?

Quel âge avez-vous ma petite?

J'aurai seize ans aux Nois, j'habite auprès du hameau, que voici. —

Que je serois heureux si j'étois votre frère!

Je vous aime belle laitière,
Comme si vous l'étiez. Tout en disant cela
Je

Brac le pot au lait tombe à terre.
Adeline avec lui. Je veux le ramasser;
Mais m'entraînant dans sa chute,
Je sens le pied me glisser,
Et

J'étois comme elle aussi dans ma jeune
saison.
Le petit Dieu qui ne voit goutte

Dans ce lieu-là, nous attendait sans doute
 Pour nous donner la première leçon.
 Sous les replis d'une gaze mouvante,
 Le tendre jeu de sa gorge naissante,
 Alluma dans mes sens une subile ardeur.
 J'écarte le mouchoir qui cachoit à ma vue
 Ces globes si jolis qui cache la pudeur;
 Je deviens tout en feu. Que mon âme est
 émue!

Comme je sens battre mon cœur!
 Adeline n'est point farouche;
 Je

Il
 L'occasion est le cri des plaisirs.
 Et comme

Elle
 Et j'éprouvai dans ce moment
 Le premier des plaisirs, le plaisir si char-
 mant

D'en donner à celle qu'on aime.
 Le reste d'un si beau jour
 Ensemble nous le passâmes :

Que de fois nous nous livrâmes
 Aux transports de notre amour !
 Mais le soleil alloit finir son tour :
 Les laboureurs, les paysannes,
 Aux sons gaîs des hautbois, et des aigres
 pipeaux,

Déjà regagnioient leurs cabanes ;
 Déjà las, et pressés de prendre du repos,
 Les bergers dans les parcs renfermoient
 leurs troupeaux.

Il est bien tenu, me dit ma petite laitière,
 Que j'aie rejointre ma mère.
 Mon lait est répandu,
 Mon honneur est perdu ;
 Mais je suis bonne :

Je vous pardonne. —

Vous les avez troqués pour du bonheur.
 Ah ! moins que vous est blanche votre crème !
 Consultez votre cœur ; j'en appelle à vous-
 même :

Le plaisir vaut mieux que l'honneur.

Le Danger du moment

" " " " " " " " " "
 J'ai dit qu'elle rêvoit; à quoi donc je
 vous prie?

Mais fille à quatorze ans convient-il
 le jamais

De l'objet de sa rêverie?

Ce que parfaitement je sais
 C'est que l'instant où rêve une fillette
 Est souvent favorable aux importuns. N^o
 cette

En fit l'épreuve. En sut-elle sortir
 Sans connoître le repentir?

Je le parierois bien; cependant je l'ignore:
 Mais le jeune Miris s'en félicite encore.

" " " " " " " " " "

Miris

" Qui pourra vous entendre?
 Les oiseaux? ils ne diront rien.

À mes desirs, Nicette il faut enfin vous
rendre.

J'ai lu dans un auteur dont j'ignore le
nom

Que le malin Dieu de Cythère

Avoit placé l'occasion

Tout juste à côté du mystère.

L'innocente fit un faux pas :

Et qui ne sait qu'en pareil cas,

Fillette est faible, et qu'amant ose ?

La belle enfant ne se relèvera pas,

Qu'elle n'eût fait un don de sa plus belle
rose.

La Pluie.

" " " " " Eh bien ma belle amie
L'amour n'est point hasard : pas n'en dit
plus l'amant ;

Mais il lui saute au cou, l'embrasse
 tendrement,
 Bientôt il survient de la pluie:
 Pour se mettre à l'abri, Damon fait
 quelques pas.
 Appercevant son embarras:
 Ah! dit Lise; Damon, vous n'êtes pas
 plus le même!
 Est-il vrai? comment il se peut
 Que vous soyez dans cette peine extrême!
 Eh quoi! vous m'aimiez, je vous aime,
 Vous me voyez et vous songez qu'il pleut.

229.

A la laitière de Mr. Grouze
par Mr. de Choisy

D'où vient cette jeune laitière,
 Si j'en crois son air satisfait,

L'humidité de sa paupière,
 Le doux effort de son corset,
 C'est au village de Cythère,
 Que la petite a pris son lait :
 Heureux l'ami, sûr de lui plaire,
 Lui vient avec elle de faire
 Le joli chemin qu'elle a fait !
 — Repose-toi . . . de ta figure
 Pratique le jeu languissant ;
 Le repos suit le mouvement ;
 C'est une loi de la nature .
 Si ta lèvre a plus de carmin ,
 Tes yeux ont bien moins d'étincelles ,
 Ta tête penche sur ton sein ,
 Tes genoux soutiennent ta main ,
 Et sur eux mêmes tu chancelles .
 Un poids semble arrêter tes pas ,
 Dans une molle contenance :
 Mais tout nous dit que ce n'est pas
 Le fardeau de ton innocence .
 Des voluptés le souvenir
 Laisse à ta bouche leur sourire ;

Sur ton front je me plais à lire
 La langueur qui suit ce plaisir
 Que ton abandon nous inspire.
 Pour la beauté qui te verra
 Si fatiguée et si jolie,
 À la fois elle rougira
 De pudeur et de jalousie.

Le Duel d'Albayaldos.

" " " " " " " " "
 C'est au reste une leçon de politesse et
 de bravoure qui pourroit malheureuse-
 ment être encore de mise aujourd'hui.
 Nos jeunes Cavaliers y reconnoîtrent
 qu'entre de grands cœurs les senti-
 mens doivent être nobles, la manière de
 les exprimer, noble, et la vengeance, no-
 ble aussi, plaintes, reproches, injures,

decri, mépris affectés et vengeance emportée, ne peuvent être d'usage qu'entre ennemis de la classe commune des hommes. Un Noble est fait pour se montrer avec générosité et modération à la face de son ennemi, pour être humain jusqu'en l'égorgant.

" " " " " " " " " "
 Les hommes sont assurément meilleurs, forts que faibles, amoureux de gloire qu'amoureux de plaisir, habiles à manier des armes qu'habiles à manier des cartes, et couverts de la poudre des champs que de la poudre des parfumeurs.

" " " " " " " " " "
 Oui : c'est depuis que l'homme de cœur n'ose pas regarder son arme qui se rouille, que rien n'est vrai, que rien n'est fort, que rien n'est sûr, ni beau, ni bon, ni respectable, et que tout est dénaturé, par le prisme du scepticisme moderne. Que nous reste-t-il qui invite

aux grandes choses non plus qu'à l'honnêteté ? Tout est baton devant nos pas ; tout est séduction pour nous faire tomber sur le lit voluptueux de la faiblesse. Nous avons mille prétendues philosophiques sentences, qui refroidissent nos cœurs, et rien qui les rechauffe ; mille exemples tyranniques ou flatteurs qui nous sont une honte ou un danger des plus recommandables vertus, et rien qui nous maintienne dans leur amour, plus rien qui nous rappelle au vœu du honneur sacré. Les vertus ne sont-elles enfin que des chimères ? On entend la réponse des vicieux ; la nôtre est : Non, puisqu'on y revient constamment depuis le commencement du monde, et que le vice, aux époques de son règne, a seulement le pouvoir de les persécuter, de les éclipser, et jamais celui de les détruire.

" " " " " " " " " "

Hélas ! ceux qui abusent des armes en
 sont encore des amans de l'humanité.
 Ils ressembleront à ces amans furieux,
 qui baignent de larmes les yeux de leurs
 maîtresses, mais qui les aiment et qui
 s'attendrissent. Ceux qui craignent et
 proscrirent les armes ressemblent à ces
 hommes froidement Corsaires, qui
 n'aiment rien qu'eux-mêmes, sont né-
 cessairement ennemis des vengeances par-
 cequ'ils les appellent sur eux, et ne veu-
 lent pas que les larmes d'une maîtresse
 troublent leur féroce plaisir au moment
 où ils la déponillent, la piquent d'épi-
 gles et la poignent lentement, tran-
 quillemeut et secrètement.

" " " " " " " " "
 Que sont vos sociétés ? Un assemblage
 d'hommes aussi plians que les cartes,
 que vous leur mettez dans les mains. et
 Des cartes dans les mains des hommes !
 des cartes qui ne furent inventées, que

pour amuser un Roi imbécille ! des car-
tes qui n'exercent l'esprit qu'au pro-
fit d'un sentiment de basse cupidité !
Et c'est vous qui forcez un homme de
cœur à les jeter niaisement l'une après
l'autre, sur un tapis ! N'est-ce pas le
cas de désirer jusqu'à l'abus des armes
plutôt que cette servile occupation ?

" " " " " " " " "
Comment voulez-vous que les dames vous
respectent ? et quand les dames ne res-
pectent pas les hommes, comment veut-
on qu'elles soient respectables ?

" " " " " " " " "
Mon parrein d'armes sera Ponce de Léon,
franc Chevalier, qui peut répondre de
tout l'univers, aussi bien que tout l'un-
ivers peut répondre de lui.

" " " " " " " " "
Albayardos porta la joie la plus délici-
euse dans le cœur de Sedulam ; il lui de-
manda sa main pour danser. Le Malique

tenoit celle d'Apenninim. Enfin Lédulam heureuse et fatiguée, se fit reposer à l'écart. — Combien de grâces je vous dois, dit-elle ! que vos coups de baguette m'ont donné de plaisir ! Vous êtes heureux, vous autres Chevaliers : sans y penser, vous faites le bonheur d'autrui ; et nous, qui voudrions le faire, nous sommes privées d'un si cher privilège. — Aimons-nous ? c'est pour importuner ceux qui ne nous aiment pas ; n'aimons-nous point ? c'est pour affliger ceux qui nous aiment : et vous, Albayador, que vous aimez ou n'aimez pas, un mot, un regard, votre vue dont on jouit, votre nom qu'on entend, vos actions qu'on admire, un rien de votre part est un bien fait : en dépit de vous-même, vous nous contentes ; et par exemple, s'il étoit une fille malheureuse qui eût placé son plus tendre amour sur un Chevalier aussi beau que brave, s'ign en tous points, je suppose

sur vous, Albayaldos, vous ne sauriez rien de cet amour secret; vous en auriez un autre au fond de votre cœur: vous feriez couler bien de larmes sans doute; mais vous danseriez, je suppose encore, avec l'infortunée, et l'aimable joie descendrait dans son âme: elle se ferait une illusion touchante, et penserait qu'elle reçoit votre cœur avec la main que vous lui présentés. ==

" " " " " " " " " "
 Ce qu'elle expliqua au Chevalier, en lui disant avec une voix tout à fait attendrie: Espérance et tristesse, Albayaldos. == Je la porterai Madame, lui dit-il, avec vivacité: elle ne peut convenir qu'à moi, qui n'ai plus rien au monde que l'espérance de venger mon frère et la douceur de le pleurer. ==

" " " " " " " " " "
 Je désire Alabaz, que vous m'entendiez, et que vous soyez un homme à compren-

différemment ? Je le crois. — Je ne demande pas, maître, si vous le croyez, mais si vous le pensez. —

Le Grand Maître soupira d'attendrissement ce qui attendrit aussi le bon all. bayaloor ; et les deux Nobles s'embrassèrent poitrine contre poitrine.

" " " " " " " " " "
 En disant ces mots, il sauta de son cheval, attacha son écu à une branche du pin, et mit sa lance où étoient celles des Chevaliers : ensuite il alla s'asseoir au milieu des quatre. O belle franchise de ces guerriers, qui, divisés de croyance, rivaux en valeur, ennemis prêts à se tuer, devisaient entr'eux, comme s'ils eussent été les plus tendres amis du monde ! Jamais on n'avoit vu, et jamais on n'a vu depuis, cinq Chevaliers pareils à ces vaillans, dans un même endroit, comme on les y vit dans cette journée.

" " " " " " " " " "
 Vous ne voyez pas vous autres ; mais, moi, je vois le sang de mon frère qui fume ici, qui charge et fait incliner ces herbes en se figeant sur elles. Qui l'a répandu ? Je n'ai point de rancune, j'ai une raison contre le Maître. S'il meurt, j'en serai fâché, comme je crois qu'il sera fâché de ma mort, s'il veut me la donner. Tout est superflu d'ailleurs. Vous faites votre devoir d'amitié, Chouza ; Maître faisons le nôtre.
 — Albayaldor ! mon ami ! dit Chouza.
 — Mon ami Chouza, dit Albayaldor, ce que j'ai dit est ma résolution ferme pour tout jamais. —

Alors Ponce de Léon qui ne goûtait pas tout ces discours et ces retards, se mit à dire : — Chevalier, je ne vais pas pourquoi vous cherchez tant de moyens d'apaiser le Seigneur Albayaldor. —

Il a sa raison, qui est de venger son frère; j'ai la mienne, qui est de ravoir mon cheval. parreins et filleuls, nous devons tous combattre, et il me semble, que c'est trop parler, en pareil cas.

" " " " " " " " " " " "
 Albayaldos se tourna en souriant du côté du Grand-Maître, et il lui dit: — Il est très vrai que nous nous amusons à parler comme des femmes. — Ensuite il lui présenta sa main, et il ajouta gracieusement. — Adieu, Maître. — Adieu, dit le Grand-Maître, et tous quatre montèrent sur leurs chevaux; Moura se remit à cheval aussi, et s'affrista beaucoup de ce qu'il n'avoit rien gagné.

" " " " " " " " " " " "
 C'étoit néanmoins laisser Albayaldos, dans un danger plus évident entre deux ennemis montés. Il s'avisa d'élever la voix, et de réclamer la loi des Chevaliers.

Mouza pour lors s'approcha du lieu
 tout sanglant de la bataille; et déclara
 qu'elles avoient été rigoureusement ob-
 servées, et que personne ne devoit bouger
 de la place où il étoit interrompu. Ma-
 bez soutint que le Grand-Maître avoit
 malicieusement malinré son coup de lan-
 ce pour estropier le cheval d'Albayador;
 contre quoi le bon Albayador fut le
 premier à se recrier, disant, qu'il aime-
 roit mieux en périr, des millions de es-
 fois, que d'être contraint à douter de la
 noblesse de ses ennemis. O le digne es-
 guerrier! Mouza fit remarquer une es-
 chose; c'est qu'en effet il auroit été es-
 plus utile au Grand-Maître de percer es-
 l'animal, que de le faire trébucher, et
 que dans tous les coups d'armes où l'in-
 tention seroit équivoque, le nom du
 Grand-Maître suffiroit pour la rendre,
 pure et de bonne loi.

Ensuite

un indomptable cœur et l'œuvre la plus merveilleuse. Ils se mirent tous deux très-mal en point: où chacun mettoit le pied, il lui falloit glisser dans le sang qui avoit déjà coulé de leurs blessures.

Ponce et Alabez étoient alors demi-morts. C'étoit un spectacle bien noble, et pourtant bien misérable, que de les voir jusqu'à la dernière extrémité garder leur vaillant cœur, et se porter d'une main très-foible des coups qui résounoient et offleuroient à peine. Chouza, comme parrein, examinoit le moment où leurs bras cesseroient de remuer. Alors il les alla prendre au travers du corps, et les apporta sur le bord de la fontaine.

Le Grand-châtré apperçut cette action, et il lui prit un honte de ce que sa victoire tardoit si longtemps. D'une

furie qu'il est impossible de décrire,
 il vint sur Albayaldos, qui se trouva
 prêt, et dont le cimacierre étoit fermé
 en parade, si ferme que de la rapidi-
 té dont arriva le Grand-Maître, les deux
 armes, forgées d'un très-bon acier, sau-
 tèrent. Alors personne ne fut pares-
 seux à porter la main à sa ceinture.
 Armés de poignards, ces deux excellents
 chevaliers ne paroisoient plus des
 hommes, mais des démons qui se rou-
 loient sur l'herbe avec un courage et
 un acharnement d'enfer. Albayaldos
 donnoit dans la poitrine, le Grand-Mai-
 tre dans la gorge. L'un étoit dessus
 ensuite dessous; l'un se relevoit et
 l'autre aussi. Leurs armures étoient
 si délabrées, qu'on pouvoit compter une
 partie de leurs blessures à nud sur leurs
 membres. Le Grand-Maître parut im-
 mobile le premier: on vit encore Alba-
 yaldos faire un effort, un effort vain.

" " " " " " " " " "
 Et voilà comment le plus humain des
 hommes, ce tendre Pagen Shouza, demeu-
 ra jusqu'au soir à la garde du meil-
 leur des Chevaliers sur bord de la triste
 fontaine du Sin.

Vous ne diriez pas, Albayaldeas, es-
 vous ne diriez pas que personne ne
 vous a conseillé de renoncer à cette ba-
 taille? — Ne fallait-il pas que le
 Maître mourût ou bien moi? C'est un
 brave homme qui demeure, comme il en
 seroit demeuré un, si j'étois à sa place.
 Ou est-il? — Cette réponse fut fai-
 te d'une voix très-foible de la voix du
 brave qui descendoit tout doucement à
 la mort.

— Mon ami Shouza, dit-il ensuite,
 vous connaissez les filles de la Steiner;
 donnez-moi les restes de mon écharpe :

vous les remettres à la belle Fedulam;
vous lui porteriez les remerciemens
d'Albayador; mais vous dirés à la
jeune à l'aimable Hapenninim.....
— La langue s'épaissit — Chevalier
dit Chouza, pense au grand Dieu vivant.
— Crois-tu Chouza? — Oui, mon ami —
Oh bien! Chouza, donne-moi ta main.
Tu as beau faire le sévère, ajouta-t-il,
en souriant je ah Dieu! de quel sourire!
à tirer des larmes; ta main Chouza,
est celle d'un brave, d'un franc, d'un sen-
sible Chevalier; mais elle est moins dou-
ce à tenir au dernier moment, que celle
d'une jeune fille qu'on aime, et qui se
fond en larmes.

— Pense à Dieu, Chouza disoit en pleu-
rant. — Pourquoi veux-tu que je déteste
le monde en le quittant, que je meure
avec le cœur sec; et crois-tu que Dieu
me punira de sa principale vertu, qui

est l'amour pour nous tous.

== Oh! que ne puis-je te rendre la vie!
 == Je ne pensais plus qu'il me falloit
 mourir, dit Albayaldeos. Dis-moi si es
 nos guerriers penseraient bien de ma es
 mémoire. == Tu peux en être sûr. ==
 Pourquoi pleures-tu Moura? Tu me
 fais un grand plaisir. . . . Les débris
 de mes armes, mon coeur, au tombeau
 de mon frère, me le promettes-tu, es
 Chevalier? . . . Je voudrais voir le
 scolique Alabex. Le Grand-Maître est
 un noble homme. . . . Ne quitte ma
 main qu'au moment où tu verras que
 je ne sentirai plus la tienne: il me
 semble qu'il ne me convient pas de
 mourir abandonné de mes amis. ==

En achevant ces paroles, Albayaldeos le Grand-Chevalier Moura Grenadin
 tiroit à ses abois, et commençoit de

se tourner et retourner dans son sang).
 C'étoit une grande compassion que de
 le voir : et cependant c'étoit de quoi don-
 ner du coeur au plus lâche, que de voir
 Albayador ainsi couché sur l'herbe, et
 agonisant pour la cause de son frère
 et pour celle de l'honneur.

" " " " " " " " " "

26.

Histoire et Chronique de Gui
d'Abantone.

Par Pierre Desrey.

" " " " " " " " " "

Ala galanthomme peut avoir raison con-
 tre elles, mais il cesse d'en être aimé ;
 et quiconque n'en est pas aimé, cesse
 d'être galanthomme.

Pardonne à la plus méchante ; et toutes les bonnes te glorifieront. Fais comme je te le dis mon jeune Chevalier. L'amour des belles est une couronne de roses sur la tête de la jeunesse.

" " " " " " " " " " " "
 Cette couronne ne vaut pas ce garçon là. Il en aura une s'il veut ; et si je le laisse à l'écurie, c'est à cause de vous Mesdames, qui avez peur du fumier. — Oh ! comme Violette rioit sous sa fine cappe ! Elle n'en avoit pas peur ; elle avoit été mille fois jalouse des servantes qui pourroient aller à l'écurie.

" " " " " " " " " " " "
 Qui paroîtroit aimer quelque chose, sans qu'il fût possible de deviner ce qu'il aimoit.

Qui parler auroit été trop risquer, au cas que ce fût un bon gentilhomme : ne lui pas parler, c'étoit une peine ;

hélas ! quelle peine ! si cruelle qu'on n'en mangeoit pas, qu'on n'en dormoit plus, qu'on n'en parloit presque plus, et qu'on en devenoit toute blanche comme une rose blanche d'amour. Ce pauvre Gui, que n'a-t-il l'esprit de deviner ? que n'a-t-il le courage de passer le respect ?

" " " " " " " " " " " "

De tout cela, voici que Violetto n'en dort ni ne mange ; pense toujours et n'imagine rien ; désire et n'espère point ; n'ose montrer qu'elle aime, et le découvre par là ; veut à tous momens faire plaisir à son bécuyer, et lui fait de la peine à tous momens ; l'appelle cent fois dans un jour, et ne lui commande rien : ce n'est que pour le voir ; remarque cent fois sa grace au service, et le gronde toujours ; ce n'est pas qu'elle soit mécontente, ce n'est que pour lui parler. Et Gui, déjà fort amoureux, se doute tout naturellement du joli secret caché par toutes ces

ruses. Il n'ose rien non plus, soupire à son tour, se tait, rougit souvent d'une vraie pudeur de fille, et s'avance également dans l'amitié du Roi, de la Reine et de leur fille charmante.

Tous les matins Gui montoit à cheval, tantôt à nu, tantôt avec arçons; toujours bien, toujours vu de la fenêtre de Violette, toujours plus aimé, et si bien aimé, que le cheval Rondelle avoit sa part de cette amitié. C'étoit un des plus doux plaisirs que d'aller avec les Demoiselles visiter la bonne bête, lui porter du pain, le lui offrir dans une jolie main, qui le caressoit ensuite; et l'animal, si terrible pour tout le monde, étoit comme un agneau pour un seul homme et pour toutes les dames.

Il arriva que Violette après avoir long-temps embrassé le bon cheval Rondelle,

conçut un certain désir qui la fit bien rougir et pleurer toute seule. Comment s'y prendre, et que dirait Augustin lui-même s'il se voyait embrassé comme son cheval ? C'étoit une idée folle, un désir mal-honnête, inutile : on se le reprochoit ; mais on se plaignoit, on pleuroit ; et voilà ce qui nourrit tous les désirs inspirés par l'amour.

" " " " " " " " "
Violette laissa tomber son couteau, et se pressa de le ramasser la première. Le couteau avoit fui jusques sous le milieu de la table. — Je ne puis l'atteindre, dit-elle ; Augustin, venez m'aider. — Augustin se mit aussi sous la nappe, très-blanche et très-délicatement frangée : Violette, qui ne pensoit qu'à son couteau, prit Augustin par le menton. Oh ! le méchant, dit-elle, que faites-vous donc ? — Et puis elle lui donna un, deux, trois, quatre et jusqu'à cinq baisers. —

Oh le malheureux couteau ! dit elle ensuite à haute voix, il s'étoit planté dans le plancher. Augustin je vous remercie — Et les dames lui dirent : — Vous vous êtes donné de la peine; vous êtes rouge comme la plus belle de roses. — Oui, dit Violotte, aussi je ne sais pourquoi les choses ne se font point aussi promptement qu'il faudroit. — Quelques dames dirent à Augustin : — Vous voyez bien, vous n'auriez pas dû donner cette peine à la Princesse. — Augustin répondit : — J'en demande pardon de tout mon coeur. Et il étoit lui même aussi rouge que la plus belle de roses. Voilà comme le Chevalier Gui du Sacre, et l'aimable Violotte se donnaient les baisers sous la table. Si l'on a dit autrement, ce sont des contes, et cette chronique est la véritable.

Ensuite de cette affaire, Violotte mangea

moins encore : elle regardoit toujours Augustin ; mais ce n'étoit plus qu'à la dérobée ; et toutes les fois qu'elle adressoit ses yeux par hazard, elle rencontroit les yeux du pauvre écuyer, qui disoient assez clairement : Ah ! c'en est trop, ou c'en est trop peu. Violotte pensoit seulement, que c'en étoit bien assez. Chais assurément ce bel écuyer de la fille du Roi d'Erminie étoit un sorcier. Depuis cette aventure, il parut infiniment plus aimable. On ne pouvoit plus vivre sans le voir ; on ne vivoit jamais sans lui ; on aimoit mieux mourir que de le perdre ; et cependant que restoit-il alors ? C'est ce qu'on ne sauroit pas.

" " " " " " " " " "
 — Si je n'étois pas trop indiscret Madame, je demanderois si le Roi votre père veut vous marier. — Et que vous importeroit un mariage ? — Il est vrai, Ma-

dame cependant siil vous étoit
 désagréable . . . = Que feriez-vous ? =
 Tout Madame. = Tout n'est rien, jeune
 Page; il n'y a que l'amour qui soit
 quelque chose; et vous n'êtes pas capa-
 ble d'aimer. = Ah! = Vous parlez
 un peu vivement, Augustin. Madame,
 c'est que vous m'offensez. Une autre
 fois je prendrai garde d'offenser Au-
 gustin, le fils d'un méunier, le valet
 des marchands, acheté de deniers de mon
 père; oui en vérité, désormais je crain-
 drai d'offenser Augustin.

Qui se trouva bien prêt alors à reve-
 ler son secret, il étoit amoureux, en co-
 lère, et piqué par la Princesse, qui le
 piquoit bien esprès. Mais il tint fer-
 me, et répondit, qu'il savoit tout cela,
 qu'il n'étoit pas même digne de tran-
 cher à la table de la Princesse; et qu'il
 demandoit le châtiment de son insolence.

— De quelle insolence Augustin ? — Du mot où ma Princesse en a eue voir une renfermée. — Ce n'est jamais le mot, c'est le ton qui peut offenser. — Ah! Madame, le mot aussi : que vos paroles sont bienveillantes et gracieuses ! et cependant vous m'avez blessé jusqu'au fond du cœur. et toi, incapable d'aimer ! ô ciel, tu le sais. — Quelque petite fille, dit la Princesse. —

Où Madame, répondit avec audace le bel ami Gui, une petite fille qui m'a empoisonné de désirs, et ravi de bonheur sous une table. Ah ! bon Dieu, s'écria, Violette, et moi, j'aime aussi un petit garçon qui m'a fait la même chose. — Aussi pourquoi ne pas se parler, ne pas s'entendre ? Le temps se passe, à quereller ; voilà qui est bien trouvé quand on s'aime. Augustin, je vous dis que je vous aime de toute mon ame,

et que je suis bien aise que vous m'aimiez. ==

Augustin se mit à soupirer. == Ah! lar! un fils de meunier? == Vous êtes un mal honnête de repaier de cela. == Sans réputation! == Combien d'hommes n'en ont pas qui la méritent, et combien d'autres au contraire! ==

Un homme grossier, qui porte le visage, les mains brûlés par le soleil; et de l'autre côté tant de fleurs si tendres et tant de charmes! Ohon petit page, vous auriez la bonté de vous taire: je veux encore que vous ayez la peau, des pieds aussi dure et calleuse que doit l'avoir un bon Chevalier, aussi fort homme de pied qu'habile homme de cheval. ==

Ensuite voilà qu'en regardant Augustin, cette si bonne Princesse Violette

rougit, et puis rougit, que ses char-
mantos joues lui brûloient, que son
coeur lui battoit, que ses genoux lui
trembloient; Tu ne sais plus, dit-elle,
ce que t'a fait la petite fille? — Ah!
toute ma vie, je m'en souviendrai. —
Oh! non, tu n'as pas de rancune. —
Alors Augustin, plus vindicatif qu'on
ne peut croire; alors Violette

" " " " " " " " "
Sur ces entrefaites, et au moment où
Violette se dévolait au milieu de toutes
ses Demoiselles, il arriva qu'elles virent
descendre par la cheminée un homme
qui fit pousser des cris d'effroi; mais
tout subitement Violette courut se jet-
ter au cou de cet homme; elle l'embras-
sa bien, le fit asseoir, le regarda, lui
prit les mains, se cacha le visage de-
dans, fit des folies dans sa douleur.

" " " " " " " " "
Il y en eût une qui se découvrit tout

de suite, avec ces mots gravés sur la lame:

" Je suis Clarence, et claire serai,
" d'honneur éternellement."

— Augustin, dit-elle, par le pouvoir qui
est donné à toute fille vierge de faire
un Chevalier, je vous fais Chevalier du
nom de la chose que vous alliez toucher. —

Elle lui fit mettre la main dans son gi-
ron, et toucher la couronne d'herbe fine
et tendre qu'elle y gardoit: mais la cou-
ronne n'étoit plus si fraîche que d'abord
entre les doigts. —

Je vous fais ajouta-t-elle, Chevalier de
l'Herbolotte charmante, et vous donne
l'épée Clarence, avec l'accolade très-volon-
tiers. Que Dieu te défende, mon bel ami!
je te recommande mon père. Et puis elle
versa beaucoup de larmes.

" " " " " " " " " " " "

Il faut qu'avant d'aller à la bataille,
vous m'épousiez solennellement, ici,

devant le souverain et tendre père des créatures, devant ces figures et ces armes de ma royale généalogie. — Alors ils se jurent mariage de parfait amour dans les mains l'un de l'autre. Augustin tira de dessous son cœur l'anneau qu'il avoit reçu de ses parens, comme signe de sa noblesse, et il le mit au doigt de Violette. Ils se donneront cette fois un baiser religieusement chaste. Violette plus sérieuse lui dit, — Maintenant c'est mon devoir de penser à vous, et le vôtre de penser à moi, plus que nous n'avons encore fait.

" " " " " " " " " " " "
 Il est temps de partir. Encore Violette, encore sur vos lèvres si douces. — Je n'ose plus. Lui ! ma chère Violette, notre mariage auroit-il détruit votre bonté pour moi ? — Non certes, oh ! non, jamais de la vie ; mais Chevalier Gui dit-elle avec le plus enchanteur rire,

Chevalier fils de France, que voulez-vous qu'on vous donne? prenez. — Il prit très-bien le beau Chevalier, mais il dit ensuite: — Non mon doux ange, non je ne puis croire, que j'ai perdu à n'être plus Augustin. — Si fait vraiment, Monseigneur, dit Violette. — Et aussitôt elle jeta ses bras autour de la tête de son époux, et l'embrassa d'elle-même, de très-bon cœur et bon courage.

" " " " " " " " " " " "
 Il arriva même que depuis que Gui n'avait pas été tué par Succafar, Violette pardonnoit au terrible Carravin, et qu'elle dit devant ses Demoiselles: — Les très-bons sont très-rares, les moins méchants doivent être honorés. Mais c'étoit un effet de la bonté de son cœur, parceque dit la Chevalerie: tout Chevalier qui n'est pas très-bon doit être mis au rang des plus méchants. Et qu'est-ce que c'est que la Chevalerie,

visent les Nobles d'aujourd'hui ? Ah !
c'est une chose qu'il faut leur laisser
demander.

Ils apprendront ce que c'est, en ap-
prenant combien notre héros Gui d'An-
tonio étoit loin de la bonne Chevalerie,
lorsque sa victoire le charmoit, lorsque
il se livroit aux caresses de l'aimable
Violette qui lui avoit ôté son casque et
sa cuirasse de ses mains; lorsque'il fut
surpris et nettement vu par le Roi
Chacabrun, au moment où la tendre
Princesse le mangeoit de baisers, com-
me le meilleur pain du monde.

" " " " " " " " "
— Ah ! s'écria Violette, est-ce à mon
père que vous devriez obéir ? Augustin
ne m'appartient-il pas ? n'est-ce pas
lui qui tranchoit debout devant ma ta-
ble ? Ah ! la table Oui, vous êtes
un ingrat : oui tous les hommes le sont;

on me l'a bien dit ; et moi , je veux être
ingrate aussi bien que les autres ; je
veux tout oublier , je veux trahir , je
veux ne penser jamais si vous partez,
jamais plus à nos chères amours. —
Alors sur l'armes .

" " " " " " " " " "
Ah ! Gui , beau Gui , si vous aviez pensé
continuellement à l'Herbolotte , vous y
auriez pensé avant que de répondre à
mon père . La voilà . Comme elle sèche !
pauvre bonne herbe ! ta fraîcheur a
passé comme son amitié pour moi . —

" " " " " " " " " "
Je reviendrai sauf ; et vous ma très ai-
mée Violette gardes-moi votre amour ,
garden mon aumau . — Et l'Herbo-
lotte ? — L'Herbolotte surtout , chère
ma chère Violette , vous l'abandonneres
bientôt ; la bënite herbe , bënite par vraie
Chevalerie , sera touchée par d'autres
mains que par les nôtres . Non , jamais ,

Gui, je vous le jure. — Prenez-y donc, bien garde, ma chère Princesse. Mais vous avez dit que vous ne m'aimeriez plus?

— Va mon ami, c'est tout ce que j'oublierai; puisqu'il le faut, je t'aimerai.

— Puisqu'il le faut Violette? — Oui, puisqu'il le faut de si loin. — Nous sommes si près. — Ah! voilà comme vous aimez, vous autres hommes, vous ne pensez jamais qu'au moment. Ah! Gui, mon beau Gui, tu me coûteras bien de larmes, j'en suis sûre. — Et vous, Violette ma belle, ma chérie, peut-être bien du sang et des regrets.

" " " " " " " " "
 Hélas! comment cette Violette a-t-elle pu se marier? Hélas! comment vous êtes-vous mariées, vous Mesdemoiselles, qui faites cette question?

" " " " " " " " "
 Elle n'était heureuse que par l'idée d'être voisine de Gui, qu'elle croyait

au pays de ces indignes Sarrasins Turcs,
dont le système étoit de procurer toutes
sortes de plaisirs aux femmes, ex-
cepté des plaisirs.

" " " " " " " "
Oh! Gui, beau Gui, bel Augustin, ja-
mais je ne pourrai perdre ton souvenir.
Il y a pourtant bien longtems de bair-
ser sous la table; bien longtems de la
Chevalerie de l'Iherbolotte que tu tou-
chas dans mon giron; bien longtems que
je ne t'ai vu, Gui. . . . Laissons-là
pleurer, parceque des larmes, toujours
des larmes, attendrissent trop; et les
livres son faits pour faire rire aujour-
d'hui.

" " " " " " " "
La Princesse Violette en eût elle eu cin-
quante, le moment qui livre une fem-
me à un mari qui n'est pas son amant,
peut avoir quelque chose de pénible; et
dès que cela se peut, il est honnête de

supposer que cela est.

" " " " " " " " "
 Le Roi Macabrun a-t-il touché l'Her-
 bolotte consacrée par vos amours ? —
 Est-il mort ? — Oui. — Eh bien ce
 n'est qu'à lui que je dois répondre sur
 cet article, et je lui répondrai bientôt.

" " " " " " " " "
 — Eh bien, dit Violette, avec dépit, colè-
 re, amour, où est l'épée Clarence ? La
 voilà. — Et mon anneau ? — Le voici...
 Vous ne demandez pas Madame, où est
 mon amour ? la vôtre étoit la premiè-
 re chose qui m'inquiétoit ; le mien ne
 vous importe pas. Violette se jeta au
 cou du cher Augustin ; elle n'osa pour-
 tant pas l'embrasser ; elle se glissa
 sur la terre à deux genoux devant lui.
 — Qui, mon cher Qui, dit-elle, si vous
 ne me pardonnez pas, je vous assure
 que vous me ferez mourir. — Et voilà
 comment il faut qu'un homme soit,

pour être homme, et comment il faut
qu'une femme soit, pour être digne de
l'amour d'un homme, bien protégée
et bien heureuse.

— Ah! Madame, le pauvre Augustin
est-il fait pour pardonner à la Reine de
Pologne? — Oh! l'ingrât! l'ingrât! —
c'étoit pour me conserver à lui, pour le
retrouver! — En vérité Madame, je
fais une profession sincère de chevalé-
rie, et de respect pour les caprices des
Dames; j'avoue néanmoins que je trou-
ve leur idée un peu singulière, lors-
qu'elles donnent à un mari le bouton
de rose à épanouir, pour en accorder
une feuille avec toutes les épines à un
amant.

Violette se releva dans la plus
grande colère. — Qu'il a bien pris, —
dit-elle, toute la méchanceté noire des

Sarrasino, de la Sarrasine Turque et avec laquelle il a vécu si longtemps. Et qui sait, si vous avez été fidèle, vous qui venez reprocher à une innocente son manque de fidélité? qui sait, si ce n'est pas pour plaire à votre chère amie de Boloinare, que vous venez ici me percer le cœur, m'insulter? . . . — Et qui sait Madame, si vous avez seulement conservé l'Herbolotte intacte, comme vous l'avez promis.

— Oh! dit Violette en se tordant les bras, cet homme est sorcier. Non Sire je ne l'ai pas intacte: Macabrun vint un jour que je dormais; deux femmes étaient à mes pieds, un Chevalier de mon père à ma tête; le lâche avait une ceinture des plus riches pierreries; il pria mes femmes de l'aider à me la passer autour du corps sans me

revieller. En la passant il trouva le giron tout rebondi de la précieuse Hercolotte; il en tenoit une part dans ses doigts, au moment où je me reveillai; et je lui arrachais avec promptitude, le giron de ses mains. Aussi, pourquoi Sire, pourquoi l'avez-vous peut-être dit qu'un autre la toucheroit?

" " " " " " " "
 Tu le vois, Augustin, dit Violette; Ronnelle nous recommande la paix. — Elle prononça ces mots avec un sourire arrosé des larmes si tendres, que Guine ne pût se contenir plus longtemps en voyant cette innocence et cette bonne amitié; il prit Violette dans ses bras; et la Violette aimable se laissa prendre et porter comme un léger bouquet sur le sein de son ami. — Ah! mon ami Ronnelle s'écia le Chevalier! — C'étoit en effet une grande marque d'amitié de la part de Ronnelle, car les amans

sont bien aises de l'occasion qui rompt
leur colère sans compromettre leur fierté.

" " " " " " " " " "

C'est la Princesse Blanche d'or qui me
la racontoit pour m'endormir ; elle l'ap-
pelloit le conte de la tête Tanfreluche ,
parceque cette tête avoit été celle d'une
femme . Quand on la poursuivoit , elle
fuyoit : quand on la fuyoit , elle pour-
suivoit ; quand on l'épioit , elle esqui-
voit ; quand on l'attendoit , elle se lais-
soit attendre , quand on l'embrassoit ,
elle mordoit et s'échappoit : il étoit
aussi difficile de l'avoir que de s'en
débarrasser . Elle fût mise sur le corps
d'une femme , en punition d'avoir épou-
sé un autre que son amant. —

" " " " " " " " " "

Le Chevalier s'assit à côté de Violette ,
qui le trouva mal-placé à sa gauche.
Il repassa du côté de la droite , et Vio-
lette le trouva plus mal encore . Elle le

fit asseoir devant elle, et étendit ses jolies jambes entre les jambes de Gui. Les quatre jambes formèrent une table sur laquelle Violette étendit son devantier de lin très-bien blanchi par la rosée. Alors on pouvoit manger sans cesser de se regarder. Gui découpoit le faisan, et regardoit les beaux yeux que Violette fixoit sur les siens. Il estoit pia un aile. — Ah! dit-il, je ne suis plus si bon écuyer que jadis. — C'est dit Violette, qu'il n'y a pas ici des baises sous la table à gagner. — Elle s'empara de l'aile, et dit à Gui, de la manger par pénitence. — Gui lui répondit qu'il se serviroit d'ailleurs. — En vérité chausseigneur et Chef, dit Violette, vous la mangerez. En vérité chausse dame et très-noble compagne, non. — Aussitôt Violette mordit l'aile, et puis elle la présenta joliment empreinte de la trace de ses menues dents. Gui trouva

la manière si charmante qu'il s'en attendrit et qu'il mangea baile : mais, sans autre faim que celle de l'amour.

" " " " " " " " " "
 Vous n'avez rien dit de pareil à une, si bonne princesse, vous ne l'auriez pas osé, Gui ; c'est à moi que vous le dites. Et voilà comme vous êtes tous méchants hommes, toujours portés à mal penser de nos meilleurs sentimens. Une femme ne peut pas avoir une tendre pitié de sa rivale, sans donner à croire qu'elle auroit aussi pitié du rival de son ami. Gui, mauvais Gui, je veux une grâce. — Ma belle, ma chérie, tout, pour vous appaiser. — La grâce que je veux, c'est que tu me verses dans la tasse un petit coup de vin. Je veux m'enivrer, pour me fâcher contre toi. Dis que Violette eût achevé de boire, la petit coup de vin, ses yeux brillèrent comme deux étoiles, et son

visage aimable se colora comme une rose. — Augustin dit-elle, me voilà enivrée, et je suis encore moins disposée à la colère. Je ne vous aime plus Augustin; je veux que vous me rejettiez de la fontaine, l'eau que je vous jettai, vous savés dans quel temps. — Non, dit Gui, je n'en ferai rien, j'aime mieux prendre ma revanche du baiser qui me fut donné sous la table. — Comme vous voudrés dit Violette.

Les quatre jambes se dérangèrent. On dit que les herbes en furent aussi dérangées. Mais Gui s'écria tout à coup. — O ciel! quel baiser froid me donnez-vous? — Ah Monseigneur, ne croyés pas toujours trouver des petites filles. Quand vous en voudrés, voyés un petit garçon. Vous êtes mon chef et maître: je ne suis plus que votre servante, épouse et compagne. —

Violette, disoit Gui, ma chère Violette ne soyez pas si cruelle. — Comment, cruelle, je ne le suis pas, vous le soyez bien. — Et fait, ma chérie, ma belle, ma tendre Violette, je ne vous reconnais plus. — Je le crois bien, Monseigneur et maître Chevalier. Vous êtes mon mari et chef; ce n'est plus de même. — Que ce soit de même, je vous en supplie. — Non Monseigneur, cela ne se peut pas. Vous n'estimez, vous autres hommes, vos malheureuses épouses qu'en proportion, pour ainsi dire de leur indifférence pour vous. Si elles vous aiment, comment voulez-vous qu'elles puissent agir si majestueusement avec vous? Si vous croyez, qu'elles vous aiment, pourquoi doutez-vous sur les signes mêmes de leur amour? Tenez Monseigneurs hommes, vos coeurs sont bons, et vos principes ne valent rien. Voilà ce que vous rend

durs, injustes, tyranniques, en même temps que vous êtes tendres, amis, soumis, comme des agneaux. Et, dit la histoire, Violette se mit ensuite à chanter en regardant avec yeux son ami, et lui souriant d'une manière gracieuse et tout à fait méchante.

— Je ne sais, se dit-il lui, comment ces petites créatures sont si raisonnables, en même temps, qu'elles sont si folles. Ça Violette vient de me dire des choses d'or, et la voilà qui chante. Mais je comprends sa ruse; c'est pour me donner le temps de répondre et de lui fermer la bouche. Voyons; je ne lui dirai rien. — Et lui se mit à rêver, regarder la fontaine, la route de verdure, la prairie, le ciel des champs, et point du tout Violette.

— Ce que c'est qu'un mari, dit Violette!

je chante la plus belle chanson du monde ; il ne m'écoute seulement pas. — Vous êtes cruelle. — Violette s'approcha si près de Gui, qu'elle se trouva, tout à fait assise sur ses genoux, et que faisant une petite mine bien joliment hypocrite, elle lui dit à demi-voix : — Voulez-vous être mon mari, Sire ? — Je vous respecterai bien. — Gui lui répondit avec humeur : Par ma foi, je serai bien heureux. Vous me respecterez et vous ne m'aimerez pas. — Oh ! si fait, dit Violette, un peu ; mais vous n'aurez pas le plaisir de le savoir. — Voilà qui est bien inconcevable. Vous ne concevez pas, Gui, qu'une femme, quand elle aime, a bien du plaisir à jeter, par exemple, de l'eau sur le visage de son ami ; à jouer avec lui mystérieusement ou même sans mystère ; à marquer de ses mains la redoutable face de l'homme adoucie pour elle ; à

s'abandonner avec une douce confiance à tous les mouvemens de son cœur pour lui ? et vous ne concevez pas quelle peine c'est pour cette même femme, et amoureuse, de respecter, d'obéir, de n'oser regarder autour d'elle, quand son époux exige d'elle une triste dignité. La dignité suffit pour effaroucher l'amour ; c'est un enfant, et vous avez vu que les plus doux plaisirs des enfans ne sont pas ceux qu'ils prennent sous la vue de leur père ou d'un maître, quoiqu'ils aiment l'un et révèrent l'autre. Jamais on ne va vu l'amour, et le devoir ensemble. Une petite fille dérobe un baiser sous une table ; une épouse se le laisse prendre avec majesté.

Lui sourit alors à Violette avec une aimable douceur, et il lui dit. — Voulez-vous être la petite fille pour moi, et mon épouse pour tout le monde ? —

Au moins, lui répondit Violette, vous commencez à parler raison. Oh! les mauvais hommes, poursuivait-elle, en passant son doigt sur les sourcils de son ami! les méchants rîsans, qui ne savent jamais ce qu'il leur faut, qui battent leur mère, qui veulent régner. Ce grand chêne veut aussi régner, et tous les arbrisseaux le laissent; ils vont s'embrasser loin de lui, qui reste solitaire et triote dans sa sotte dignité.

La-dessus, Violette regarda son ami, aux yeux, et comme elle y vit apparemment quelque chose, elle ajouta: — Lui, je crois qu'il faudroit nous en aller. — Il est encore grand soleil, ma chère, ma belle, ma cruelle. — Ah dit la Princesse tout à coup, parceque vous revenez de Turquie, vous faites le Turc. —

On n'a pu savoir ce que vouloit dire cette exclamation dans le moment même. Les oiseaux du bocage n'en ont rien revelé. L'herbe en apprit bien, quelque chose durant plus de huit jours, à ceux qui savoient la langue des gazons. Enfin, de cette aventure du bocage, il arriva, comme il plut à Dieu, un beau fils, qui fût nommé Shunchaud de la Roche St. Simon, qui avoit été, si bon maître, au père de ce bel enfant de Violette, l'aimable Princesse d'Erminie.

Violette s'approcha pour embrasser Non-
delle; mais cette fois elle avoit une es-
pèce de honte, elle baissoit les yeux; elle
avoit l'air un peu triste. Pourrait-on
dire pourquoi Violette étoit honteuse
d'embrasser le bon cheval qu'elle avoit
si souvent caressé? Il lui sembloit
que Non-delle la regardait avec des yeux
plus sérieux, et que la noble créature,

savoit au juste ce qui s'étoit passé :
 telle est l'innocence, tel est l'enfant
 qui vole une friandise, parcequ'il
 se croit seul dans la chambre de sa
 mère, et qui rougit ensuite, lorsqu'
 il apperoit le chat, tranquille té-
 moin de sa faute et de sa germani-
 dise.

Fin du premier Tome.

Table
des pièces contenues
dans ce volume,
par
Ordre Alphabétique.

<i>Auteurs.</i>		<i>Page</i>
	<i>L'Amant anonyme</i>	<i>121.</i>
	<i>Amour s. le véritable: s. . . .</i>	<i>120.</i>
	<i>Aventure s. la dernière: s. 2^e =</i> <i>un homme de quaran-</i> <i>te-cinq ans</i>	<i>84.</i>
	<i>Aucassin et Nicolette</i>	<i>21.</i>
	<i>.</i>	<i>123.</i>
<i>Auteur</i>	<i>.</i>	<i>126.</i>
<i>inconnu.</i>	<i>.</i>	<i>127.</i>
	<i>.</i>	<i>128.</i>
	<i>Barjac mémoires de Vicom-</i> <i>te pour servir à l'histoi-</i> <i>re de ce siècle</i>	<i>183.</i>

Auteurs		Page
	Bonheur p. le: / est un songe	1.
	Caractère p. le: / anglois ...	85.
	Conditions p. les: / sinatiles ..	113.
	Danger p. le: / du moment ...	226.
	Dolbreuse, ou l'homme du siècle	125.
l'Evêque de Belley.	Dorothée, ou Recit de la pi. toyable issue d'une volon- té violente	101.
	Quel p. le: / d'Albayador ...	250.
	L'Ecole des pères et des mè- res; ou les trois Infor- tunées	56.
	Elvire et Sol; filles du bid	59.
	L'Esprit romanesque	108.
	Femme p. la jolie: /	99.
	Tête p. la: / des sens	57.
Pierre Desrey.	Histoire et Chronique de Gui d'Hautonne	248.
de Choisy	Laitière p. à la: / de Mr. Grouze	228.

Auteurs	Page
Lampe p. la / d'Eureta Chi- roscolo, Académicien Philharmonique	6.
Maison p. la petite /	11.
Mémoires de la Marquise de Cremy	120.
Mœurs p. les / du jour . . .	99.
Naufrage p. le /	145.
L'Occasion et le moment, ou les petits riens	222.
Pénitente p. la belle /	56.
Plaintes d'un malheureux . .	54.
Pluie p. la /	227.
Mlle. x x x Souhaits d'une jeune De- moiselle	177.
Abonné. Souhaits p. réponse aux / d'u- ne jeune Demoiselle	178.
Voyage de Tigaro en Es- pagne	72.
de Tressan L'Elie, ou l'Eugénie	155.

